







$22 \equiv 7 \quad 42 \equiv 7$

Vol 225
2 156

LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME CINQUIEME.



LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,
Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, & le Seigneur Astaroth.

NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE
de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité
de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME CINQUIÈME,
DEPUIS LA CXXXIX. JUSQU'À LA CLXIV.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLI.

LETTERS
CARABALISTIGUES

CORRESPONDANCE
M. L. O. S. O. T. H. I. C. E.

HISTOIRE DE LA CHASSE
DANS LES CANTONS DE LA SUISSE

RECHERCHES SUR LA CHASSE
DANS LES CANTONS DE LA SUISSE

TOME CINQUIÈME
PAR M. L. O. S. O. T. H. I. C. E.

A LA HAYE
M. L. O. S. O. T. H. I. C. E.



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,




HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elements,
& le Seigneur Astaroth.*



LETTRE CENT TRENTE-NEUVIEME.

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak.

 U fais, sage & savant Abu-
 T kibak, que le sort ordinaire
 des Jésuites après leur mort,
c'est d'être condamnés à des-
Tome V. A cen-

„ D I A L O G U E

„ ENTRE LE JE'SUITE HARDOUIN,
 „ ET LE JE'SUITE JE'ROME
 „ XAVIER.

„ JÉRÔME XAVIER.

„ DITES tout ce que vous voudrez,
 „ vous ne viendrez jamais à bout de don-
 „ ner quelque excuse raisonnable pour
 „ justifier votre système. En voulant fai-
 „ re tomber tous les Auteurs anciens ,
 „ soit sacrés, soit profanes, il n'a pas te-
 „ nu à vous que vous n'aiez jetté les
 „ hommés dans le Pyrrhonisme le plus
 „ affreux. Est-il de plus grand crime que
 „ celui d'effacer entièrement de la mé-
 „ moire des hommes le souvenir de tou-
 „ te l'Histoire ancienne ? C'est plonger
 „ dans le chaos les Nations les plus ci-
 „ vilisées, & les rendre égales à ces peu-
 „ ples barbares , qui n'ont aucune con-
 „ noissance de leur patrie & de leurs an-
 „ cêtres, & qui, semblables aux bêtes ,
 „ n'ont d'autre notion de leurs prédé-
 „ cesseurs, que de ceux qu'ils ont vû vi-
 „ vre & mourir. Il falloit que vous fuf-
 „ siez conduit par un esprit bien diabo-
 „ lique , pour avoir voulu exécuter un

„ pa-

CABALISTIQUES, *Lettre CXXXIX.* 5

„ pareil dessein. Non, je ne pense pas
„ qu'on puisse rien entreprendre de plus
„ affreux, que de vouloir décréditer les
„ Ouvrages les plus authentiques, & les
„ faire passer pour des Ecrits fabriqués
„ par quelques misérables Moines.

„ HARDOUIN.

„ Vous vous trompez. Je connois un
„ crime beaucoup plus grand, & dont
„ vous vous êtes rendu coupable. C'est de
„ supposer de faux événemens dans les
„ Livres qu'on écrit, & de les remplir
„ de mensonges, sur-tout quand ces Li-
„ vres traitent de certaines matières qui
„ ont quelque rapport à la Religion. Son-
„ gez à l'impudence que vous avez eue
„ de corrompre tous les Evangiles dans
„ l'*Histoire de Jesus-Christ*, que vous avez
„ écrite en Persan, & que vous avez ré-
„ pandue, qui pis est, dans toute la Per-
„ se, comme si c'étoit le véritable Evan-
„ gile. Pouvez-vous après cela, égaler
„ mon crime au vôtre? C'étoit pour em-
„ pêcher que des imposteurs, tels que
„ vous, ne trompassent le Public, que
„ j'ai voulu inspirer de la méfiance pour
„ les Ecrits qu'on regardoit comme les
„ plus authentiques.

„ JÉRÔME XAVIER.

„ Il est vrai que vous vous y êtes pris
 „ d'une manière bien sage & bien pru-
 „ dente. Vous avez dit des absurdités si
 „ grandes, qu'il faudroit avoir perdu en-
 „ tièrement la raison pour faire la moin-
 „ dre attention à vos raisonnemens. D'ail-
 „ leurs, où avez-vous appris que pour
 „ prévenir un mal, il soit permis d'en
 „ faire un cent fois plus considérable ?
 „ Heureusement votre systême n'a causé
 „ aucun préjudice à la Société civi-
 „ le, parce qu'il étoit trop fou ; mais
 „ ce n'a pas été votre faute si vous a-
 „ vez si mal réussi. Il faut attribuer ce-
 „ la à votre ignorance, & non point à
 „ votre probité.

„ HARDOUN.

„ Il vous convient bien de me trai-
 „ ter d'ignorant, tandis que toute la
 „ Société a publié, & publie encore
 „ que j'ai été un des plus grands gé-
 „ nies de l'Europe. Il y a même des
 „ Savans qui me haïssoient, qui ont é-
 „ crit contre moi, & qui cependant ont
 „ dit que j'avois de la science & de l'é-
 „ rudition.

„ JÉ-

,, JÉRÔME XAVIER.

,, EN vérité il falloit que ces Savans-
 ,, là fussent bien complaisans ; je ne le se-
 ,, rois point autant qu'eux , & je vous
 ,, prouverai que vous étiez Critique ri-
 ,, dicule, Humaniste ignorant , Théolo-
 ,, gien visionnaire, Imposteur dans vos ci-
 ,, tations , & puéril dans vos réflexions.
 ,, Voulez-vous une preuve de la ridicu-
 ,, lité de vos critiques ? Parmi un nom-
 ,, bre immense que m'offrent vos remar-
 ,, ques sur les Odes d'Horace , je me
 ,, contenterai de celle que me fournit
 20 l'Ode Allégorique que ce Poète a faite
 ,, sur les troubles de la République, qu'il
 ,, compare à un bâtiment agité par les
 ,, flots de la mer. *O Vaisseau !* dit-il *,
 ,, on va donc encore t'exposer aux flots d'une
 ,, mer

* *O Navis ! Referent in Mare te novi
 Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
 Portum. Nonne vides ut
 Nudum remigio latus ;
 Et malus celeri saucius Africo ,
 Antennæque gemant , ac sine funibus
 Vix durare Carinæ
 Possint imperiosius
 Æquor ? Non tibi sunt integra lintea.
 Non Dii , quos iterum pressa
 Voces malo.
 Quamvis Pontica pinus*

„ mer irritée ! Ne quittes point le port. Ne
 „ vois-tu pas que tes côtés sont dépourvus de
 „ rames , que tes antennes ébranlées gémissent
 „ sous les coups de l'impétueux vent d'Afrique
 „ dont tu as été maltraité ? Il est impossible
 „ que tu résistes à la fureur de la tempête , il
 „ te manque la moitié de tes agrets , & dans
 „ ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu
 „ puisses recourir une seconde fois. Quoique tu
 „ te vantes d'être construit d'un bois , cru dans
 „ les forêts du Pont Euxin , ton illustre nais-
 „ sance & ton nom célèbre ne te garantiront
 „ point d'être le jouet des vents. Les sages
 „ navigateurs ne se reposent point sur les pein-
 „ tures qui ornent la poupe de leurs bâti-
 „ mens.

„ JE ne pense pas qu'on puisse rien
 „ voir de plus clair que cette allégorie.
 „ Tous les grands hommes qui ont fait
 „ mention de cette Ode , ont été du sen-
 „ timent de Quintilien , qui reconnoît
 „ qu'Horace a eu en vûe les guerres qui
 „ menaçoient la République Romaine.
 „ Vous seul avez prétendu que Quinti-
 „ lien soutenoit ce sentiment par une ex-
 „ plication forcée des deux premiers
 „ vers

*Silvæ Filia nobilis ;
 Factes & genus & nomen inutile ,
 Nil pictis timidus navita puppibus.
 Fidit , tu nisi ventis
 Debes , ludibrium cave.*

Horat. Odar. Lib. I. Ode XIV.

CABALISTIQUES, *Lettre CXXXIX.* 9

„ vers de cette Ode * ; mais il faut être
 „ bien impudent, ou bien ignorant, pour
 „ avancer un fait pareil. Chaque strophe
 „ de cette Ode exprime naturellement
 „ quelque événement, qui ne peut con-
 „ venir qu'à la République Romaine. Ce
 „ vaisseau, qu'on veut ramener dans une mer
 „ agitée, c'est Rome, échappée des fu-
 „ reurs de la guerre civile de César &
 „ de Pompée, & prête à être replongée
 „ dans le même malheur. Ces côtés dé-
 „ pourvus de rames, ces antennes ébranlées,
 „ ce défaut d'agrets, sont les playes & les
 „ blessures que la République avoit re-
 „ çues par les divisions intestines qui a-
 „ voient détruit une partie de ses for-
 „ ces. Mais un endroit frappant, & qui
 „ marque bien la vérité de l'allégorie,
 „ c'est celui où le Poëte dit, *Dans ton*
 „ *malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu*
 „ *puisses recourir une seconde fois.* Il entend
 „ par ces Dieux César & Pompée, qui
 „ furent les Chefs des deux partis op-
 „ posés ; & s'il ne parloit pas allégori-
 „ quement, qu'il ne fit mention que d'un
 „ simple vaisseau, y auroit-il rien de plus
 „ fa-

* *Quamvis Quintilianus, Lib. VIII. Cap. VI. versus duos priores exponit allegorice, sed duos illos dumtaxat, & quidem satis coacte.* Joannis Har-
 duini Opera Varia &c. Pseudo-Horatiûs, sive
 Animadversiones Criticæ, &c. in Lib. I. Odar.
 pag. 334. col. 2.

10 L E T T R E S

„ fade & de plus impertinent que ce
 „ vers ? Est-ce que les Dieux ne pou-
 „ voient pas secourir une seconde fois
 „ les matelots , & empêcher leur nau-
 „ frage ? Le reste de l'Ode n'est pas
 „ moins clair que le commencement. Le
 „ Poëte continué l'allégorie , il fait al-
 „ lusion aux campagnes & aux forêts
 „ Troïennes, situées sur les bords du Pont-
 „ Euxin. Les Romains se vantoient de
 „ descendre des Troïens, ils se glori-
 „ fioient beaucoup de cette origine; Ho-
 „ race leur fait sentir sagement que quel-
 „ que noble & quelque ancienne que soit
 „ celle d'un peuple, il n'y doit pas fonder
 „ davantage ses esperances, que les sages
 „ nautonniers leur sûreté sur les peintu-
 „ res & les richesses de la poupe de leur
 „ bâtiment. Je défie un homme, qui
 „ n'est pas privé de l'usage de la raison,
 „ de ne pas sentir la juste conformité de
 „ cette allégorie.

„ VOIONS à présent les belles criti-
 „ ques que vous avez faites sur cette Ode.
 „ Vous prétendez qu'elle a été composée
 „ sur la fin de l'année 1233. ou au com-
 „ mencement de la suivante , lorsque le
 „ Comte Jean de Brimons s'embarqua pour
 „ se rendre à Constantinople dans un
 „ tems où le reste de l'Empire étoit prêt à
 „ crouler *. Examinons sur quoi vous fon-
 „ dez

* *Anno, ut nunc quidem videtur, exeunte 1233.*
vel

CABALISTIQUES, *Lettre CXXXIX. II*

„ dez ces savantes découvertes. O vais-
 „ seau ! dites-vous. C'est celui qui apporta
 „ la nouvelle de la mort de Robert de Courte-
 „ nai , Empereur de Constantinople , l'année
 „ 1229 *. Sur quoi fondez-vous cette
 „ opinion ? Sur une supposition gratuite ,
 „ dont il ne vous a pas plu de nous ap-
 „ prendre la moindre raison.

„ LE reste de votre critique est dans
 „ ce goût. Ne quittes point le port. Cela
 „ veut dire , Ne quittes point le Port d'Os-
 „ tie , duquel Jean de Brimon parloit.

„ Le vent d'Afrique. C'est le vent qui
 „ poussa le vaisseau de la Mer Egée sur les
 „ côtes de France.

„ Construite d'un bois , crû dans les forêts
 „ du Pont-Euxin. C'est une preuve que
 „ c'étoit un véritable vaisseau , parce que le
 „ Pont-Euxin n'étant pas éloigné de Constan-
 „ tinople , on s'y sert du bois qui croît sur ses
 „ côtes pour en fabriquer des vaisseaux.

„ Ton illustre naissance , & ton nom célè-
 „ bre. C'est-à-dire le nom de vaisseau
 „ Grec ,

*vel incipiente 1234. cum Joannes Brennensis Comes ,
 prope cadentis Imperii Romanicæ , ut tunc appella-
 batur , administrationem suscepurus , Mari Byzan-
 tium peteret , Oden banc exaravit Pseudo-Horutius.
 Idem , ibid. col. 1.*

* O Navis ! Quæ nuncium attulit de obitu Ro-
 berti de Curtenavo Imper. Constantinopolitani , Anno
 1229. Idem , ibid. col. 2.

„ Grec , de vaisseau Impérial , de vaisseau
 „ Roïal *.

„ CERTAINEMENT si le Poëte avoit vou-
 „ lu dire ce que vous lui prêtez , il au-
 „ roit écrit une plaisante Ode , & d'un
 „ goût bien sublime ; tous ses discours se
 „ réduiroient à ceci : *Vaisseau ! Tu ne vaus*
 „ *plus rien , tu n'as plus de rames , ni de cor-*
 „ *dages , restes dans le Port ; car quoique l'on*
 „ *t'appelle le vaisseau de l'Empereur , le vent*
 „ *ne t'éparneroit pas davantage qu'un autre.*
 „ Voilà un goût de Poésie assez singulier :
 „ il est aussi bas & aussi ridicule , que ce
 „ que vous dites sur la peinture des pou-
 „ pes est faux. Vous prétendez qu'on ne
 „ les peignoit point avant le treizième siè-
 „ cle †. Pensez-vous , en disant cela , au
 „ bâtiment sur lequel étoit Cléopatre lors
 „ de la Bataille d'Actium ? Je pourrois
 „ vous

* Fortiter occupa portum. Noli exire e portu
 fortiter , Epitheton puerile ! Portum Ostiensem in-
 telligit , unde solvit Joannes Brennensis , Idem , ibid.

Malus celeri Africo faucius. Africo vento , qui
 navim ex Algæo Mari in Galliam detulit. Idem , ibid.

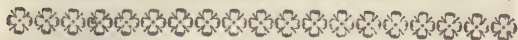
Pontica pinus. Structa Byzantii navis , ex ar-
 boribus silvarum Ponto Euxino vicinarum. Idem ,
 ibid.

Jactes & genus & nomen inutile. Cum diceretur
 navis Græca , navis Regia , Navis Imperatoris Ro-
 manie , Idem , ibid.

† Nil pictis puppibus. Pictas sane naves prima
 hæc , opinor , vidit ætas. Idem. ibid.

„ vous citer plusieurs autres exemples ;
 „ mais celui-là est assez décisif pour mon-
 „ trer votre mauvaise foi, car je fais
 „ bien que vous ne l'ignoriez pas.

„ C'EN est assez sur vos remarques his-
 „ toriques, je vais vous faire voir que
 „ vous êtes aussi mauvais Humaniste, que
 „ ridicule Critique. „



LETTRE CENT QUARANTIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-
 „ TRE HARDOUIN ET JE'-
 „ ROME XAVIER.

„ JÉRÔME XAVIER.

„ **A** PRÈS vous avoir prouvé le ridi-
 „ cule de votre critique, voici de
 „ quoi vous convaincre de votre igno-
 „ rance dans les Humanités.

„ CONSIDERES, dit Horace, la blancheur
 „ du Mont Soraëte, causée par la quantité de
 „ neige, sous le poids de laquelle les arbres sont
 „ prêts à se rompre. C'est ainsi que je tra-
 „ duis.

„ *Vides ut alta stet nive candidum*
 „ *Soraëte: ne jam sustineant onus*
 „ *Silvæ laborantes.*

„ VOUS

„ Vous vous récriez sur l'épithète de
 „ *laborantes* , & vous dites : *Quelle quanti-*
 „ *té de neige ne faut-il pas qu'il y ait , pour*
 „ *que des arbres en soient surchargés ** ? Le
 „ beau raisonnement ! Quel est le petit
 „ écolier d'Humanité qui ne sache pas
 „ que les Poètes peuvent , & doivent mê-
 „ me présenter aux Lecteurs des idées
 „ plus hardies , & exprimées par des mé-
 „ taphores plus fortes , que celles dont
 „ se servent les Historiens , & même les
 „ Orateurs ? C'est pourquoi Virgile , dans
 „ un Ouvrage que vous reconnoissez être
 „ véritablement de lui , fait regretter à †
 „ un taureau la mort de son compagnon ;
 „ il ne se contente pas de rendre le la-
 „ boureur affligé de la perte de cet ani-
 „ mal. Les illustres Modernes ont imité
 „ les Anciens. Racine anime les ondes
 „ de

* *Quantam vero necesse est esse nivium copiam ,
 ut sub his silvæ laborent ? Et tamen Dacierius : ce
 laborantes est fort beau , centies sic exclamat , nec
 tamen fere alibi , quam ubi culpandus est Vates ,
 inexacte scribit. Idem , ibid. pag. 333. col. I.*

† *Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
 Concidit , & mixtum spumis vomit ore cruo-
 rem ,
 Extremosque ciet gemitus ; it tristis arator ,
 Mærentem abjungens fraterna morte juvencum ,
 Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
 Virg. Georg. Lib. III. sub. fin.*

„ de la mer : *Le flot qui l'apporta , recule*
 „ *épouvanté.* * BOILEAU représente un
 „ pupitre comme un monstre capable de
 „ sentiment : †

„ *A ce terrible objet , aucun d'eux ne con-*
 „ *sulte.*

„ *Sur l'ennemi commun ils fondent en tu-*
 „ *multe :*

„ *Ils sapent le pivot qui se défend en vain ;*

„ *Chacun sur lui d'un coup veut honorer*
 „ *sa main.*

„ Dacier a donc eu raison de soutenir
 „ que l'épithète *laborantes* étoit très poé-
 „ tique. Si l'on vouloit la rendre en
 „ François dans toute sa force , il fau-
 „ droit se servir d'un verbe au lieu d'un
 „ adjectif, & dire, *les arbres gémissent sous*
 „ *le poids de la neige.* On conserveroit
 „ alors l'idée du Poète Latin , qui pré-
 „ sente à l'esprit une image aussi belle
 „ que poétique. Vous n'en avez pas senti
 „ tout le prix : ce n'est pas la faute d'Ho-
 „ race , & encore moins celle de son
 „ Traducteur.

„ Vous trouverez sans doute que je
 „ suis peu complaisant dans l'examen de
 „ vos défauts ; mais je vous tiens paro-
 „ le :

* Racine , *Phedre* , Tragedie , Act. V.

† *Le Lutrin* , Chant. IV.

„ le : ainsi , vous ne pouvez vous plain-
 „ dre de ma sincérité. Je vous ai déjà
 „ donné des preuves évidentes que vous
 „ étiez Critique ridicule & Humaniste
 „ ignorant ; passons plus avant. Votre
 „ *Traité des Athées découverts* servira éter-
 „ nellement à montrer jusqu'où peut al-
 „ ler l'extravagance d'un Théologien ,
 „ qui se laisse emporter à la fougue de
 „ ses passions , & qui sacrifie l'honneur ,
 „ la probité & la raison au plaisir d'in-
 „ jurier les gens qu'il n'aime pas. Ce
 „ qu'il y a de plus surprenant dans votre
 „ folie , c'est que vous étiez aussi charmé
 „ de découvrir toute la Religion Chré-
 „ tienne dans les Ecrits des Païens , que
 „ de voir l'Athéisme dans ceux des plus
 „ respectables Modernes. Vous préten-
 „ diez , par exemple , que le Pere Tho-
 „ massin étoit un Athée , parce qu'il di-
 „ soit que *le Livre de la Sagesse éternelle*
 „ *n'est autre que le Verbe divin , & cette Lu-*
 „ *mière céleste qui éclaire continuellement tous*
 „ *les hommes , & leur fait voir dans le fonds*
 „ *de leur cœur ce qu'ils ne voient pas toujours*
 „ *dans les Livres ; qu'il faut mépriser ce*
 „ *Monde qui n'est que vanité , & ne s'occuper*
 „ *que de l'éternité* *. Peu de gens verront
 „ l'Athéisme dans ce passage ; ils ne décou-
 „ vri-

* Joannis Harduini Opera Varia &c. Athei
 detecti, Lud. Thomassinus, pag. 41. col. 2.

„ vriront pas davantage la Religion Chrétienne, où Horace , parlant de Prométhée qui déroba le Feu sacré , s'explique dans ces termes. *Il n'est rien que ne tentent les audacieux mortels ; ils veulent monter jusques dans les Cieux , & leurs crimes sont cause que Jupiter ne laisse jamais reposer son tonnerre **. Selon vous , C'est-là une allusion à la Religion Chrétienne. Nos fautes nous empêchent d'aller au Ciel ; cependant nous prétendons y arriver , quoique nous ne permettions pas que Jupiter laisse reposer son tonnerre. Quoi de plus clair , ajoutez-vous , que le sens de ces vers ? Ils désignent clairement le Christianisme , qui promet une récompense dans le Ciel à ceux qui auront vécu saintement †. En vérité je ne comprends pas comment votre
„ folie

* *Nil mortalibus arduum est :
Cælum ipsum petimus stultitia : neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.
Horat. Ode. Lib. I. Ode III.*

† *Adeo , inquit , nihil mortalibus ardui est , ut Cælum ipsum stulti incolere cupiamus , quamvis per nostra scelera Jovem cogamus nunquam de manibus ponere fulmina. Ex Christiana Religione hic sensus est , quæ copiosam pollicetur mercedem in Cælis , his qui vitam sancte composuerint. Joannis Harduini Opera varia , &c. Animadversiones in Lib. I. Ode. Horatii , pag. 332. col. 1.*

„ folie a pû aller auffi loin. Rien n'est fi
 „ oppofé à la Religion Chrétienne que
 „ ce paffage , puifque le Poëte traite de
 „ crime le defsein que les hommes ont
 „ de monter au Ciel , & que c'est-là une
 „ des principales fautes pour lesquelles
 „ Jupiter met les foudres en ufage. Il
 „ faut avoir perdu totalement le bon fens,
 „ pour chercher autre chofe dans ce paf-
 „ fage que la fable de Promethée.

„ IL me refte encore à prouver que
 „ vous avancez les faits les plus faux ;
 „ voici un exemple de vos impoftures.
 „ Quelques Copiftes ont mis dans l'Ode
 „ II. du Livre I. le mot *Mauri* au lieu de
 „ *Marfi*. Dacier a corrigé cette faute fur
 „ plufieurs anciens Manufcrits ; vous
 „ avez eu l'effronterie de le taxer d'a-
 „ voir fupposé ce qui n'étoit point * : &
 „ cependant votre menfonge eft prouvé,
 „ non feulement par trois Manufcrits qui
 „ font dans la Bibliothèque du Roi , mais
 „ par

* *Quem juvat clamor , galeæque læves ,
 Acer & Mauri pedicis cruentum
 Vultus in hostem.*

Horat. Lib. I. Ode II.

*Ita Libri omnes : mentiente Dacerio in vetustis
 Editionibus legi Marfi non Mauri. Sed Mauri Va-
 tes solius metri causa scripsit. Harduinus , ibid. pag.
 331. col. 1. sub fin.*

„ par un des plus anciens & des plus
„ corrects qu'il y ait au Vatican.

„ JE dois enfin , pour achever votre
„ portrait , prouver que la plûpart de
„ vos remarques sont puériles. Si je vou-
„ lois faire mention de toutes celles qui
„ sont contre le bon sens, il faudroit que
„ je critiquasse presque toutes vos Oeu-
„ vres posthumes. Je me contenterai donc
„ de vous en rappeler deux. La pre-
„ mière est celle que vous faites sur les
„ prodiges qui arriverent après la mort
„ de César , parmi lesquels Horace met
„ la quantité surprenante de neige qu'il
„ tomba. Vous prenez le ton badin qui
„ ne vous convient nullement , & vous
„ vous récriez beaucoup. Quoi ! dites-
„ vous, est-il surprenant qu'il tombe de la
„ neige pendant l'hiver ; & cela doit-il épou-
„ vanter le genre humain * ? Non. Il est
„ certain qu'il n'y a rien d'extraordinaire à voir neiger dans le mois de Janvier ; mais s'il tombe trente ou quarante
„ te

* *Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater, & rubente
Dextera sacras jaculatus arces
Terruit urbem.*

*Ridicule nivis quantalibet copia inter prodigia &
ostenta reponitur : Et grando bieme, quando &
nix decidit, quid habet diri, quod terrere urbem
possit ? Harduinus, ibid.*

„ te pieds de neige , alors il y a de quoi
 „ épouvanter les peuples. On est fort ac-
 „ coutumé à la pluie ; cependant si elle
 „ devenoit si forte , que l'eau montât jus-
 „ qu'au second étage des maisons , au-
 „ roit-on tort d'avoir peur , & de regar-
 „ der cette pluie comme un prodige ?
 „ Avoüez naturellement que votre re-
 „ marque est du dernier ridicule. Celle
 „ que vous faites sur l'Ode de la naviga-
 „ tion qu'Horace adresse à Virgile , ne
 „ vaut pas davantage. Vous prétendez
 „ que cette Ode est supposée , parce que
 „ le Poëte , après avoir parlé de Virgile
 „ dans les huit ou dix premiers vers , ne
 „ parle plus ensuite que de la naviga-
 „ tion & de l'intrépidité des matelots *.
 „ Je vous jure par Belsébuth , & par no-
 „ tre Fondateur Ignace , que je n'ai ja-
 „ mais rien entendu , ni lû d'aussi comi-
 „ que que cette remarque. Je ne vous
 „ dirai pas qu'on voit bien que quoique
 „ vous vous mêliez de critiquer les Poë-
 „ tes , vous ignorez absolument la maniè-
 „ re dans laquelle il faut que leurs Ou-
 „ vrages

* *Virgilium mittit Athenas , ne Virgilio creda-
 tur minus cognitus fidicen Lyricus , quam Scriptor
 Sermonum & Epistolarum. At præter breve votum ,
 quod initio præfigitur , pro felici navigatione , re-
 liqua Ode de navigantium audacia est , quæ nihil ad
 Virgilium pertinet , aut ad rationem suscepti itine-
 ris. Idem , ibid. col. 2.*

„ vrages soient écrits. L'Ode demande
„ une espèce d'enthousiasme :

„ *En elle un beau desordre est un effet de
l'art **.

„ Vous en voudriez faire une tirade de
„ complimens ; on voit dans cela une
„ marque de votre bon goût. Mais enfin,
„ laissons ce nouveau genre de Poésie,
„ bon à l'usage des courtisans & des sol-
„ liciteurs de procès, & voyons si parce
„ qu'il n'est fait mention d'une personne
„ que dans les huit premiers vers d'une O-
„ de, elle doit passer pour supposée. Si ce-
„ la est, l'Ode sur la Raison, que Rousseau
„ adresse au Marquis de la Fare, n'est pas
„ de ce Poëte, & dans toutes celles de
„ la Mothe je ne pense pas qu'on en
„ trouve huit ou dix qui ne soient pas
„ supposées.,

* Despreaux, *Art Poëtiq.*



LETTRE CENT QUARANTE-ET-UNIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-
 „ TRE HARDOUIN ET JE-
 „ ROME XAVIER.

„ JÉRÔME XAVIER.

„ **Q**UELQUE incommodé que vous me
 „ trouviez, j'examinerai encore quel-
 „ ques-unes de vos critiques; elles sont
 „ toutes si absurdes, que sans me donner
 „ la peine de les choisir, je prendrai les
 „ premières qui s'offriront à mon esprit.
 „ Vous vous mêliez de critiquer les Poë-
 „ tes, & vous n'aviez pas les premières
 „ notions de la Poésie, ou du moins écri-
 „ viez-vous comme si vous ne les aviez
 „ point. Par exemple, dans une Ode *
 „ Ho-

* *O nata mecum Consule Manlio!
 Seu tu querelas, sive geris jocos,
 Seu rixam, & insanos amores,
 Seu facilem, pia testa, somnum.
 O nata mecum testa!*

*Dictum ridicule, cum sensus obvius talis dicti
 sit*

„ Horace dit, *O ma chere bouteille, née ainsi*
 „ *que moi sous le Consulat de Manlius ! Il est*
 „ *ridicule, dites-vous, de vanter l'ancienneté*
 „ *d'une bouteille. C'est de la vicilleffe du vin,*
 „ *dont on doit faire cas. La belle remarque !*
 „ Voions encore ce que vous ajoutez peu
 „ après. *Ce n'est pas la bouteille qui cause les*
 „ *querelles, c'est le vin. Il falloit que vous*
 „ *en eussiez beaucoup bû, ou que vous fus-*
 „ *siez dans le délire lorsque vous faisiez de*
 „ *pareilles remarques. Hé quoi ! dans tous*
 „ *les Poëtes nos contemporains n'aviez-*
 „ *vous pas vû cent fois employer des ex-*
 „ *pressions que vous condamnez & qui*
 „ *vous font croire les Odes d'Horace sup-*
 „ *posées ? Ne connoissiez-vous pas les char-*
 „ *mantés Cantates de Fusilier ? N'aviez-*
 „ *vous pas vû dans celle de Bacchus &*
 „ *de l'Amour ?*

„ *Quand Bacchus nous livre la guerre,*
 „ *Gardons-nous bien de fuir ses coups ;*
 „ *C'est dans la bouteille & le verre,*
 „ *Qu'on trouve des plaisirs si doux.*

„ QUE penseroit-on d'un homme qui di-
 „ roit aujourd'hui que cette Cantate n'est
 „ point

sit ætatem amphoræ eandem ac Vatis esse ; nec tamen
laudari soleat amphoræ vetustas , sed vini. Nec ve-
ro gerit amphora querelas vel jocos, seu rixam vel
somnum , sine vino Harduin. Oper. Var. pag.
 349.

„ point de Fufilier , parce que ce n'est pas
 „ dans le verre & la bouteille , mais dans
 „ le vin qu'on trouve les plaifirs , & qu'un
 „ bon Poëte , comme lui , n'a pû fe fervir
 „ de ces expreffions vicieufes ? On traite-
 „ roit un pareil Critique de fou & d'hom-
 „ me qui n'a pas le moindre goût de la Poé-
 „ fie galante & badine. Appliquez-vous
 „ ce qu'on lui diroit , & paflons à une au-
 „ tre de vos critiques. Pour celle-ci , elle
 „ eft la plus impertinente de toutes. Oûi
 „ *Posthume* , mon cher *Posthume* , dit Horace ,
 „ nos jours s'écoulent rapidement , & les plus bel-
 „ les qualités , la piété , la droiture ne peuvent
 „ éloigner la vieillesse , ni reculer l'inftant de
 „ notre mort. La repetition du mot de *Post-*
 „ *hume* vous choque étrangement. Il eft ri-
 „ dicule , dites-vous , de repeter deux fois
 „ le même mot. Ne feroit-il pas déplacé
 „ & rifible , ajoutez-vous , de dire *Tytire* ,
 „ *Tytire* , nos ans s'écoulent ? Le mot de *Tytire*
 „ que vous avez écrit , * vous devoit fai-
 „ re

* *Eheu fugaces , Posthume , Posthume ,
 Labuntur anni ! nec pietas moram
 Rugis & instanti senectæ
 Afferet , indomitæque morti . . .*

.... Inepte prorsus , nec nisi metro cogente nomen
 iteratum *Posthumi* est. Nam cui placere possit ,
Eheu fugaces , Tytire , Tytire ; vel Mæcenas , Mæ-
cenas ; vel Auguste , Auguste , labuntur anni ? Id.
 ibid. pag. 341.

„ re prendre garde à la sottise que vous
 „ disiez, & vous auroit dû rappeler que
 „ ces Poètes se servent élégamment de
 „ cette repetition dans certains endroits.
 „ Ainsi Virgile dans un Ouvrage que vous
 „ reconnoissez être véritablement de lui,
 „ dit: Ha ! Coridon, Coridon, à quelle fo-
 „ lie t'es tu livré !

„ *Ha Coridon, Coridon, quæ te dementia cæpit !*

„ DANS des endroits tendres, ou qui mar-
 „ quent les regrets, cette repetition est
 „ fort noble ; nous sentons même qu'elle
 „ est puisée dans la Nature, & rien n'est
 „ plus ordinaire que de voir un amant dire
 „ à sa maitresse. *Ha ! Angelique, Angelique,*
 „ *vous me trahissez !* De même un homme,
 „ frappé de la rapidité avec laquelle notre
 „ vie s'écoule, dira fort bien à son ami.
 „ *Ha ! Posthume, Posthume, nos jours s'éclip-*
 „ *sent comme l'ombre. **

„ JE vois qu'il vous tarde que je finisse
 „ l'examen de vos remarques ; mais je ne
 „ puis en vérité oublier celle qui se pré-
 „ sente

* Un des meilleurs Poètes que la France ait
 aujourd'hui, a dit :

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.
 Voltaire, Henriade, Chant VII. vers. 200.
 La repetition *Il est, il est*, est très naturelle.

„ sente à mon esprit, tous les mots repe-
 „ tés dans les vers vous bleffoient horri-
 „ blement. Dans la II. Ode du IV. Livre,
 „ Horace dit * que lorsque César entrera
 „ vainqueur dans Rome, lui, ainsi que tous
 „ les Romains, célébreront un si beau jour,
 „ & s'écrieront plusieurs fois *Triumphe*,
 „ *triumphe*. Le mot Latin de *Io triumphe!*
 „ répond à nos *Vive Louis*. Vous trouvez
 „ cette répétition pitoiable, & vous croiez
 „ que c'est une médaille de Trajan qui a
 „ donné cette idée au faux Horace. On lit
 „ sur cette médaille, *Trajan Empereur, Em-*
 „ *percur très bon, protecteur de la ville de Mar-*
 „ *seille, Empereur très bon*. Ces mots repetés,
 „ dites-vous, ont été la cause de la repeti-
 „ tion

* *Tuque, dum procedis, Io triumphe!*
Non semel dicemus, Io triumphe!
Civitas omnis, dabimusque Divis
Tbura benignis.

Ridicula tum illa apostrophe est ad ipsum per se triumphum, tum geminatio illius dicti, Io triumphe, penuria melioris, quo versum clauderet. Ficta ea porro exclamatio est ex nummo Trajani Imp. in quo scriptum est, hinc Tri, inde ump. in medio autem laurus, ad cujus latus utrumque Io est, hac sententia. Trajanus Imperator, Imperator optimus: Urbis Massiliæ Protector, Imperator optimus. En unde ficta acclamatio, Io triumphe, a cohorte nimium festinante, cum eruditionem vellet ex nummis colligere. Id. ibid. pag. 352.

„ tion de *Io triumphe* ! Actuellement qu'il
 „ ne nous est plus permis de déguiser
 „ nos sentimens , avoüez , mon ancien
 „ Confrere, qu'il falloit que vous extrava-
 „ guassiez tout-à-fait lorsque vous cou-
 „ chiez sur le papier de pareilles ridiculi-
 „ tés. Eh ! que ne disiez-vous que tous les
 „ Poëtes Grecs, qui avoient employé dans
 „ leurs Odes de semblables exclamations
 „ répétées , avoient aussi copié des mé-
 „ dailles ? Que ne prétendiez-vous que les
 „ Poëtes modernes avoient fait la même
 „ chose , & que lorsque Rousseau , avoit
 „ commencé un Epitalame par ces deux
 „ vers ,

„ *Io Himen , Io Himenée !*

„ *Favorisez cette journée ,*

„ Il avoit copié quelque médaille de
 „ Trajan , ou plutôt quelque vieille pièce
 „ de trente sols du tems de Philippe le
 „ Bel ? Il falloit que vous vous figurassiez
 „ que ceux pour qui vous écriviez , n'euf-
 „ sent pas le sens commun. Il ne faut qu'a-
 „ voir la plus petite notion de la Poésie ,
 „ & la connoissance la si plus mple de la
 „ Langue Latine , pour sentir combien la
 „ repetition des mots *Io triumphe* ! est na-
 „ turelle. Souffrez que je vous récite ici
 „ une strophe entière où ils se trouvent ,
 „ & que j'appelle du Pere Hardouin vivant
 „ & insensé , au Pere Hardouin , forcé chez
 „ les Diabes de dire la vérité.

„ *Tu-*

„ *Tuque dum procedis, Io triumphe !*
 „ *Non semel dicemus Io triumphe !*
 „ *Civitas omnis, dabimusque Divis*
 „ *Thura benignis.*

„ Vous aviez de l'érudition, mon cher
 „ Confrere ; mais vous n'aviez aucun goût,
 „ point de délicatesse, point de légèreté,
 „ point de finesse ; vous vouliez juger des
 „ Ouvrages des plus grands Poëtes, & vous
 „ n'aviez aucune connoissance des beautés
 „ de la Poésie. On pouvoit vous appliquer
 „ ce qu'a dit depuis vous, un excellent Au-
 „ teur : * *Pour juger des Poëtes, il faut sen-*
 „ *tir, il faut être né avec quelques étincelles du*
 „ *feu qui anime ceux qu'on veut connoître ; com-*
 „ *me pour décider sur la Musique, ce n'est pas as-*
 „ *sez, ce n'est rien même de calculer en Mathéma-*
 „ *ticien la proportion des tons, il faut avoir de*
 „ *l'oreille & de l'ame.* Si vous aviez pensé aus-
 „ si sensément que cet Auteur, vous ne
 „ vous seriez point mêlé de décider sur des
 „ matières où vous étiez un véritable igno-
 „ rant ; vous n'auriez point dit qu'il fal-
 „ loit † que le faux Horace qui a fait les
 „ *Odes,*

* Voltaire, *Essai sur le Poëme Epique.*

† *Gens quæ cremato fortis ab Ilio.*
Factata Tuscis æquoribus, sacra,
Natosque, maturosque patres,
Pertulit Ausonias ad urbes.

Immo

„ Odes, n'eût jamais eu aucune connoissan-
 „ ce de l'*Enéide*, parce que l'Auteur de l'*E-*
 „ *néide* fait aborder la flotte d'Enée en Sici-
 „ le & en Lybie, & que l'autre la fait al-
 „ ler tout droit dans la mer de Toscane.
 „ Un écolier qui connoît tant soit peu les
 „ règles épiques, ne fait-il pas qu'un Poète
 „ est le maître dans un Poème de feindre
 „ des événemens purement imaginaires
 „ pour orner son Ouvrage, & de faire par-
 „ courir des pays à son héros, où il n'alla
 „ jamais? Que diroit-on d'un homme qui
 „ prétendrait que l'Auteur du *Télémaque*
 „ n'avoit jamais lû l'*Odissee*, puisqu'il prête
 „ à Ulysse certaines choses qui ne sont point
 „ dans le Poème Grec? Il faudroit donc
 „ que les Poètes se copiaissent toujours les
 „ uns les autres, s'ils devoient suivre la
 „ vérité de l'Histoire, ou passer pour n'a-
 „ voir pas lû ceux qui ont écrit des Ou-
 „ vrages qui y étoient conformes. L'Au-
 „ teur de la *Henriade*, qui fait passer Hen-
 „ ri

Immo vero, non ab Ilio cremato, sed ante ob-
sessum, Ausonii Troja gens missa coloni fuere,
ut Virgilius cecinit in Georgicis. Maturi patres,
pro senes, inepta & puerilis ad versum explendum
circumlocutio est. Denique, classem Trojanam jac-
tatam in Tusco mari fuisse, non equidem negave-
rim: sed si ita est, non vidit Æneidem Pseudo-
Horatius, quæ jactatam Æneæ classem, non Tusco
mari refert, sed in Siculo Libycoque ultra Siciliam.
Id. ibid. pag. 353.

„ ri IV. en Angleterre, où il ne fut jamais
 „ réellement, n'auroit donc pas ouvert
 „ un seul Volume, & ignorerait tout
 „ ce qu'ont écrit les Auteurs contempo-
 „ rains de ce Prince.

„ En voilà assez, je n'ajouterai plus qu'un
 „ mot. Je ne fais pas pourquoi vous ne
 „ vous êtes pas contenté de supposer deux
 „ Horaces, & qu'il vous a plu d'en mettre
 „ quatre* au lieu d'un seul. Vous préten-
 „ diez que le véritable étoit l'auteur des
 „ *Satyres* & des *Epîtres*, que le second avoit
 „ fait les *Odes*, le troisième les *Epodes*, &
 „ le quatrième l'*Art Poétique*. Ce qu'il y
 „ avoit de plus singulier, c'est que vous
 „ souteniez que l'*Art Poétique* avoit été fait
 „ par un Poète du quatorzième ou du quin-
 „ zième siècle; qu'il étoit plein † de Galli-
 „ cismes.

* *Alterius Vatis istud esse opus de Arte Poetica arbitramur, quam sunt Libri Carminum, vel Epodon; ita ut nisi me mea fallit conjectatio, non unum jam Horatium habeamus, sed omnino quatuor. Primum antiquissimum & genuinum, qui Sermones scripsit & Epistolas, tres reliquos, recentes ac supposititios, quamvis ejusdem ævi: unum, qui Carmina scripserit, alterum qui Librum Epodon, tertium qui de Arte Poetica ad Pisones. Id. ibid. pag. 361.*

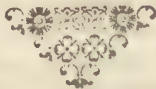
† *Cui lecta potenter erit res,*

Et potenter pro secundum vires, & res pro argumen-

„ cismes. Il y a grande apparence qu'on
 „ connut , & qu'on pratiqua alors les rè-
 „ gles qu'Horace a données ; il y paroît
 „ par les pitoiables Ouvrages des Poë-
 „ tes de ce tems. Je le repete , il fal-
 „ loit que vous prissiez les hommes pour
 „ des imbécilles. Notez , s'il vous plait,
 „ que vous reconnoissiez que *l'Art Poé-*
 „ *tique* est un excellent Ouvrage. * Je
 „ crois m'être dégagé de ce que je vous
 „ avois promis : si vous n'êtes pas con-
 „ tent de votre portrait , ce n'est pas
 „ ma faute ; il est peint d'après nature.

*gumento dicitur inepte. Potenter, puiffamment,
 Gallicismus est.*

* *Tametsi autem distat plurimum hoc Opus a ve-
 na ingenioque Horatii, tamen longe superat dili-
 gentia & dicendi facultate Scriptores Carminum
 & Epodon: aut si scripsisse idem Carmina existi-
 mandus est, hic vicit seipsum. Id. ibid. pag. 362.*





LETT. CENT QUARANTE-ET-DEUXIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-
„ TRE HARDOUIN ET JE-
„ ROME XAVIER.

„ HARDOUIN.

„ JE vous ai écouté avec beaucoup de
„ patience, & sans vous interrompre ;
„ je me flatte que vous voudrez bien
„ agir de la même manière. Je vais à
„ mon tour faire l'analyse des Ouvrages
„ que vous avez supposés.

„ DANS le faux *Evangile* que vous avez
„ publié en Perse , & dans l'*Histoire de*
„ *St. Pierre* que vous avez écrite , votre
„ but a été d'établir tous les faux Mira-
„ cles qu'on lit dans les *Légendes* , d'au-
„ toriser toutes les Traditions les plus
„ fausses , & d'établir la primauté du Pa-
„ pe sur les ruines de l'Ecriture. Je crois
„ que si je prouve clairement ces trois
„ griefs , vous ne me disputerez plus
„ d'être moins criminel que vous. Je
„ commence par examiner le premier ,
„ & je vois que vous avez inféré dans
„ votre *Evangile* apocryphe toute la fa-
„ ble

„ ble que les Dominicains , avides d'or
 „ & d'argent , ont inventée sur la Ma-
 „ delaine. Non seulement vous assurez
 „ qu'elle alla réellement en Provence
 „ où elle mourut ; mais vous racontez
 „ toutes les histoires qu'ont débitées les
 „ Moines , & vous assurez que les Anges
 „ la portoient sept fois par jour dans le
 „ Ciel *. Voilà des voyages , qui sont
 „ pour le moins aussi mal autorisés que
 „ mes critiques , & je ne comprends pas
 „ comment vous avez osé insérer une
 „ pareille fable , aussi contraire au bon
 „ sens & à la Religion , dans un Livre
 „ auquel vous aviez donné le titre d'*His-*
 „ *toire de la Vie de Jésus-Christ.* Je m'é-
 „ tonne qu'en faisant la relation du voia-
 „ ge

* *Et postquam Jesus-Christus in Caelos ivisset, Judæi ipsam (Magdalenam) e Regione sua ejece-
 runt, & navi impositam relegarunt. Illa eadem
 navi ad Emporium, Massiliam dictum, quod in Re-
 gno Franciæ est, pervenit, atque in illa terra Cbri-
 stum & Evangelium ejus prædicavit, multosque ad
 Religionem ejus perduxit. Tunc montem quendam
 elegit, ibique triginta annis cum summa abstin-
 tia & cultu meditationis in Crypta vixit, & sin-
 gulis diebus septies eam Angeli in Caelos portabant.*
*Historia Christi, Persice conscripta, simulque
 multis modis contaminata, a P. Hieronimo Xa-
 vier, Soc. Jesu, Latine reddita, & animadver-
 sionibus notata, a Ludovico de Dieu, Part. II.*
pag. 254.

„ ge de la Madelaine à Marseille , vous
 „ n'aiez pas fait mention des contes qu'on
 „ débite sur St. Maximin, que les Domi-
 „ nicains lui donnent pour Ecuier dans
 „ la route.

„ VENONS au second grief qui regarde
 „ les fausses Traditions. La nuit de la
 „ naissance de Jésus, dites-vous, il arriva
 „ à Rome deux événemens remarquables. Le
 „ premier, c'est qu'une fontaine d'huile parut
 „ tout-à-coup au milieu de la ville, qu'elle
 „ coula plusieurs jours, & forma un torrent
 „ qui s'alla jeter dans la mer. Le second,
 „ c'est qu'on ferma le Temple de Janus *.
 „ Baronius, & les autres Savans qui ont
 „ parlé du premier prodige, convien-
 „ nent

* Ita nocte Nativitatis, duæ res mirandæ contigerunt. Una, quod eodem tempore quo Christus Betlehemi natus est, in urbe Roma fons olei olivarum prodiit & fluxit, & torrens factus, Mari se conjunxit, & aliquot dies perduravit. Hoc signum erat natum esse in mundo Christum, fontem misericordiae, & restauratorem necessitatum & ægritudinum egentium. Altera, quod quoniam Octavius Cæsar victoriosus bello fuerat, & super mundum judicium & dominium cum summa tranquillitate & securitate exercebat, in signum hujus, clausurunt fores Templi Numinis sui, cui nomen Janus, id est Dominus claudendi & aperiendi opera, præsertim in negotio belli. Nam istæ fores antea apertæ fuerant in signum quod pax non esset. Idem, ibid. Part. I. pag. 70.

„ nent tous que s'il est vrai qu'il soit vé-
 „ ritable , il est arrivé environ trente-
 „ sept ans avant la naissance du Messie. Et
 „ quant aux portes du Temple de Janus,
 „ le même Baronius montre que c'est-là
 „ une fausse Tradition ; & Jean Louis de
 „ Dieu , votre Critique , a prouvé que
 „ la première fois que le Temple de Ja-
 „ nus avoit été fermé , c'étoit 28. ans
 „ avant que Jésus fût né ; la seconde 23.
 „ ans ; la troisième 8. ans ; & la quatriè-
 „ me sous l'Empire de Néron , long-
 „ tems après sa naissance *. Vous voilà
 „ donc

* *Baronius , in Appar. ad Annal Eccles. tradit ex Eusebio contigisse id tertio Triumviratus anno, id est 37. circiter ante natum Christum annis. Ergo non ipsa Nativitatis nocte. Vide & Jesuitam Barradium Concord Evangel. l. 8. c. 13. Alterum, quod fores Templi Jani (quod Dominum claudendi & aperiendi negotia, præcipue belli significat) hactenus apertas, in signum universalis pacis clausserint. Et hoc negat Baronius ibidem contigisse ipsa Nativitatis Christi nocte. Merito sane : nam id Cuernis, tunc Consulis, jussu factum, cum devicto ab Augusto mortuoque Antonio, deditaque a Cleopatra Ægipto, Nuncium Romam esset delatum, quod 28. circiter ante natum Christum annis accidit. Secundo clausum est ab Augusto, Junio Silano, & Augusto Coss. 23. circiter ante Christum annis. Tercio a Senatu decretum, ut clauderetur, sed orientibus novis bellis impeditum, Julio Antonio, A. L. Fabio Maximo Coss. 8. circiter ante Christum annis.*

„ donc encore convaincu d'autoriser les
 „ Traditions les plus fausses dans votre
 „ faux *Evangile*.

„ PASSONS à l'article des Papes. Je ne
 „ m'arrêterai pas à tous les mensonges
 „ que vous avez dits dans l'*Histoire de St.*
 „ *Pierre* , pour établir l'autorité Papale.
 „ Je vous aurois passé ces impostures ,
 „ dont j'ai moi-même été coupable , si
 „ vous ne les aviez inferées que dans
 „ l'*Histoire* apocryphe de cet Apôtre ;
 „ mais je ne puis souffrir que vous les
 „ aiez répandues dans votre *Vie de Jésus-*
 „ *Christ* , & que vous aiez effrontément
 „ corrompu & altéré les véritables Ecri-
 „ tures , en faisant faire des actions au Mes-
 „ sie , dont les Ecritures ne font aucune
 „ mention. *Le Christ* , dites-vous , *ne baptisa*
 „ *que Pierre. Pierre baptisa tous les autres A-*
 „ *pôtres, & ceux-ci tous ceux qui croioient en Jé-*
 „ *sus-Christ* *. Apprenez-moi de grace , où
 „ avez-vous pris ces circonstances ? A-
 „ vez-vous donc oublié qu'il n'en est fait
 „ aucune mention dans l'Ecriture ? Non
 „ sans doute ; mais vous vouliez , comme
 „ le

Postea demum diu post Christum , sub Nerone clau-
sum. Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex
Hist. Christi , pag. 169.

* *Christus solum Petrum baptizavit , Petrus re-*
liquos Apostolos omnes alios qui in Christum crede-
bant. Historia Christi Persice conscripta , &c.
pag. 154.

CABALISTIQUES, Lettre CXLII. 37

„ le remarque fort bien Louïs de Dieu,
„ établir la primauté du Pape *. Un men-
„ songe de plus ne vous faisoit pas pei-
„ ne, & vous regardiez comme un grand
„ coup de faire baptiser tous les autres
„ Apôtres par St. Pierre.

„ JUGEZ à présent, si vous ne devez
„ pas être en horreur, non seulement à
„ tous les gens de Lettres, mais encore
„ à tous les véritables Chrétiens. Du
„ moins, si j'ai voulu détruire les an-
„ ciens Ecrivains, j'ai toujours respecté
„ l'*Evangile*, & j'ai bien été éloigné de
„ vouloir le corrompre, & en fabriquer un
„ nouveau, rempli d'impostures & d'im-
„ pertinences. Il faut avouer que vous
„ étiez un plaisant Apôtre, & que vous
„ donnez aux gens de sens une grande
„ idée des Missionnaires de la Société.

„ J É R O M E X A V I E R.

„ Si j'ai fait un mauvais Livre, du
„ moins est-il encore incertain aujour-
„ d'hui dans le Monde si j'en suis l'Au-
„ teur. Nos Confreres soutiennent fer-
„ me-

* *Nil solidi habet hæc assertio. S. Joh. 4. 1. assertit Christum ipsum non baptizasse. Unde ergo Petrum baptizasse scitur? Et quidem solum? Fictum id ab iis qui primatum Petri fulcire ambierunt. Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex Historia Christi, pag. 601.*

„ mement que je n'y ai aucune part. Un
 „ des plus sçavans a dit beaucoup d'inju-
 „ res à Jean de Dieu , il l'appelle six ou
 „ sept fois de suite *Hollandois* , parce qu'il
 „ se figure que ce nom est très odieux.
 „ *Quel est-celui* , dit-il , *qui a apporté ce Li-*
 „ *vre en Europe ? C'est un Hollandois. Quel*
 „ *est celui qui l'a gardé dans sa Bibliothèque ?*
 „ *Un Hollandois. Quel est celui qui l'a don-*
 „ *né au Public ? Un Hollandois * ?* Après
 „ cela , n'est-on pas en droit de soup-
 „ çonner que cet Ouvrage a été fausse-
 „ ment imputé à un Jésuite par un en-
 „ nemi de la Société. On ne peut point
 „ au contraire révoquer en doute si vous
 „ êtes l'Auteur des Oeuvres posthumes
 „ qui ont paru sous votre nom. Nos
 „ Confreres ont été forcés d'en conve-
 „ nir , & tout ce qu'ils ont pû faire ,
 „ pour éviter l'indignation du Public ,
 „ c'est de publier qu'ils les desapprou-
 „ voient.

„ HAR-

* *Primum , qui probare potest vere ab eo con-*
scriptum illud quidquid est libri fuisse ? Quid si id
neget aliquis ? Quid si Commentum id esse dicat
cujusdam hominis & illius Societatis inimici ? Vides
profecto . Lector , quam non sit absurda suspicio : sic
enim se res habet. Qui sunt illi , a quibus Scheda
istæ descriptæ , & ex Oriente ultimo in Europam appor-
tatæ sunt ? Batavi. Quis has in scriniis suis con-
servavit ? Homo Batavus. Quis in publicum edi-
dit ?

„ H A R D O U I N .

„ Vous vous flattez en vain qu'on
 „ doute encore aujourd'hui que vous
 „ soiez le véritable Auteur du faux *E-*
 „ *vangile* qu'on vous impute. Tous les
 „ Savans , soit Catholiques , soit Réfor-
 „ més , se réunissent en ce point. Le
 „ docte Fabricius a donné une verte ré-
 „ primande à votre défenseur le Pere
 „ Petau ; il se moque de la hardiesse
 „ qu'il a eue de nier un fait avéré , &
 „ de la puérile déclamation par laquelle
 „ il croit obscurcir la vérité *. Le savant
 „ Richard Simon n'a pas hésité à vous
 „ attribuer les deux Ouvrages que vous
 „ pensez pouvoir desavoüer. *Je ne crois*
 „ *pas* , dit-il , *qu'on doive mettre au nombre*
 „ *des Versions du Nouveau Testament , écri-*
 „ *tes*

dit? Batavus. *Vid.* Petavium de Incarnat. *Lib.*
XIV. 7.

* Unum adhuc supererat ut Dionysius Petavius
 etiam auderet negare bona fide Dieusnum Batavum
 egisse , nec Scripta illa Xaverii esse : sed frigida Pe-
 tavii declamatiuncula , & inani suspitioni oppones
 Bibliothecæ Jesuiticæ Autores , nec Batavos illos ,
 nec Societatis suæ inimicos , qui etsi Animadversiones
 Ludovici de Dieu pro humanitate sua rogo dignas
 bæreticasque pronanciant , Historias ipsas tamen
 Xaverii esse minime dissententur. Fabricii Codex
 Apocriph. Tom. II. Paragr. 35. pag. 820.

„ *tes en Persan , le Livre du Pere Jérôme*
 „ *Xavier, Missionnaire Jésuite , qui contient*
 „ *la Vie de Jésus-Christ. On ne peut nier*
 „ *qu'il n'eût été plus à propos de traduire en*
 „ *Persan le Texte pur des Évangiles, que de*
 „ *donner un mélange de ces Évangiles & de*
 „ *Pièces apocryphes sous le titre de l'Histoire*
 „ *de Jésus-Christ. Jérôme Xavier a aussi*
 „ *composé un Ouvrage semblable , intitulé*
 „ *L'Histoire de St. Pierre , qui n'est pas*
 „ *écrite avec plus d'exactitude **. Voiez si
 „ après des attestations pareilles , beau-
 „ coup de gens doutent encore que vous
 „ soiez le véritable Auteur d'un faux É-
 „ vangile. La Société elle-même en con-
 „ vient aujourd'hui ; ainsi , de quelque
 „ manière que vous tourniez les choses ,
 „ vous êtes toujours cent fois plus cri-
 „ minel que moi. „

* Richard Simon , Hist. Critiq. du Nouv.
 Testam. Liv. II. Chap. XIV. pag. 206.



LETTRE CENT QUARANTE - TROISIEME.

„FIN DU DIALOGUE ENTRE HAR-
„DOUIN ET JEROME
„XAVIER.

„H A R D O U I N.

„J E vois que vous souffrez impatiem-
„ment que j'apprécie d'une manière
„si juste les Ouvrages que vous avez
„supposés ; il faut pourtant que je vous
„rappelle encore quelques-uns des en-
„droits qui choquent le plus , & qui
„ont fait crier le Public non seulement
„contre vous , mais contre tous nos an-
„ciens Confreres , parce qu'on a cru y
„entrevoir que vous établissiez des faits
„que le Corps de la Société semble
„favoriser. Tout le monde se plaint
„qu'ils cherchent à faire rendre à la
„Vierge un culte aussi grand qu'à son
„Fils ; qu'ils débitent à ce sujet mille
„contes fabuleux ; qu'ils publient plu-
„sieurs Livres pour abuser de la trop
„grande crédulité de leurs dévots , &
„sur-tout de la foiblesse de leurs dévo-
„tes. Vous êtes entré parfaitement dans
C 5 „ leurs

„ leurs idées ; car les Evangélistes, atten-
 „ tifs à parler des miracles & des pré-
 „ ceptes de *Jésus-Christ* , n'ont pas cru
 „ qu'il fût nécessaire de remplir leurs Ou-
 „ vrages de digressions inutiles , & de
 „ faire le portrait de la beauté de la Vier-
 „ ge. Vous avez suppléé habilement à
 „ leur silence ; & composant un Roman
 „ que vous vouliez faire passer comme
 „ un Evangile , vous avez cru vous de-
 „ voir conformer aux règles de ces for-
 „ tes de Poèmes , & faire de la Vierge *
 „ un portrait imaginaire , tel que ceux
 „ des

* *Nunquam ex Evangelistis (quippe qui solius Christi, non Mariæ, servi ac præcones erant) didicissent Indi cujus staturæ, formæ ac speciei fuerit Virgo. Intererat tamen, ad salutem credo, scire. Noster ergo sic eam depingit: Maria fuit mediocris staturæ, triticei coloris, contracta facie, oculis magnis & ad cæruleum vergentibus, capillis aureis, manibus digitisque longis, pulchra forma, in omnibus proportionata, loquela convenienti, prospectu verecundo & eleganti, amabili amictu, pauperculo & mundo. Tanta in vultu ejus majestas apparebat, ut impio cuidam & formidabili, vultum ejus intuenti, contigerit colligere se & retrahere, & in alium mutari virum. Miraculum hoc unde habeat, nescio. Cætera & plura ex Ephiphanio recenset Nicephorus Lib. II. Cap. XXIII. Quæ omnia, quum non tantum divinæ non sint veritatis, sed & dubiæ admodum fidei, digna non erant quæ divinis & indubi-*

„ des héroïnes de la Calprende. Il est vrai
 „ que malgré tous vos efforts vous êtes
 „ resté au-dessus de vos modèles ; &
 „ puisque vous vouliez vous mettre au
 „ rang des Scuderi & des Combrevilles ,
 „ vous deviez tâcher d'écrire entière-
 „ ment dans leur goût. Le portrait que
 „ vous faites de la Vierge , ressemble
 „ parfaitement à celui que Chapelain a
 „ fait de la Pucelle d'Orléans. Voici com-
 „ ment parle ce Poëte.

„ *On voit hors des deux bouts de ces deux*
 „ *courtes manches ,*
 „ *Sortir à découvert deux mains longues &*
 „ *blanches ,*
 „ *Dont les doigts inégaux , mais tout ronds*
 „ *& menus ,*
 „ *Imitoient l'embonpoint des bras ronds &*
 „ *charnus.*

„ Vous vantez fort aussi les mains &
 „ les doigts longs de la Vierge. Cela fait
 „ des mains seches ; vous auriez pû lui
 „ en donner d'autres. Je ne fais point
 „ aussi pourquoi vous lui faites les che-
 „ veux couleur d'or & les yeux à demi
 „ blancs ; tout cela est fort mal imaginé ,
 „ & ne forme point une belle personne.
 „ Quant

„ Quant à ce que vous dites que son air
 „ étoit si doux & si rempli de majesté,
 „ qu'il étoit impossible qu'un pécheur la
 „ regardât sans se repentir de ses fautes,
 „ il est fâcheux que l'Ecriture ne dise
 „ rien de cela. Votre Critique s'est fort
 „ récriez sur le prétendu miracle ; a-
 „ vouëz qu'il a eu raison de dire que
 „ vous auriez dû respecter l'Ecriture, &
 „ ne point allier les faits que vous en
 „ avez tirés, avec ceux que vous forgiez,
 „ ou que vous empruntiez de quelques
 „ Auteurs , aussi peu judicieux & véri-
 „ diques que vous.

„ CE n'est pas dans le seul portrait que
 „ vous avez fait de la Vierge que vous
 „ avez donné prise à vos ennemis , ils
 „ ont eu bien plus de raison de ce que
 „ vous avez dit sur son accouchement ;
 „ car non content d'avoir fait dans votre
 „ faux Evangile une longue histoire sur
 „ l'immaculée Conception , vous avez
 „ prétendu * que l'accouchement de la
 „ Vier-

* *Audi nunc rursus sollicitum admodum immacula-
 ti Virginis partus patronum.* pag. 69. Virgo nul-
 lum in hoc partu dolorem sensit, sed multum
 gaudii & refocillationis spiritualis. Et sicut abs-
 que dispendio virginitatis in uterum matris intra-
 vit, sic summa cum integritate ejus, non ada-
 perta via, exivit : sicut radius solis ex orbe tran-
 sit, absque ut eum frangat. Voluit enim Filius
 hic dominice nasci, & Matri suæ, quæ propter se
 se

„ Vierge avoit été de même immaculé,
 „ & que les conduits qui doivent souffrir
 „ frir

se multa esset passura, id gaudii & honoris dare, ut ab omnibus fœminis distincta, & Virgo esset, & Mater. Mansit enim & in partu, & ante & post partum virgo. Quid sibi illa volunt, sicut absque dispendio virginittatis in uterum matris intravit? Aliunde ne ergo Christus, sicut radii solares per vitri soliditatem sine ulla vitri læsione, sic per integrâ Virginis claustra in uterum transiit? An in castra Anabaptistarum noster obiit, qui semen aliquod cœleste in uterum Virginis delatum volunt, unde natura ejus humana sit formata? Non transiit in uterum, qui ex solius Virginis semine ac sanguine intra uterum contento in utero est conceptus. Nisi fortassis transitum dicas, quo per venas & vasa spermatica sanguis & semen muliebri in uterum transeunt. Quod hic locum non habet, quia & antequam Christus conciperetur, sacra Virgo in aliarum fœminarum morem naturali isti fluxui obnoxia fuit. Atque ea res sic se habet, ut & temerarius sit qui matricem Virginis in partu adapertam neget, neque in virginittatem ejus ullatenus sit injurius, qui id statuât. Virginittatem ne lædit, quod singulis mensibus sanguini expurgando se pandat vulva? Cur eam magis lædat, quod fœtui proferendo idem faciat? Si Sixtum Senensem S. Bibliothecæ Lib. VI. Annot. 136. & 137. consulere animus est, reperies Origenem, Ambrosium, Tertullianum, vulvæ apertionem Mariæ in partu tribuentes, idque ex loco Luc. II. vers. 23. quibus addo Nicephorum Lib. I. Cap. XII. Ideo ne eam virginem aut negarunt, aut dubita-

„ frir pour donner naissance aux enfans ,
 „ avoient toujours été fermés chez la
 „ Vierge , lors même qu'elle mit Jéſus
 „ au Monde. Dieu , dites-vous , voulut
 „ donner cette marque d'amour à ſa Mere , &
 „ la diſtinguer de toutes les femmes ; en ſor-
 „ te qu'elle fût Vierge avant l'enfantement , &
 „ qu'elle demeurât Vierge pendant l'enfantement
 „ & après l'enfantement. Louïs de Dieu a
 „ raiſon de vous traiter de fanatique &
 „ d'Anabaptiſte. Je ne rapellerai point
 „ ici toutes les raiſons qu'il apporte pour
 „ réfuter votre extravagante opinion , je
 „ me contenterai de vous dire avec lui
 „ que les Peres de l'Egliſe ont formelle-
 „ ment enſigné que l'accouchement de
 „ la Vierge avoit été ſemblable à celui
 „ des autres femmes , & que les parties
 „ du corps avoient eſſulé les mêmes ac-
 „ cidens.

*bitarunt ? Virgo eſſe deſinit , non cui uterus aperi-
 tur , ſed cui ex viri coitu aperitur. Ab eo quæ
 intacta manet , virgo manet. Sed & Origenem ibi-
 dem citat Sixtus , qui ex loco Lucæ. Cap. II. 22.
 purgatione Mariam eguiſſe intrepide ſtatuit. Ideo ne
 eam virginem negavit ? Aut virgo non eſt , quæ a
 menſtruo ſanguine purgari opus habet ? Si hæc &
 ſimilia qd bonorem Mariæ Virginis pertinent , mi-
 rum ſane tam negligentem Matris ſuæ fuiſſe Cbri-
 ſtum , ut quæ Xaverius tam magnifice prædicat &
 iterat , in S. Literis ne attingi quidem curaverit ,
 quin & contrarium de ea ſcribi voluerit. Ibid.
 pag. 568. & ſequent.*

„ cidents. Ce n'est pas qu'ils aient pré-
 „ tendu pour cela que la Vierge avoit
 „ jamais cessé de l'être ; car ils savoient
 „ trop bien que c'est la connoissance
 „ qu'une fille a avec les hommes qui lui
 „ ôte sa virginité, & non point les ou-
 „ vertures intérieures qui peuvent arri-
 „ ver dans sa matrice. Croiez-vous que
 „ si votre opinion eût dû être nécessaire
 „ à la conservation de l'honneur de *Ma-*
 „ *rie* , les Evangélistes n'en eussent point
 „ fait mention , & qu'ils se fussent repo-
 „ sés de ce soin sur vous, qui n'êtes venu
 „ que seize cens ans après eux ? Il y a
 „ dans votre conduite autant d'audace
 „ que de folie , d'ôser suppléer de votre
 „ chef aux saintes Ecritures, & de vou-
 „ loir vous établir de nouveaux articles de
 „ foi. Allez, tous les crimes que vous me
 „ reprochez, ne sauroient jamais appro-
 „ cher de celui d'avoir ôsé falsifier si gros-
 „ sièrement l'Evangile. „

JE souhaite, sage & savant Abukibak ,
 que tu puisses trouver dans cette dispute
 quelque chose qui te plaise.

JE te salue , en *Belsebuth* , & par *Bel-*
sebuth.





LETTRE CENT QUARANTE-QUATRIEME.

*Le Gnome Salmankar, au Cabaliste Abu-
kibak.*

TU fais, sage & savant Abukibak, que les hommes jugent ordinairement du mérite des Grands d'une manière bien opposée à celle dont on pense sur leur compte dans nos ténébreuses demeures. Ils se laissent séduire par quelques qualités brillantes, & placent au rang des ames les plus fortunées celles de certaines personnes qui sont condamnées à rester plusieurs siècles dans des prisons obscures. Après la mort, les choses changent bien de face ; on les voit dans ce Monde souterrain dans un point de vûe tout différent de celui où on les regarde sur la terre.

Il est peu d'Auteurs qui ne loient excessivement les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. Le premier entre dans les éloges de tous les Académiciens ; il n'est point d'année où l'on ne fasse publiquement son panégyrique. Le second retrouve au Collège Mazarin ce qu'on donne à l'autre à l'Académie Françoise. Les Ré-
gens

gens dans leurs harangues n'élevent pas moins le Prélat Italien, que les Académiciens le François : tout Paris, & même tout le Roïaume applaudit aux éloges des défuntés Eminences ; cependant elles sont toutes les deux condamnées à rester neuf cens ans dans nos ténébreuses retraites * avant d'aller dans l'heureux séjour des Silphes.

LE

* Je ferai ici une remarque, qui peut-être ne sera pas inutile pour faire connoître combien peu l'on doit ajouter foi aux loüanges des Poëtes. Monsieur de Voltaire, dans le *VII. Chant* de son excellent Poëme Epique, place dans les Cieux les deux Cardinaux, que je loge avec juste raison dans le ténébreux séjour des Gnomes. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que sur le simple portrait qu'il en fait (portrait très véritable) si jamais gens ont mérité d'être damnés, ce sont ces Cardinaux. L'un étoit *implacable ennemi*, ce sont les termes de Mr. de Voltaire ; l'autre, *souple, adroit, & dangereux ami*, tous deux cruels à leur patrie. Voilà de beaux titres pour aller en Paradis ! Comptons après cela, sur la place qu'y donnent les Poëtes.

*Henri dans ce moment voit sur les fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la
chaines;
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine,
Tome V. D Tous*

LE Cardinal de Richelieu supporte impatiemment sa punition, il n'a point quitté en mourant son humeur fière & hautaine, il souffre à regret qu'on ne lui prodigue point ici les louanges dont on l'accabloit sur la terre. Pour s'en consoler, il a grand soin de se faire réciter par les morts qui arrivent ici, les éloges que l'on fait de lui aux réceptions des Académiciens; & quelque usés & ennuyeux qu'ils soient, ils ne l'endorment point.

*Tous deux sont entourés de gardes, de soldats.
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas,*

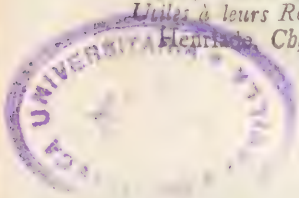
*Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre.*

*Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique :*

*Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi,
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami;
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés,
Tous deux baïs du peuple, & tous deux admirés.*

*Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.*

Henriade, Chant. VII. vers. 323.



point. Ils les écoute avec autant de plaisir , qu'un Janséniste en a à ouïr le récit des Miracles de St. Pâris.

Le Cardinal Mazarin au contraire , se soucie fort peu d'être loué , ni blâmé. Un Poète l'autre jour voulut lui réciter des vers qu'il avoit faits pendant sa vie , où il le plaçoit au-dessus des plus grands Ministres. *Mon Enfant* , lui dit-il, *évites-toi cette peine ; je ne fais pas plus de cas des vers dans ce Monde que dans l'autre. Si tu avois un moïen à me communiquer pour trouver quelque grosse somme d'argent , à la bonne heure , je te ferois fort obligé.* Le Cardinal de Richelieu , aiant entendu ce discours , se plaignit qu'on l'eût condamné à la même peine qu'un Prélat , dont l'avarice avoit été si nuisible à la France. Mazarin fut piqué de cette réflexion , & les deux Prélats eurent une dispute, dont je t'envoie le récit.



„ D I A L O G U E

„ ENTRE LES CARDINAUX MAZA-
„ RIN ET RICHELIEU.

„ M A Z A R I N.

„ IL vous convient peu en vérité de
„ m'accuser d'avoir fait les malheurs de
„ la France. Avez-vous oublié ceux
„ dont vous l'avez accablée, & dont elle
„ ne pourra jamais se relever ? C'est
„ vous qui lui avez donné des fers, vous
„ avez aboli les privilèges de la Nobles-
„ se, supprimé les Etats généraux, avili
„ les Parlemens, appauvri les peuples ;
„ que pouviez-vous faire de pis ? L'on
„ doit vous regarder comme le destruc-
„ teur des droits & des libertés de votre
„ patrie. Si j'avois fait ce que vous avez
„ exécuté, cela eût pû m'être pardonné.
„ J'étois Italien, rien ne m'obligeoit à sa-
„ crifier mes intérêts à ceux des Fran-
„ çois ; mais vous, qui étiez leur com-
„ patriote, vous leur enlevâtes leurs plus
„ beaux privilèges pour satisfaire votre
„ ambition. Uniquement attaché à la
„ Cour, vous oubliâtes qu'avant d'être
„ Courtisan, vous aviez été François, &
„ que ce que vous deviez à votre Prince
„ ne

„ ne devoit point vous empêcher d'a-
 „ mer votre patrie. Avant vous, le peu-
 „ ple pouvoit porter au pied du Thrône
 „ les remèdes qu'il croioit utiles à ses
 „ maux ; la Noblesse assistoit les Rois de
 „ ses conseils ; les Magistrats lui repré-
 „ sentoient humblement la nécessité de
 „ suivre les loix, & lui expliquoient ce
 „ qu'il pouvoit y avoir d'obscur. Vous
 „ avez anéanti à jamais ces droits si
 „ chers & si utiles, vous avez élevé le
 „ despotisme & le pouvoir arbitraire sur
 „ les tristes ruines de la puissance Mo-
 „ narchique.

„ R I C H E L I E U.

„ EN détruisant les privilèges de ma
 „ patrie, je l'ai servie utilement : j'ai af-
 „ franchi le peuple du joug d'une infini-
 „ té de petits tyrans qui le pilloient im-
 „ punément. Il vaut bien mieux qu'il n'y
 „ ait dans un Etat qu'un seul & unique
 „ Maître, que deux ou trois cens petits
 „ Souverains, qui abusent de leur cré-
 „ dit & de leur pouvoir ; qui se liguent
 „ ensemble contre leur Maître commun,
 „ dès qu'il veut les retenir dans leur
 „ devoir. Avant que j'eusse abaissé les
 „ Grands, la France étoit toujours à la
 „ veille d'être déchirée par des guerres
 „ civiles : elle nourrissoit dans son sein
 „ un mal dangereux, qui tôt ou tard

„ l'auroit détruite; les troubles, qui agi-
„ toient depuis long-tems le Roïaume,
„ ne pouvoient être calmés que par de
„ violens remèdes. Pour rendre les Fran-
„ çois heureux, il falloit les obliger à vi-
„ vre tranquillement, & on ne les y pou-
„ voit contraindre, qu'en établissant le
„ pouvoir despotique sur la ruine des
„ Grands & des Cours souveraines.

„ M A Z A R I N.

„ VOILÀ, je vous l'avoüe, une plaisante
„ manière d'excuser les maux que vous
„ avez faits à vos compatriotes. Hé
„ quoi ! Pour les rendre heureux, vous
„ n'avez pas cru trouver de meilleurs
„ moïens que de les assujettir à un pou-
„ voir arbitraire ? En ce cas-là, je m'é-
„ tonne que vous n'aiez pas regardé l'é-
„ tat d'un esclave comme le plus fortu-
„ né. N'auriez-vous pas pû abaisser les
„ Nobles, sans mettre la Nation entière
„ dans les fers ? Les Anglois n'ont rien à
„ craindre de leurs grands Seigneurs ;
„ cependant le despotisme n'a point lieu
„ chez eux. D'ailleurs, vous croyez em-
„ pêcher les guerres civiles : vous avez
„ fort mal réussi dans vos desseins ; car
„ peu d'années après votre mort, sous
„ la minorité de Louis XIV. la France
„ fut agitée par de cruelles divisions.
„ Pour rendre les hommes paisibles, il
„ ne

„ ne faut pas les faire gémir sous un joug
 „ dur & pénible , qu'ils ne supportent
 „ que jusques à ce qu'ils trouvent l'occa-
 „ sion de s'en affranchir. Il n'y a pas de
 „ pais , où les séditions soient plus fré-
 „ quentes que dans les Etats où le Sou-
 „ verain a un pouvoir sans bornes ; ra-
 „ rement le regne des Sultans n'est pas
 „ marqué par quelque catastrophe. Ain-
 „ si, tout le sang que vous fites verser à
 „ Castelnaudari , à Montauban & à la
 „ Rochelle , n'empêcha point que dans
 „ la suite le Prince de Condé ne prît les
 „ armes , & que le Cardinal de Retz ne
 „ se mit à la tête des frondeurs. Je puis
 „ vous protester qu'après votre mort ,
 „ je ne me ressentis point de toutes les
 „ exécutions sanglantes que vous aviez
 „ faites , & je ne m'apperçus plus de l'a-
 „ baïssement des Grands , dès qu'ils pu-
 „ rent trouver l'occasion de se révolter.

„ RICHELIEU.

„ Je m'étonne que vous ôsiez me re-
 „ procher la guerre que je fis aux Pro-
 „ testans , & que vous mettiez au nom-
 „ bre de mes fautes le sang qui fut ré-
 „ pandu au siège de la Rochelle. La bon-
 „ ne & saine politique n'exigeoit-elle
 „ pas qu'il n'y eût qu'une seule Religion
 „ en France ? Depuis-près de cent cin-
 „ quante ans, les deux qui y étoient éta-

„ blies, se coupoient la gorge ; il falloit,
 „ pour faire finir les meurtres, les maf-
 „ facres, les incendies, en détruire une,
 „ La raison & la politique demandoient
 „ que ce fût la plus foible ; heureuse-
 „ ment c'étoit la Proteſtante, & je trou-
 „ vois par-là un moïen d'exécuter plus
 „ aifément ce que je voiois être abſolu-
 „ ment néceſſaire , & qui convenoit au
 „ poſte & à la dignité que j'occupois
 „ dans l'Egliſe Romaine. J'ai commencé
 „ la glorieuſe œuvre , que Louis XIV. a
 „ perfectionnée.

„ M A Z A R I N.

„ Ni vous , ni ce Roi n'êtes venus à
 „ bout de ce que vous prétendiez exécute-
 „ ter. Vous vouliez aſſûrer une parfaite
 „ conformité de ſentimens parmi le peu-
 „ ple ſur ce qui concerne les matières
 „ de Religion ; mais vous deviez vous ap-
 „ percevoir que cela étoit impoſſible.
 „ Pour empêcher les diſputes de contro-
 „ verſe , il falloit bannir les Théolo-
 „ giens ; c'étoit-là le ſeul moïen. Dès que
 „ vous ſouffriez ceux d'une Communion,
 „ vous deviez vous attendre qu'ils ſe dé-
 „ chireroient entre eux , quand ils ne
 „ pourroient plus ſe battre avec leurs
 „ anciens adverſaires. La choſe eſt arri-
 „ vée , on a exilé, banni, ruiné les Pro-
 „ teſtans : à peine ont-ils été détruits,
 „ que

„ que les Jansénistes leur ont succé-
 „ dé. Cependant ceux qui sont sortis du
 „ Roiaume, ont porté ailleurs son or,
 „ ses richesses, & ses manufactures. Le
 „ bannissement des Protestans a plus été
 „ fatal à l'Etat, que la perte de deux
 „ provinces. Les François réfugiés n'ont
 „ pas médiocrement contribué aux per-
 „ tes qu'essuia Louis XIV. dans les der-
 „ nières années de sa vie ; voilà cette
 „ grande œuvre qu'il a perfectionnée,
 „ & que vous aviez commencée. J'étois
 „ trop habile, & je connoissois trop bien
 „ les hommes, pour entrer dans une en-
 „ treprise aussi inutile & aussi infructueu-
 „ se.

„ R I C H É L I E U.

„ QUOIQUE vous condamnâiez les gran-
 „ des choses dont je suis venu à bout,
 „ vous ne pourrez cependant refuser
 „ à mes qualités personnelles l'éloge qu'el-
 „ les méritent. Je suis le pere des gens
 „ de Lettres, j'établis la première & la
 „ plus célèbre des Académies. J'étois
 „ généreux, intrépide, & presque aussi
 „ bon soldat que savant Théologien. J'a-
 „ baissai la Maison d'Autriche, & celle
 „ de Bourbon doit éternellement me con-
 „ sidérer comme le génie tutelaire qui
 „ lui aide à prendre le dessus pour tou-
 „ jours sur sa plus mortelle ennemie. Ce
 D 5 „ font-

„ sont-là des faits glorieux, dont tous
„ les Historiens conviennent; mais vous,
„ qu'avez-vous fait qui puisse mériter
„ l'estime de la postérité? Vous étiez
„ fourbe, avare, poltron, & qui pis est,
„ voleur. Vous fîtes prier le Roi, en mour-
„ rant, de vouloir bien vous pardonner
„ de lui avoir pillé plusieurs millions. Ce
„ Prince vous répondit qu'il vous don-
„ noit tout ce que vous pouviez avoir
„ pris, & que vous mourussiez tranquil-
„ lement. L'aveu de votre vol est la seu-
„ le belle action que vous aiez faite.
„ Pour exécuter quelque chose digne de
„ louange, il a fallu que vous avouassiez
„ que vous étiez un fripon; car je ne
„ compte point toutes les ruses que vous
„ avez mises en usage contre le Prince de
„ Condé & contre le Cardinal de Retz,
„ comme des faits bien éclatans. Vous
„ étiez, si vous voulez, un habile four-
„ be, & puis c'est tout.

„ M A Z A R I N.

„ Je pourrois vous dire qu'il fallut au-
„ tant de génie & de politique pour ve-
„ nir à bout de vaincre tous mes enne-
„ mis, de les obliger à sortir du Roiau-
„ me, & d'implorer enfin ma clemence,
„ que pour faire perir sur un échafaut
„ tous ceux que je n'aimois point, com-
„ me vous l'avez pratiqué. Ce qu'il y a
„ de

CABALISTIQUES, *Lettre CXLIV.* 59

„ de certain, c'est qu'il falloit du moins
„ avoir plus de douceur, & moins de
„ cruauté. Mais je ne veux point cher-
„ cher à faire mon éloge : jamais les
„ loüanges n'ont été mon foible. Quant
„ à vous, vous flattiez & payez les Sa-
„ vans, parce que vous vouliez qu'ils
„ prônassent sans cesse votre mérite. Dès
„ qu'ils ne vous louoient point assez,
„ vous les disgraciez; vous étiez même
„ jaloux de leur gloire, & vous persecu-
„ tâtes Corneille, parce qu'il faisoit mieux
„ des vers que vous. De quoi Diable vous
„ étiez-vous avisé de vouloir devenir
„ Poëte? Voilà une belle qualité pour
„ un premier Ministre! Vous vantez vo-
„ tre science dans la Théologie, ma foi,
„ vos Livres de controverse ne valaient
„ guères mieux que vos Poésies. Ajour-
„ d'hui on ne les voit que chez les beur-
„ rières. On les trouvoit fort beaux
„ lorsque vous viviez, parce qu'il eût été
„ très dangereux d'en juger autrement.
„ Vous ne pardonniez jamais la plus le-
„ gère offense; & abusant de votre auto-
„ rité, vous la punissiez du plus cruel
„ supplice, témoin ce pauvre Grandier,
„ Curé de Loudun, que vous fîtes bru-
„ ler comme forcier, pour avoir eu quel-
„ que démêlé avec vous lorsque vous
„ étiez encore simple Abbé. Peut-on
„ rien voir de plus affreux? Quant à ce
„ que vous dites de la maison d'Autri-
„ che,

„ che, il est vrai que vous lui avez por-
 „ té de rudes coups, mais votre intérêt
 „ propre vous conduisoit beaucoup plus
 „ que celui de l'Etat; & plusieurs fois
 „ des Généraux qui étoient vos favoris,
 „ se sont laissés battre pour favoriser vos
 „ desseins, & pour obliger Louis XIII.
 „ à recourir à vous. Je vous demande
 „ si de pareilles manœuvres sont celles
 „ d'un honnête homme? Vous avez bien
 „ fait d'établir une Société perpétuelle
 „ de complimenteurs & de faiseurs de
 „ panégyriques; sans cela, vous courriez
 „ risque d'être beaucoup moins loué a-
 „ près votre mort, que vous ne l'aviez
 „ espéré.

„ R I C H E L I E U.

„ MALGRÉ les reproches que vous me
 „ faites, on me regarde encore aujour-
 „ d'hui dans toute l'Europe comme le
 „ plus grand Ministre qu'il y ait eu, &
 „ comme infiniment au-dessus de vous.

„ M A Z A R I N.

„ JE ne suis pas tout-à-fait de votre
 „ avis. On vous donne sur moi la pré-
 „ férance, cela est vrai, on vous regar-
 „ de comme un grand & vaste génie;
 „ vous l'étiez aussi: mais on n'estime pas
 „ plus votre probité & votre candeur
 „ que

„ que la mienne. C'est-à-dire qu'on nous
 „ regarde comme deux illustres fourbes,
 „ qui sacrifioient toutes les vertus à leurs
 „ intérêts; au lieu que l'Univers entier
 „ n'a qu'une voix sur le mérite éminent
 „ du Cardinal qui gouverne aujourd'hui.
 „ Il a rendu à Louis XV. des services
 „ plus considérables que ceux que vous
 „ rendites à Louis XIII. & cependant la
 „ Noblesse & le peuple n'ont qu'à se louer
 „ de la sagesse & de la douceur de son
 „ ministère. Il a agrandi le Roïaume de
 „ deux provinces, il a fait un Prince de
 „ la Maison de Bourbon Roi de Naples
 „ & de Sicile, il a entrepris une guerre
 „ juste, l'a soutenue glorieusement, &
 „ terminée à la gloire de son Maître &
 „ de sa patrie. Il a donné la paix à l'Eu-
 „ rope, & la vertu, la candeur, & la
 „ bonne foi ne l'ont jamais abandonné
 „ dans l'exécution de ces entreprises, si
 „ périlleuses pour la probité d'un Mi-
 „ nistre. „

JE te salue, sage & savant Abukibak,
 en *Jahamiab*, & par *Jahamiab*.





LETTRE CENT QUARANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

LEs anciens Philosophes, sage & savant Abukibak, ont attribué à plusieurs causes l'antipathie, & la sympathie qu'on apperçoit entre les corps animés, ou inanimés. Quelques-uns ont cru que toutes les choses étoient produites par cette antipathie & cette sympathie *, & que

* C'étoit particulièrement l'opinion d'Empédocle, qui vouloit que tous les êtres fussent produits & conservés par l'accord des quatre Elemens, détruits par leur desaccord.

Ἐδύνα δ' αὐτῷ τάδε. Στοιχεῖα μὲν
Ἔσσι πεντα, πῦρ, ὕδωρ, γῆ, αἶρ
Φύσιν τε ἢ συγ κρίνται, καὶ νῦν θ'
ἤ διακρίνται. Φυσὶ δ' οὗτα,
Ζεὺς ἀρχὴ, Ἥρη τε φέρει βίη, καὶ Ἄϊδωνος,
Νῆστι δ' ἢ διακρίνται ἐπιπικροῖ ἔμματα βρόντοι.
Διὰ μὲν, τὸ πῦρ λέγουσι. Ἥρην δέ,
Τὴν γῆν. Ἀϊδωνίαν δέ, τὴν αἶρα.
Νῆστι δέ, τὸ ὕδωρ. καὶ ταῦτα.
Φυσὶν, ἀλλαντάρματα διαμπερὶς

que la paix, ou l'inimitié qui regnoit parmi elles, formoient leur génération & leur cor-

Οὐδαμῶ λήγει, ὡς ἂν αἰθίου τῆς
Τεταύτης διακίθ' ἡσέως αὐτῆς. ἐπιφέρει γὰρ,
Ἀλλοτε μὲν φιλότῃ συνερκόμεν' εἰς ἐν ὅπαντα,
Ἀλλοτε δ' αὖ διχ' ἑκάστα φορεῖμενα νείκεθ' ἐχέει.

Hæc autem illi visa sunt ac placita, Elementa esse quatuor; ignem, aquam, terram, aërem; amicitiamque, qua copulenter, & discordiam, qua diffideant. Ait autem sic.

*Jupiter albus, & alma soror Juno, atque potens Dis,
Et Nestis, lacrymis hominum quæ lumina complet.*

Jovem ignem, Junonem terram, Aidoneum aërem, Nestin aquam dicens, & hæc ait assiduas versare vices, definere nusquam, esque æternus juxta illum hic rerum ordo. Denique infert:

*Nonnunquam connedit amor simul omnia rursus
Nonnunquam sejuncta jubet contentio ferri.*

*Diogen. Laërt. de Vit. Dogmat. Clar. Fbilo-
soph. Lib. VIII. in vit. Empedocl. Segm. 76.*

L'opinion d'Empedocle a paru très probable à plusieurs Anciens. Cicéron semble l'approuver; il veut même que les hommes puissent en connoître la vérité par l'expérience, & découvrir que les masses qui composent l'Univers, s'en-

corruption. Cette opinion étoit fondée sur un raisonnement assez spécieux. La contrariété, disoient ces Philosophes, qu'on découvre dans les *Elemens*, est évidente. L'eau est ennemie du feu, elle le détruit, le dissipe, & l'éteint, parce que le feu est chaud & sec, & l'eau est froide & humide. Ces deux *Elemens* sont donc totalement opposés, & il y a entre eux une invincible antipathie. L'eau au contraire, sympathise avec la terre, en ce qu'elles sont froides toutes les deux; mais elles sont contraires, en ce que l'eau est humide, & la terre sèche. Entre le feu & la terre il y a une conformité à cause de leur sécheresse, & une opposition par rapport à la chaleur du feu & à la froideur de la terre. Ainsi, entre tous les *Elemens* il y a une antipathie, & néanmoins une sympathie à plusieurs égards. Or, toutes les choses, soit animées, soit inanimées, sont composées des *Elemens*; donc il est nécessaire qu'il y ait entre elles une sympathie & une antipathie plus ou moins forte, selon que la matière de certains *Elemens* domine en elles.

C'EST-là la manière dont les Anciens
expli-

s'entretiennent entre elles par une espèce d'amitié, & se dissipent par leur desaccord.

Agrigentium quidem, doctum quendam virum, carminibus Græcis varicinatum ferunt: quæ in rerum natura totoque mundo constarent, quæque morerentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam; atque hoc quidem omnes mortales & intelligunt & reprobant. Cicer. de Amicit. Cap. VII.

expliquoient les effets surprenans que nous voions tous les jours ; mais la Physique , cultivée & poussée à un point de perfection bien éloigné de celui où elle étoit du tems des Grecs & des Romains , nous a appris que l'antipathie & sympathie des Elemens ne sont que le rapport & la convenance qui se trouvent entre la subtilité , la figure , & la dureté des corps mis en mouvement , & déterminés par un premier Mobile. Nous savons que le feu n'est point chaud , que la terre n'est point froide , & que les qualités ne sont point attachées aux corps par leur nature. Le feu nous brule & nous cause de la douleur , parce que ses parties légères , pénétrant dans les pores de la chair , dérangent par leur mouvement violent l'ordre de celles du corps , & nous font sentir une sensation de douleur , à laquelle nous avons donné le nom de brulure. L'eau nous paroît froide , parce qu'elle excite dans nous un sentiment opposé à celui du feu , ses parties agissant avec peu de vigueur , & s'insinuant sans causer aucun dérangement. Cette antipathie entre les Elemens est donc imaginaire , & leurs corpuscules n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à la Matière. *

SI

* Quoique presque tous les Philosophes anciens aient cru que les qualités sensibles étoient

Si les causes, que les Anciens attribuoient à l'antipathie, nous sont connues dans

attachées au corps par leur nature, il y en a eu cependant parmi eux qui ont connu, aussi bien que les modernes le connoissent aujourd'hui, que toutes nos sensations ne sont causées que par l'impression des corpuscules qui n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à l'essence de tous les corps. C'est la différente manière dont ces corpuscules agissent sur nous, qui fait que nous sentons du froid, du chaud. Ils sont eux-mêmes sans goût, sans froideur, sans chaleur. Écoutons parler Lucrece.

*Sed ne forte putes solo spoliata colore
Corpora prima manere: etiam secreta teporis
Sunt, ac frigidioris omnino, calidique vaporis:
Et sonitu sterila, & succo jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore colorem:
Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,
Et nardi florem, nectâr qui naribus ballat.
Cum facere instituas: cum primis quærere par es
(Quod licet, ac potis es reperire) inolentis olivæ
Naturam; nullam quæ mittit naribus auram:
Quam minime ut possit mistos in corpore odores,
Concoctosque suo contactos perdere viro.
Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem:
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt,
Nec simili ratione saporem denique quemquam,
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem,*

Cetera

CABALISTIQUES; Lettre CXLV. 67

dans les corps inanimés, il faut avouer qu'il n'en est pas de même de celles que nous voyons dans les hommes & dans les animaux. D'où vient une personne, entrant dans une assemblée où elle en trouvera deux autres

Cetera : quæ cum ita sunt, tandem ut mortale constet

Mollia, lenta, fragosa, putricava corpore rara;

Omnia sint a principiis sejuncta necesse est,

Immortalia si volumus subjungere rebus

Fundamenta, quibus nitatur summa salutis :

Ne tibi redeant ad nihilum funditus omnes.

T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. vers. 841.

& seqq.

Epicure avant Lucrece, Démocrite avant Epicure, & Lucippe avant Démocrite, avoient tous cru que les qualités sensibles n'étoient point attachées à la Matière ; cependant à entendre quelques Modernes, c'est à eux à qui l'on est redevable de cette découverte. Je renvoie les Cartésiens aux vers que je viens de citer, & à ceux qui sont ici dessous.

Hinc, ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum

Illis queis suave est, lævissima corpora debent

Contrectabiliter caulas intrare palati :

At contra, quibus est eadem res intus acerba :

Aspera nimirum penetrant, hamataque fauces

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.

Idem. Lib. IV. pag. 94. vers. 659. & seqq.

autres qu'elle n'aura jamais vûes, sentira-t-elle de l'amitié pour l'une , & de la haine pour l'autre ? La chose arrive tous les jours, on ne peut en disconvenir, & l'on ne dit cependant aucune raison plausible pour en donner l'explication. Il n'y a rien de si commun que de s'intéresser pour des gens qu'on n'a jamais connus. Si l'on voit jouer deux personnes, on souhaitera que l'une perde, & que l'autre gagne. On n'a cependant aucune liaison, aucune union, aucune connoissance même avec ces joueurs. Pourquoi donc s'intéresser pour l'un, plutôt que pour l'autre ?

IL y a des effets bien plus singuliers de la sympathie, les histoires anciennes & modernes nous en ont conservé un grand nombre. Un Auteur de ces derniers tems en rapporte un fort étonnant au sujet du Duc de Guise & de la Comtesse de Bossu sa maitresse. Cette Dame connoissoit par un mouvement secret lorsque son amant se trouvoit dans une assemblée, quoiqu'elle ne le vît point, & qu'elle ne fût point avertie qu'il devoit s'y trouver. „ Plusieurs jeunes Seigneurs „ dit cet Ecrivain *, faisoient une mascarade d'Indiens, & alloient déguisés de „ cette

* Vie de Henriette Silvie de Molière, *Paris*
VI. p. 151. & suiv.

„ cette sorte chez Madame la Comtesse de
 „ Chante-Croix, où il devoit y avoir une
 „ très grande assemblée. Le Duc se fait
 „ apporter un de ces habits, & n'eut pas
 „ beaucoup de peine à l'avoir ; car il
 „ n'y avoit point d'ordre de les cacher.
 „ Il en commande un tout semblable ; &
 „ se mêlant parmi la troupe de ces gens
 „ masqués, il entre avec eux dans la salle
 „ où on dançoit. Il vit Madame de ***
 „ plus belle à ses yeux qu'il ne l'avoit
 „ jamais vûe , & Monsieur le Comte de
 „ *** auprès d'elle. Si-tôt que le
 „ Duc entra, la Comtesse sentit certaine
 „ émotion, que sa présence avoit accou-
 „ tumé de lui donner. Elle ne put la
 „ croire trompeuse ; & malgré ce que
 „ son amant lui avoit écrit d'un voïage
 „ supposé, elle le chercha curieusement
 „ parmi les masques, & fit si bien, qu'el-
 „ le le découvrit. Cela fit fort éclater
 „ leurs affaires ; car l'amante dans la pre-
 „ mière joie de le revoir ne put dissimu-
 „ ler ses sentimens ; & l'amant fut si
 „ transporté, qu'il oublia les raisons qu'il
 „ avoit de cacher son amour. J'ai
 „ vû une Lettre originale du Duc sur cet
 „ effet de la sympathie, qui étoit à mon
 „ gré une des plus belles Lettres qu'on
 „ puisse écrire. Il s'y plaignoit de l'ex-
 „ cès de son bonheur, car il avoit que
 „ c'en étoit un fort grand que d'être ain-
 „ si deviné par sa maitresse. Mais il di-

„ soit que cela lui ôtoit le plaisir de voir
 „ ce qui se passoit dans son cœur , sans
 „ qu'elle eût envie de le lui montrer.
 „ Ces sortes de découvertes étoient à son
 „ gré une des plus parfaites joies qu'un
 „ amant pût sentir ; & rien ne lui pa-
 „ roissoit plus touchant pour une ame
 „ délicate, que ces épanchemens de ten-
 „ dresse & de sincérité , où l'art & la
 „ précaution ne peuvent être soupçonnés
 „ d'avoir part. „

LES Philosophes qui ont voulu expli-
 quer les effets singuliers de cette sym-
 pathie si obscure & si mystérieuse , n'ont
 rien dit de satisfaisant. Quelques-uns
 l'ont attribuée à la conformité d'humeur,
 de caractère & de sentimens ; mais par
 quel enchantement deux hommes , qui
 ne se sont jamais ni vûs , ni connus ,
 peuvent-ils s'appercevoir de cette res-
 semblance qu'il y a entre eux ? Pour que
 l'amour propre nous détermine en fa-
 veur d'une personne qui pense comme
 nous , il faut absolument que nous aions
 quelque connoissance de ses opinions ;
 autrement nous sommes aussi incertains
 de la conformité qui se trouve entre elle
 & nous , que nous le sommes des secrets
 les plus cachés de la Nature.

PLUSIEURS Savans , au nombre des-
 quels il faut ranger la plupart des An-
 ciens , & tous les Modernes qui ont été
 prévenus en faveur de l'Astrologie judi-
 ciaire,

ciaire , prétendent que c'est dans les astres qu'ont doit chercher la cause de la sympathie & de l'antipathie. Selon eux , deux hommes qui lors de leur naissance , auront un même signe pour ascendant , s'aimeront naturellement & sans se connoître. Ces Philosophes forment sur ce même plan un système très long & fort circonstancié. Ils prétendent que ceux qui ont le Soleil & la Lune en un même signe , doivent aussi sympathiser ensemble. „ Ce qui aide encore, dit un Philosophe „ du quinzième siècle * , à la conformité, c'est avoir la partie de fortune en „ un même signe ou maison , & que la „ maison ou signe où sera la Lune à la „ naissance de l'un, soit en bon respect „ vers l'autre ; car selon que plus ou „ moins ils auront ces conditions , aussi „ sera plus ou moindre l'amour naturel. De-là vient que deux hommes aiant „ à faire une même chose, cest homme „ prendra plus étroite & particulière amitié „ mitié à l'un qu'à l'autre, sans qu'il l'ait „ en rien offensé ; ce qui pourroit advenir „ en deux personnes qui auroient „ leurs signes ascendants contraires en „ leur qualité, & de contraire triplicité, „ &

* Les Diverses Leçons de Pierre de Messie, Gentilhomme de Seville &c., mises en François par Claude Gruget, *Part. III. Chap. V. pag. 674.*

„ & les planetes , seigneurs de leur na-
 „ tività , ennemis & contraires , comme
 „ le Soleil & la Lune en opposition &
 „ signes divers , & que ceux d'une naif-
 „ sance regardent de mauvais œil ceux
 „ de l'autre. Car ces choses & autres
 „ que nous pouvons dire , sont causes
 „ qu'un homme , en voiant l'autre à plai-
 „ sir ou déplaisir intérieur , comme il est
 „ apparent en voiant deux hommes in-
 „ connus joüer ensemble , disputer , ou bat-
 „ tre... Ptolomée dit que celui , qui à sa naif-
 „ sance aura un signe ascendant , com-
 „ me par grace d'exemple , l'un en O-
 „ rient , & l'autre sur le Midi , celui-là
 „ aura naturellement une manière de
 „ subjection & seigneurie. Le pareil ad-
 „ vient à celui qui à sa naissance a le signe
 „ dominant , & l'autre l'a obéissant. Et si
 „ deux ont un même signe pour ascendant ,
 „ ou pour seigneur une même planete ,
 „ celui , en qui la force & ordre de cer-
 „ te planete sera supérieur..... aura la
 „ naturelle domination sur l'autre. „

VOILÀ sur quoi les Anciens fondonient
 les causes de la sympathie & de l'anti-
 pathie. Bien des Modernes les ont sui-
 vis : mais l'erreur des premiers ne sau-
 roit autoriser celle des derniers ; car en-
 fin , il n'est rien de si chimérique que la
 prétendue influence des astres *. D'où

vient

* Voyez la Philosophie du Bon-Sens , ou Ré-
 flexions

CABALISTIQUES, *Lettre CXLV.* 73

vient Mars & Vénus font-ils ennemis de Saturne ? Par quelle raison Jupiter & Mercure haïssent-ils le Soleil & la Lune ? Pourquoi toutes les planetes, excepté Mars, font-elles favorables à Jupiter, & pourquoi Mars les hait-il toutes, excepté Vénus, qu'il aime tendrement ? Toute cette antipathie & sympathie entre les astres n'a jamais existé que dans la cervelle des Astrologues. Les planetes sont des corps qui n'ont en eux-mêmes que les qualités de la matière. Il est aussi raisonnable & aussi probable de soutenir que les montagnes des Alpes haïssent celles des Pyrénées, que de prétendre que Mars & Vénus haïssent le Soleil. Par conséquent, toutes les choses qu'on attribue à l'influence de ces astres, sont fausses & chimeriques. D'ailleurs, il est absurde de prétendre qu'il y ait certains événemens qui dépendent de l'ordre & du gouvernement d'une planete. Si l'influence des astres avoit lieu, il faudroit nécessairement qu'elle agît uniformement, & de la même manière sur tous les hommes ; or, l'expérience nous démontre évidemment le contraire. Deux personnes, qui naissent dans le même instant & dans la même ville, ont des inclinations directe-
ment

*flexions Philosophiques, &c. Tom. II. pag. 37.
& suiv. nouv. Edit.*

ment opposées : par quelle raison cela arrive-t-il , puisqu'elles naissent sous la même planète , & qu'ils doivent par conséquent se ressentir également de son influence ?

CES raisons sont d'une force à laquelle on ne sauroit rien opposer. Il faut donc convenir que la sympathie & l'antipathie dans les hommes ne dépendent point des astres. L'on doit en chercher la cause ailleurs , ainsi que de celle qu'on apperçoit dans les bêtes ; car elle n'est ni moins sensible , ni moins singulière. Les renards aiment les couleuvres , qui sont haïes de tous les autres animaux ; les cerfs au contraire , ont une si grande antipathie contre elles , qu'ils les persécutent par-tout. Les trous ne les mettent pas même à l'abri de leur haine , ils posent leurs naseaux contre leurs ouvertures , & en retirant avec force la respiration , ils les amènent à eux & les tuent ensuite. Les Naturalistes prétendent que la haine entre les cerfs & les couleuvres est si violente & si forte , que si l'on fait bruler de la corne de ces premiers animaux , toutes les couleuvres qui en sentiront la fumée , fuiront & abandonneront leur retraite. Il y a une espèce de faucon , qui est toujours en guerre avec les renards ; il les bat & les persécute dès qu'il les rencontre. Le cheval ne peut souffrir la compagnie du chameau. A ces premiers exem-

exemples j'en pourrois joindre plusieurs* ;
mais ils suffisent à établir la réalité de la
sym-

* *Les Lecteurs seront peut-être bien aises de voir
ici ce que dit Plutarque sur l'antipathie que plusieurs
animaux ont contre d'autres.*

Le haïr s'étend jusques aux bêtes brutes,
comme il y en a qui naturellement haïssent les
chats & les mouches cantharides, les serpens
& les crapaux. Et Germanicus ne pouvoit souf-
frir ni le chant, ni la vûe d'un coq, & les
Sages des Perses, qu'ils appelloient *Magi*, tuoient
les rats & les souris, tant pour ce qu'ils les
haïssent eux, comme aussi pour ce qu'ils di-
soient que leur Dieu les avoit en horreur, car
tous les Arabes & les Æthiopiens généralement
les abominent : là où l'ennui convient seule-
ment à l'homme contre l'homme, & n'y a point
d'apparence de dire qu'il s'exprime envie con-
tre les animaux sauvages des uns contre les au-
tres, d'autant qu'ils n'ont point d'imagination,
ni d'appréhension, si un autre est heureux ou
malheureux, ni ne sont point touchés de senti-
ment d'honneur ou deshonneur, qui est-ce qui
plus & principalement aigrit l'envie, là où ils
se haïssent les uns les autres, se portent inimi-
ties, & s'entrefont la guerre les uns aux autres,
comme desloyaux, & auxquels ils n'ont point
d'effiance, comme les dragons & les aigles se guer-
roient, les chats huants & les corneilles, les mau-
vis & les chardonnerets : tellement qu'on dit
qu'encore qu'après qu'on les a tuez, leur sang ne
se peut mêler ensemble, & qui plus est, si vous en
melez, encore s'escoulera il à part en se separant
l'un

sympathie & de l'antipathie entre les animaux, dont la cause nous est aussi inconnue, que de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes.

JE te salue , sage & savant Abukibak.

***** ❄ *****

LETTRE CENT QUARANTE - SIXIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

QUOIQUE je sois très persuadé, sage & savant Abukibak, que la beauté de l'ame ne dépend point de celle du corps, & qu'un homme laid peut être fort vertueux; cependant je crois que la régularité de la figure est une qualité très essentielle à un Prince. L'air noble & majestueux accroît l'estime & le respect qu'on a pour un simple particulier; à plus forte raison donne-t-il un nouveau relief à la personne d'un Souverain. Un Monarque bien fait a un grand avantage pour

l'un d'avec l'autre. *Les Oeuvr. Mor. de Plutarq. Tom. I. p. 337.* Je me sers de la Traduction d'Amiot.

pour acquérir l'amour des peuples. Il y a eu plusieurs Nations, qui éliſoient pour leur Roi celui dont la taille étoit la plus avantageuſe. Macrobe fait mention d'un peuple qui habitoit une iſle du Nil, chez lequel cette coutume étoit exactement pratiquée. Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens n'aimoient point les petites tailles. *Théophraſte*, dit-il *, *aſſûre que les Ephores condamnerent à une amende leur Roi Archidamus, parce qu'il avoit épouſé une femme fort petite, diſant qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des Roitelets.*

On peut appuier par l'exemple des Iſraélites le goût des Lacédémoniens, & l'autoriſer par des traits, puisés dans les Livres ſacrés. Lorſque Dieu voulut donner un Roi à ſon Peuple, il choiſit Saül, à cauſe de ſa taille avantageuſe: *Parmi tous les Enfans d'Iſraël, il n'y en avoit aucun de mieux fait que lui. Il les ſurpaſſoit de toutes les épaules †. Vous voiez, dit Samuel au Peuple §, qu'aucun de vous ne peut être comparé à celui que Dieu a choiſi.*

LA

* Plutarque, *Vies des Hommes illuſtres, Vie d'Ageſilas, Tom. V. pag. 294. de la Traduction de Daçier.*

† *Et non erat de Filiis Iſrael altior illo, ab humero & ſuſſum eminebat ſuper omnem Populum. Samuel. Lib. I. Cap. XI. verſ. 2.*

§ *Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam*
non

LA beauté a été regardée par les E-
liens comme une chose si avantageuse , que
chez eux les hommes disputoient, ainsi
que les femmes, les prix qu'on donnoit
à celles qui étoient les mieux faites.

IL est certain que la laideur inspire
un certain mépris, & qu'il faut pour dé-
truire cette prévention, des vertus bien
éclatantes. Il y a tel Prince, qui n'a dû
qu'à sa figure la moitié de l'estime & de
la vénération de ses sujets; & si l'on exa-
minoit les Souverains qui ont été mépri-
sés, on trouveroit que souvent leur lai-
deur n'a pas peu servi à les avilir.

LE défaut de beauté peut rendre un
Roi non seulement méprisable, mais mê-
me haïssable & insupportable à ses sujets,
quoiqu'il ait d'ailleurs d'excellentes qua-
lités; l'Histoire moderne nous en fournit
une preuve bien singulière. Ferdinand,
Roi d'Espagne, suivant une Procession
solemnelle qui se faisoit dans la ville de
Barcelone, un Espagnol trouva le moïen
de se glisser au milieu des Seigneurs dont
ce Prince étoit entouré, & lui donna
un coup de poignard dans le cou, qui
l'eût renversé sur la place, s'il n'avoit
été paré & détourné par une grosse chaî-
ne d'or qu'il portoit. On arrêta cet as-
sassin,

*non sit similis in omni Populo. Samuel. Lib. I.
Cap. X. vers. 24.*

assin, & comme on craignit qu'il n'eût des complices, on lui fit essuier les plus cruelles tortures pour le forcer à les découvrir ; mais tous les supplices qu'on mit en usage furent inutiles, l'Espagnol soutint fermement qu'il n'avoit eu d'autre motif d'assassiner le Roi, que celui de sa laideur qui lui étoit insupportable. Il ajouta qu'il le haïssoit si fort, que si on lui rendoit la liberté, il n'en profiteroit que pour attenter de nouveau à la vie d'un Prince, trop laid pour regner & pour commander aux Espagnols. Si tous les Castillans avoient pensé de même que ce phrénétique, il eût été plus dangereux à un Roi d'Espagne de n'être pas beau, qu'il ne l'est à un Juif riche de tomber entre les mains des Inquisiteurs.

Ce Ferdinand étoit sujet à essuier des aventures desagréables par rapport à sa figure basse & ignoble. Etant à Naples dans son palais, & se promenant seul dans une galerie, un pêcheur qui avoit pris un poisson fort rare, voulut le présenter lui-même au Roi. Il passa dans l'appartement où il étoit, & le prenant pour un domestique, *Mon Ami*, lui dit-il, *je te prie de me faire parler au Roi, voici un poisson que je lui apporte.* „ C'est moi qui le „ suis, répondit Ferdinand. „ Le pêcheur, regardant le prince avec un ris moqueur, alloit passer outre, lorsque deux ou trois Seigneurs arrivant dans le moment,

ment, Ferdinand leur dit, *Venez donc certifier à cet homme que je suis le Roi ; sans cela , nous perdrons l'excellent poisson qu'il m'apporte.*

CETTE seconde aventure n'étoit point dangereuse : mais elle ne laissoit pas que d'être mortifiante. Il est toujours disgracieux à un homme, à plus forte raison à un Souverain, accoutumé d'être révééré comme un Dieu, qu'on lui fasse sentir qu'il est d'une laideur qui paroît incompatible avec la majesté de son rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'esprit, pour se mettre au-dessus de ces sujets de mortification, & pour vaincre les mouvemens de l'amour propre.

AGESILAS, Roi de Lacédémone, s'étoit élevé au-dessus des foiblesses, si ordinaires à ses pareils ; il étoit le premier à plaisanter sur sa difformité. Combien peu de Princes trouve-t-on qui aient jamais imité sa grandeur d'ame ? Le défaut de sa jambe boiteuse, dit Plutarque *, étoit caché pendant qu'il fut à la fleur de son âge : & la gaieté, & la gentillesse avec laquelle il le supportoit, étant toujours le premier à badiner sur cela, & à en faire des railleries, rendoient moins sensible & moins choquante cette imperfection.

LA

* Plutarque, Vies des Hommes illustres, Tom. V. pag. 294.

LA conduite d'Agésilas devoit servir d'exemple à tous les Souverains , à qui la Nature n'a point accordé une figure brillante ; ils feroient bien plus sagement de plaisanter sur leurs défauts , que d'inventer quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince est-il bossu , on voit toute sa Cour en grande perruque , parce que la sienne est d'une vaste étendue , & dérobe aux yeux une partie de sa bosse ; a-t-il les jambes tortues , on fait renaitre l'usage d'aller botté & éperonné ; est-il borgne , on enfonce le chapeau d'un côté jusqu'au milieu du visage. Avec toutes ces précautions les défauts n'en sont pas moins réels , & la perruque , la botte , & le chapeau ne servent qu'à rappeler plus souvent dans l'esprit du peuple la difformité du Souverain. Tout homme , qui met le matin sa perruque , dit en lui même : *J'en porterois sans doute une plus courte , si le Roi n'étoit pas bossu.*

C'EST par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps , & non par de vains ornemens extérieurs. Les actions du grand Prince de Condé , & celles du Maréchal de Luxembourg valoient mieux que toutes les modes les plus recherchées , pour faire disparaître leurs bosses. Ce dernier Général plaisantoit souvent sur la sienne , il imitoit la grandeur d'ame d'Agésilas , & la sagesse de Philopemen Prince des Achéens. Un

Auteur Gaulois raconte d'une manière fort enjouée une aventure singulière que la laideur de ce Souverain lui attira. Je rapporterai les termes dont il se sert , qui dans son vieux langage ont une grâce charmante. „ Philopemen , * Duc des „ Achéens, tant renommé, fut de petite „ stature , laid de visage , & de regard „ difforme ; tellement que quand il se „ vestoit d'habits mécaniques (comme „ il avoit coustume bien souvent) il sem- „ bloit plutôt être de vil & vulgaire lieu, „ que digne du gouvernement du peu- „ ple. Il aimoit fort la chasse , & pour „ ce alloit bien souvent à Mégare : & un „ jour la grande avidité de la chasse le „ transporta plus loing qu'il n'eût possi- „ ble voulu ; tellement qu'il arriva en la „ maison d'un citôien de ce lieu , l'un „ de ses singuliers amis , & lequel s'étoit „ nouvellement marié , & n'avoit qu'un „ serviteur avec soi , pour ce qu'il avoit „ envoie les autres en autres lieux. „ Quand il fut arrivé à la porte du logis „ de sondict ami , il heurta à la porte. „ Lors , la femme se mit à la fenestre , „ & leur demandant qu'ils cherchoient , „ son serviteur répondit que c'étoit Phi- „ lopemen , Duc des Achéens , qui ve- „ noit pour loger léans. La femme , lors „ éton-

* Leçons de Pierre de Messie, &c. *Part. IV.*
Chap. III. pag. 900. & suiv.

„ étonnée qu'un tel homme si à l'impro-
 „ viste devoit être son hôte; & pensant
 „ que tous deux fussent serviteurs du
 „ Duc, qui les vinssent avertir de sa ve-
 „ nue, mêmes les voians tous seuls, sans
 „ dire autre chose, leur alla ouvrir la
 „ porte. Puis, quand il furent venus en
 „ la sale, elle commanda à un de ses ser-
 „ viteurs, qu'il allât en diligence en a-
 „ vertir son mari, qui étoit pour lors en
 „ un village: & puis dit à Philopemen
 „ & à l'autre, qu'ils s'assissent pendant
 „ qu'elle apprêteroit le souper: & alors
 „ commença avec sa chambrière à tra-
 „ verser par la maison, bien empêchée &
 „ confuse tout ensemble, commençant u-
 „ ne chose & une autre, & rien ne para-
 „ chevoit. Et peu après, cuidant n'avoir
 „ jamais fait à tems, regardant Philope-
 „ men, qui s'étoit enveloppé en son man-
 „ teau, lui dit qu'il lui aidât à faire le feu,
 „ en attendant que son serviteur seroit de
 „ retour, & afin que le souper fût prêt à
 „ tems pour son Seigneur. Lors il prit
 „ une cognée, & commença à fendre du
 „ bois, aiant averti son serviteur de ne
 „ faire semblant de rien, à ce que la
 „ Dame ne s'apperçût de sa tromperie.
 „ Et pendant qu'il étoit ententif à sa be-
 „ soigne, le maître du logis survint,
 „ qui reconnoissant Philopemen, l'em-
 „ brassa avec une grande réverence, &
 „ lui demanda: *Que faites-vous, Monsei-*
 „ gneur,

„ gneur, de cette congñée ? Auquel il répon-
 „ dit tout en riant : *Mon Ami, laisse-moi*
 „ *faire ; car je paie la peine de ma laideur.*

Si l'Histoire nous fournit plusieurs traits qui prouvent combien il est fâcheux aux Princes d'être mal faits, elle nous instruit aussi de plusieurs avantages qu'ils retirent de la beauté. Alcibiade, Scipion, & plusieurs autres héros furent autant redevables de l'amour de leurs concitoyens à leur figure aimable & séduisante, qu'à leurs victoires célèbres. Je doute cependant que soit chez les Anciens, soit chez les Modernes, on trouve rien de plus frappant, & qui prouve plus l'effet que l'air majestueux peut produire, que ce qui arriva à Marius. Ce Général Romain étant prisonnier, Sylla* son ennemi & son vainqueur, envoya un

Gau-

* Valere Maxime ajoute à ce fait qu'il rapporte, une autre aventure, arrivée au même Marius, qui ne prouve pas moins les avantages de la beauté. Il dit que les habitans d'une ville, malgré ce qu'ils avoient à craindre du courroux de Sylla, ne purent se résoudre à lui livrer Marius, qu'ils renvoierent sain & sauf, si frappés ils avoient été de son air majestueux.

Caius etiam Marius in profundum ultimarum miseriarum abjectus, ex ipso vitæ discrimine beneficio majestatis emerfit. Missus enim ad eum occidendum in privata domo Minturnis clausum servus publicus, natione Cimber, & senem, & inermem

Gaulois pour le tuer : mais cet homme fut si frappé de la noblesse & de la grandeur qui brilloient dans la personne de Marius, qu'il resta comme pétrifié, oubliant même de fermer la porte de la prison ; ce qui donna le moïen au Général de se sauver.

ON assure que Louis XIV. avoit quelque chose de si majestueux dans la physionomie, qu'il étoit impossible de ne point baisser la vûe lorsqu'il fixoit ses regards ; on sentoît un respect, qu'un Souverain d'une figure médiocre n'eût point inspiré. Il est certain que les hommes n'attachent pas moins leur estime & leur vénération aux perfections du corps, qu'aux grandeurs & aux dignités. Lorsque tous ces objets respectables se trouvent

Et squalore oblitum, strictum gladium tenens, agredi non sustinuit ; sed claritate viri occæcatus, abjecto ferro attonitus inde, ac tremens fugit. Cimbrica nimirum calamitas oculos hominis perstrinxit, devictæque suæ gentis interitus, animum comminuit. Etiam Diis immortalibus indignum ratus, ab uno nationis ejus interfici Marium, quam totam deleverat. Minturnenses autem majestate illius capti, compressum jam, & constrictum diræ fati necessitate, incolumem præstiterunt : nec fuit eis timori asperrima Syllæ victoria, cum præsertim ipse Marius eos a conservando Mario abstertere posset. Valer. Maxim. Dict. Fact. memorabil. Exempl. Lib. II. Cap. V. Art. de Mario.

vent unis ensemble , on est sûr , pour aindire , de faire une impression très forte sur tous les esprits.

Je te salue : porte-toi bien ; & donne-moi de tes nouvelles.



LETTRE CENT QUARANTE-SEPTIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

QUELQUE application que j'apporte à l'étude de la Philosophie , je ne puis , sage & savant Abukibak , m'élever au-dessus des foiblesses de l'amour. Au milieu de mes Livres , je m'apperçois à regret que j'ai reçu du Ciel un cœur tendre ; & malgré les résolutions que je forme tous les jours de m'occuper uniquement des Sciences , & de leur sacrifier entièrement , & les plaisirs , & les soins du ménage , je me souviens que j'ai une femme aimable. J'abandonne souvent mon cabinet pour courir auprès d'elle , & j'oublie alors Locke , Newton , & Descartes. Ce n'est que long-tems après , que reconnoissant ma faute , je m'arrache malgré moi à tout ce qui me flatte , & retour-

retourne à mes Livres. Ces momens perdus dérangent infiniment mes projets Littéraires : à peine puis-je terminer dans un mois ce que je pourrois finir aisément dans une semaine si j'étois libre , & que mon cœur , exempt de passion , ne rendît pas mon esprit le jouet de ses foibleffes.

LE sort d'un homme de Lettres , que le Ciel en naissant forma d'un tempérament tendre , est déplorable. S'il se marie , & qu'il épouse une femme jolie , il se foumet au joug d'un maître , qui , pour être aimable , n'en est pas moins absolu. S'il reste garçon , il n'en est pas libre ; un funeste feu le dévore. Il sent au fond du cœur des mouvemens qu'il ne sauroit calmer ; l'idée des femmes se présente sans cesse à son imagination , les occupations les plus sérieuses & les plus abstraites ne sauroient l'en effacer. Lit-il les *Méditations* de *Descartes* , il pense au plaisir que ce Philosophe gouta avec sa maitresse ; le nom de *Diogene* s'offre-t-il à ses yeux , aussi-tôt *Lais* est présente à sa mémoire ; prononce-t-il celui de *Tiraqueau* , il envie le bonheur qu'a eu ce Savant de faire un Livre & un enfant toutes les années. Il est donc impossible qu'un homme de Lettres qui a le cœur tendre , soit heureux & tranquille , quelque état qu'il choisisse.

LES autres mortels peuvent se livrer

entièrement aux passions qui les flattent. Les Savans, dès qu'ils en ont une, elle est sans cesse combattue par la nécessité de se livrer uniquement à l'étude. S'ils veulent acquérir l'estime du Public, & se faire un nom qui passe à la postérité, il faut qu'ils sacrifient leurs desirs à leur occupation principale.

QUELLE obligation ne t'aurois-je point, sage & savant Abukibak, si tu pouvois m'apprendre un moïen pour calmer mon cœur, pour m'élever au-dessus du commun des hommes, pour oublier les charmes séducteurs d'une épouse qui plait, & pour me rendre entièrement à mes Livres ! Je sens que ce n'est pas sans peine qu'on peut réussir dans une pareille entreprise : mais je seconderai tes soins avec tant de zèle, qu'il n'est rien que je ne me flatte d'exécuter, dès que tu voudras venir à mon secours. Je t'avoue que je ne me sens point assez de forces pour vaincre moi seul, je trouve dans l'amour un ennemi trop redoutable ; & lorsque pour surmonter ma foiblesse je m'éloigne de l'objet qui la cause,

*Je connois que mon ame, en secret déchirée,
Revole vers le bien dont elle est séparée *.*

J'AUG-

* Racine, *Mithridate*, *Acte III. Scene IV.*
dit ;

CABALISTIQUES, *Lettre CXLVII.* 89

J'AUGMENTE mes maux, sans diminuer ma tendresse ; je me mets dans un état moins tranquille que celui où j'étois auparavant , & les momens que j'ai passés loin de ma femme , accroissent ma passion. Je vole donc vers elle, & perdant dans un instant le fruit des réflexions de plusieurs jours , peu s'en faut que je ne prenne la résolution de vivre désormais uniquement en mari , & point en Philosophe. Je pousse même la foiblesse jusqu'à plaisanter sur ma défaite , & mon inclination pour l'étude est regardée alors comme une passion chimérique.

LE croiras-tu , sage & savant Abukibak ? Il est des momens, où je parle des Sciences d'une manière aussi méprisante qu'un Petit-maître. Je fais plus , je le deviens effectivement. Il n'y a que deux jours que ma femme me félicitant de ce que j'avois été deux heures sans entrer dans mon cabinet , je lui chantai sur le champ ,

*Que j'étois insensé de croire ,
Qu'un vain Laurier , donné par la Victoire,
De*

*Et je verrois mon ame , en secret déchirée ,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.*

J'aimerois mieux avoir fait ces deux vers , que toutes les pièces de théâtre de Mariveaux.

De tous les biens fût le plus précieux !
 Tout l'éclat , dont brille la gloire ,
 Vaut-il un regard de vos yeux ?
 Vous aimer , belle Armide , est mon premier
 devoir.
 Je fais ma gloire de vous plaire ,
 Et tout mon bonheur de vous voir *.

JE sens, sage & savant Abukibak, tout le ridicule d'une pareille faillie ; je pourrois cependant la justifier par l'exemple de bien d'autres Savans , à qui l'amour a fait commettre plusieurs impertinences. † Aristote offroit à son épouse Hermias les mêmes Sacrifices que les Athéniens faisoient à l'honneur de la Déesse Cérés. Socrate § , malgré la mauvaise humeur

* Armide , *Acte V. Scene I.*

† Αριστοτέλης δ' ἐν τῷ πρώτῳ περὶ παλαιᾶς τρυφῆς, φησὶ ἐρασθῆναι τὸν Ἀριστοτέλην παλλακίδῳ τοῦ Ἑρμίου. τοῦ δὲ συγχαρήσαντος, ἐγνήμει αὐτὴν, καὶ ἔδωκεν ὑποχαίραν τὰ γυναῖκα, αἱ Ἀθηναῖοι τῇ Ἐλευσινίδι Δήμητρι. τὰ τε Ἑρμεία, Παιδιά ἔγραψεν, ὅς ἐνδον γίγρεται.

Porro Aristippus in primo de antiquis Delicis Libro, Aristotelem ait Hermiæ concubinam adamasse, quam ille cum sibi permisisset, duxisse eam, & gaudio elatum immolasse mulieri, ut Athenienses Eleusinæ Cereri, Hermiæque poema scripsisse, qui infra scriptus est. Diog. Laert. Lib. V. Segm. IV.

§ Πρὸς Εὐαγρίων, πρότερον μὲν λοιδορεῖσθαι, ὕστερον δὲ καὶ

meur de la sienne , l'aima toujours avec constance , & chercha d'excuser les maux qu'elle lui faisoit souffrir. La Mothe-le-Vayer se remaria à soixante-&-dix-huit ans. Après avoir perdu une femme avec laquelle il n'avoit pas été trop heureux , il en prit une seconde , & crut le mal de n'en point avoir , beaucoup plus supportable que celui d'en prendre une qui l'exposoit à souffrir toutes les incommodités attachées au ménage , qu'il connoissoit parfaitement. „ J'ai toujours pris , „ dit-il * , ce sommeil dont Dieu assou- „ pit notre premier Pere , devant que de „ lui

περιχάσαν αὐτῷ , οὐκ ἔλεγον , εἶπεν , ἐπὶ Ξανθίππῃ βροντῶσα ,
 ἢ ὕδαρ ποίῃσι ; περὶ Ἀλκιβιάδην ἐπόντα , οὐκ ἀνεκτὴ ἡ Ξαν-
 θίππῃ λαιδοροῦσα , Ἀλλ' ἔγωγ' , ἔφη , συνιδισμαί , καθάπερ
 ἢ τροχιλίας ἀκκύων συνεχής . καὶ σὺ μὲν , εἶπε , χινῶν βεάν-
 των ἀνέχ . Τοῦ δὲ εἰπόντος , Ἀλλὰ μοι ἐνὰ ἢ νεοττοῦς τίκτου-
 σι . Κάμοι , φασὶ , Ξανθίππῃ παῖδια γεννᾷ .

Xantippe , cum in eum prius convicia & maledicta
 ingessisset , post vero & sordidis aquis perfudisset ,
 Nonne , inquit , dicebam Xantippen tonantem
 quandoque pluituram ? Dicenti Alcibiadi non esse
 tolerabilem Xantippen adeo morosam , Atqui , ait ,
 ego ita hisce jam pridem assuetus sum , ac si ju-
 giter sonum trochlearum audiam . An vero tu
 non toleras clamore perstreptentes anseres ? Illo
 dicente , at mihi ova pullosque pariunt . Et mihi ,
 ait Xantippe filios parit . Id. Lib. II. Segm. 37.
 * La Mothe-le-Vayer , Oeuvres , Tom. II.
 pag. 163.

„ lui présenter une femme , non seule-
 „ ment pour un avis de nous défier de
 „ notre vûe comme d'une très mauvaise
 „ conseillère là-dessus ; mais encore pour
 „ une instruction morale , que personne
 „ vrai-femblablement ne s'en chargeroit,
 „ si l'on avoit les yeux de l'esprit assez ou-
 „ verts pour voir dans l'avenir à combien
 „ d'infortunes celui-là se soumet qui ac-
 „ cepte une société si périlleuse. Et je n'ai
 „ jamais lû le premier vers du dixieme Li-
 „ vre des *Méthamorphoses d'Ovide*, où il don-
 „ ne au Dieu Hyménée une robe de safran,
 „ *crocco velatus amictu* , sans m'imaginer
 „ que ce Poète nous a voulu possible fai-
 „ re une leçon de ce qui est essentiel au
 „ mariage ; les soucis d'une famille dont
 „ vous vous chargez , l'exposition où
 „ vous entrez à tant de coups de fortu-
 „ ne , la jalousie inévitable que vous au-
 „ rez d'une femme , pour peu qu'elle
 „ vous agrée , ou que votre honneur
 „ vous touche. Ne font-ce pas autant
 „ de sujets de jaunisse ? Et n'est-ce pas
 „ une merveille , si le tempérament le
 „ plus sanguin & le plus enjoué ne
 „ tombe pas dans une passion hystéri-
 „ que * ? „

MALGRÉ ces réflexions , la Mothe-le-
 Vayer

* La Mothe-leVayer, Oeuvres, Tom. II. pag.
 163. Edit. in folio.

Vayer octogénaire prit une épouse. Sans doute qu'il mit à profit la réponse que fit l'Oracle à Socrate, à qui il dit qu'*indubitablement, soit qu'il se mariât ou non, il s'en repentiroit.* Cet avis doit servir à tous les hommes, & sur-tout aux Savans. Le cœur n'est jamais d'accord avec l'esprit au sujet du mariage : le premier sent qu'il est fait pour aimer le beau-sexe; le second en connoît les défauts. Dans ce combat, l'humanité est violentée par les mouvemens de l'amour, & tourmentée par les réflexions & par la raison. Quelque parti qu'un homme embrasse, il est toujours persécuté par celui qu'il abandonne. Fuit-il les femmes, un feu mortel, que rien ne sauroit éteindre, le consume insensiblement; se marie-t-il, il es-
 suie tous les chagrins & tous les embarras attachés au ménage.

IL vaut cependant encore mieux prendre une épouse, que de rester garçon; & les maux qu'entraîne le mariage, ne doivent pas à beaucoup près égaler ceux que cause le célibat, puisque les plus grands Législateurs l'ont défendu par leurs Loix. Licurgue ordonna des peines très sévères contre ceux qui ne se marieroient point; Platon dans sa République oblige les citoyens à subir le joug de l'Hymen. Il me paroît que ces statuts sont non seulement utiles au bien public, au maintien & à l'agrandissement
 des

des fociétés ; mais à la tranquillité des particuliers ; car laissant à part le retardement que le mariage apporte à la perfection & à l'avancement des connoissances des Savans , je crois qu'il exempte les hommes de bien des tourmens , & les délivre des peines auxquelles les expose le célibat.

LES plus grands personnages n'ont jamais pû s'accoutumer à se passer de femmes ; les Saints même, en songeant à elles , entroient souvent dans une espèce de fureur. St. Jérôme hurloit souvent dans sa caverne , comme la Sibylle de Cumès dans son antre ; toutes les fois qu'il se ressouvenoit des Dames Romaines, il entroit en fureur. * Il n'avoit cependant

* *O quoties in Eremo constitutus, in illa vasta solitudine, quæ exusta Solis ardoribus horridum Monachis præbebat habitaculum, putavi me Romanis interesse deliciis! Sedebam solus, quia amaritudine repletus eram. Horrebant sacco membra deformia. Quotidie lacrymæ, quotidie gemitus. Et si quando repugnantem somnus imminens oppressisset, nuda humo vix ossa bærentia collidebam. De cibis vero & potu taceo, cum etiam languentes Monachi frigida aqua utantur, & coctum aliquid accepisse luxuria sit. Ille igitur ego, qui ob metum Gehennæ tali me carcere damnaveram, scorpionum tantum socius & ferarum sæpe chorus intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis, & mens desideriis æstuabat. In frigido corpore & ante hominem suam*

dant d'autre nourriture que celle des Moines du désert qu'il habitoit, qui ne buvoient que de l'eau, & ne mangeoient que des herbes crues; il couchoit sur la terre; il étoit couvert d'un cilice. Malgré toutes ces macérations, la chair se révoltoit, le cœur s'émouvoit, & dans un corps languissant & à demi-mort l'amour allumoit sans cesse les feux de la concupiscence; c'étoit après des peines inouïes, que St. Jérôme venoit à bout de les calmer. Il nous apprend lui-même qu'il passoit souvent des nuits entières à crier au secours, & qu'il frappoit sa poitrine jusques à ce qu'il eut vû la tempête passée *.

VOILÀ un moïen de dompter les passions bien dangereux ! On s'expose ainsi à se procurer un crachement de sang; il vaut mieux employer le mariage pour calmer la concupiscence, que les coups de poing dans l'estomac. Ce premier expédient est plus utile à la Société, & sent

sua carne præmortua, sola libidinum incendia bulliebant. Hieronimi Epist. ad Eustochium XXII.

* *Itaque auxilio destitutus, ad Jesu jacebam pedes, rigabam lacrymis, crine tergebam, & repugnantem carnem hebdomadarum inedia subjugebam. Memini me clamantem diem crebro junxisse cum nocte, nec prius a pectoris cessasse verberibus, quam rediret, Domino imperante tranquillitas. Id. ibid.*

sent moins le fanatique. D'ailleurs , un Savant, sur-tout un homme du monde, ne peut guères avec bienséance se servir du remède de St. Jérôme. Qu'auroit-on pensé de Descartes, si les voisins de l'appartement qu'il habitoit, l'avoient entendu se donnant toutes les nuits de grands coups dans l'estomac ? Comme il a beaucoup vécu en Hollande , si cela lui étoit arrivé dans ce país , il eût couru risque d'être enfermé aux Petites-maisons. Il faut, pour se battre à son aise & sans scandale , avoir l'aisance & la commodité qu'avoit St. Jérôme. Peu de gens vivent comme lui avec des Moines ; on doit chercher par conséquent d'autres moïens pour appaiser la concupiscence , qui soient plus humains & plus faciles que les siens. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus innocent , & de plus commode que le mariage. Je ne me repens donc point, sage & savant Abukibak , de m'être marié : je voudrois seulement pouvoir faire prendre au Philosophe le dessus sur le mari , & ne donner à mon épouse que le tems que je ne puis donner à mes Livres. Aides-moi dans cette entreprise, & je t'aurai une obligation éternelle.

Je te salue , sage Abukibak.



LETTRE CENT QUARANTE-HUITIEME.

Abukibak , *au studieux* ben Kiber.

TU as eu raison, studieux ben Kiber, aimant les femmes , de te marier : tu as prévenu par-là les desordres dans lesquels tu aurois pû te plonger ; & quels que soient les embarras que les soins du ménage entraînent avec eux , ils sont bien moins dangereux & bien moins nuisibles, que les maux que cause la concupiscence. „ L'impudicité est la plus détestable de toutes les passions , * elle tue également le corps & l'ame , elle foumet les hommes au joug de l'amour deshonnête. Sous des apparences trom-
„ peu-

* *Impudicitia semper est detestanda, obscenum ludibrium reddens ministris suis, nec corporibus parcens, nec animis. Debellatis propriis moribus, totum hominem suum sub triumphum libidinis mittit, blanda prius, ut plus noceat dum placet. Exhauriens rem cum pudore, cupiditatum infesta rabies, incendium conscientiae bonae, mater impaenitentiae ruina melioris aetatis. In Auctor. Libri de Dono Pudicitiae, pag. 120.*

„ peuses, elle les précipite dans l'abyme
 „ & ne les flatte dans les commence-
 „ mens, que pour les perdre dans la sui-
 „ te avec plus de facilité quand elle s'est
 „ rendue maitresse du cœur. Ce vice
 „ ruine la pudeur, épuise les biens, en-
 „ flamme les passions, détruit la bonne
 „ conscience, & conduit enfin à l'impé-
 „ nitence finale. „

LORSQU'ON est forcé de vivre dans le célibat, & qu'on est assez malheureux pour ne pouvoir pas trouver dans le mariage un remède pour appaiser innocemment les desirs de la chair, on ne sauroit trop prendre de précautions pour prévenir les attaques de l'impureté, & pour résister à ses flatteuses tentations. Un Pere de l'Eglise, que le souvenir des femmes rendoit malheureux, & qui étoit sans cesse en garde contre lui-même, compare le Démon de la concupiscence à un serpent. Si l'on veut empêcher ce reptile d'entrer dans un trou, il faut prendre garde qu'il n'y passe la tête; car alors il est impossible de le retenir*: de même, pour empêcher l'impureté d'entrer dans notre cœur, il faut fortement résister à ses premières

* *Diabolus serpens est lubricus, cujus capiti, hoc est primæ suggestioni, si non resistitur, totus in interna cordis, dum non sentitur, illabitur.*
 Hieron. in Cap. IX. Eccles.

attaques ; sans quoi, elle s'en rend la maîtresse.

UN jeune homme, qui n'étoit pas aussi sévère que St. Jérôme, disoit que l'amour des femmes étoit un ragoût apprêté par un excellent cuisinier. Lorsqu'on n'en avoit point goûté, on en ignoroit toute la délicatesse, dès qu'on en avoit tant soit peu tâté, il étoit impossible de se passer d'un mets aussi friand. On devenoit semblable à ces chats affamés, qui, au risque d'attraper quelque coup de broche, & d'essuyer toute la mauvaise humeur des cuisiniers, volent subtilement le roti ; de même un jeune homme, aux dépens de sa santé, de sa bourse, & souvent de sa vie, tâche de séduire quelque Belle, s'il connoît une fois la douceur qu'on goûte dans un tête-à-tête. Le chat ne craint point le courroux des servantes & la colère des cuisiniers ; l' amoureux fortuné méprise les injures des duegnes, & les pièges des cocus.

Pour dompter la concupiscence, il faut la détruire entièrement : si l'on ne fait que l'appaiser, elle ressemble à un feu qui couve sous la cendre, & qui n'en est pas moins dangereux. Quoiqu'il ne paroisse pas, un rien peut le rallumer ; une seule étincelle qui s'en échappe, est capable de causer un grand incendie. Heureux, mon cher ben Kiber, les gens qui sont mariés ! Ils ont toujours un ruisseau

feau qui leur fournit abondamment de l'eau pour éteindre les flammes les plus violentes ; mais ceux qui vivent dans le célibat ; ne sont jamais assurés d'être un instant en sûreté. Je m'étonne que les Peres de l'Eglise, qui ont été convaincus par l'expérience de cette triste vérité ; aient donné tant de louanges à ceux qui fuioient le mariage. Ils convenoient que l'impudicité s'allume dans une ame comme le feu dans la paille, & que comme si l'on ne prévient pas cet incendie, il réduit en cendre & consume tout ce qu'il parcourt ; de même aussi quand on n'éteint point promptement le feu de l'impudicité, il cause un embrasement sans remède *. Ils convenoient, dis-je, de la nécessité d'avoir toujours un moïen efficace & certain pour amortir la concupiscence ; & cependant par une bizarrerie inexprimable, ils ravalotent autant qu'ils pouvoient l'état du mariage, qui est le seul & unique expédient pour faire

* *Quid est libido, nisi ignis? Quid virtutes, nisi flores? Quid item turpes cogitationes, nisi paleae? Quis autem nesciat, quia si in paleis ignis negligenter extinguatur, ex parva scintilla omnes accenduntur? Qui ergo virtutum flores in mente non vult exurere, ita debet libidinis ignem extinguere, ut per tenuem scintillam nunquam possit ardere. St. Gregorii Expos. in Cap. XV. I. Regum, Lib. VI. pag. 173.*

re cesser innocemment le desir de la chair.

ON a beau recourir, mon cher ben Kiber, pour dissiper les tentations, aux coups de fouët & aux disciplines : ces remèdes sont bons pour une demi-heure ; mais leur effet ne va pas plus loin. Dès que la douleur de la fesse ou de l'épaule frappée cesse, les mouvemens du cœur recommencent ; & pour le tenir toujours dans une situation tranquille, il faudroit se faire fouëtter les trois quarts de la vie. Outre que peu de personnes veulent user d'un correctif aussi cuisant, il est presque impraticable, sur-tout à un Savant qui seroit détourné entièrement de ses occupations. En général nous voions que les Moines, qui se disciplinent beaucoup, sont les plus ignorans. Rarement un Jésuite & un Benedictin s'avisent de se meurtrir le derrière, ils laissent aux Capucins & aux Chartreux ce pénible exercice.

FELICITES-toi donc, studieux ben Kiber, d'être marié ; & loin de te plaindre de quelques distractions que te cause ta femme, & de quelques momens qu'elle te fait perdre, songes que c'est à elle à qui tu es redevable d'une partie de ton bonheur & de ta tranquillité. Elle te fournit un moyen assuré de faire cesser la tentation, sans avoir besoin de recourir à des remèdes, aussi infructueux qu'in-

dignes d'un Philosophe. * Fusses-tu tenté dix fois par jour, dans moins de cinq ou

six

* Il n'est rien de si honteux pour un homme de Lettres que de s'abandonner à la débauche. Quelqu'un qui fait profession d'être Philosophe, ne doit-il pas rougir de se plonger dans la plus indigne crapule? Que peut-on penser de lui, si ce n'est qu'il se moque du Public, & qu'il ne craint point de faire criminellement ce que ceux qui font licitement, ensevelissent dans le silence & les ténèbres? Un grand génie a eu raison de dire qu'il a été plus aisé à l'impudicité de s'affranchir des règles de la pudeur, que d'en violer les retraites. Ecoutons-le parler lui-même: si les leçons n'inspirent pas l'horreur de l'impudicité à certains Savans, elles les obligeront peut-être à prendre des précautions pour dérober aux yeux du Public la connoissance de leurs vices.

Opus vero ipsum quod libidine tali peragitur, non solum in quibusque stupris, ubi latebræ ad subterfugienda humana judicia requiruntur; verum etiam in usu scortorum, quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit, quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat, devitat tamen publicum etiam permissa atque impunita libido conspectum; & veracundia naturali habent provisum lupanaria ipsa secretum, faciliusque potuit impudicia non libere vincula prohibitionis, quam impudentia removeere latibula illius sceditatis. Sed hinc etiam ipsi turpes turpitudinem vocant: cujus licet sint amatores, ostentatores esse non audent. Aug. de Civitate Dei, Tom. VII. Lib. XIV. Cap. 18. pag. 369.

fix minutes, elle rameneroit le calme dans ton ame. Hâ ! mon cher ben Kiker, tu ignores tout le prix du thrésor que tu possèdes. Ecoutes le Sage, il te dira que celui qui a rencontré une bonne femme, a trouvé un grand bien, & qu'elle le rendra véritablement heureux *. C'est-là une des grandes récompenses que Dieu donne sur la terre à ceux qui l'ont fidèlement servi †.

L'EXPERIENCE confirme tous les jours l'utilité d'une bonne femme ; les plus grands hommes ont eu quelquefois des obligations infinies aux leurs. Sans rapporter ici un nombre d'histoires que fournit l'antiquité, je ne ferai mention que d'un fait arrivé dans ces derniers tems. Le Czar Pierre Alexiowitz, qui fit changer da face à toute la Moscovie, qui créa, pour ainsi dire, de nouveaux hommes dans ce pais, qui vainquit enfin l'impétueux Charles XII. auroit été lui-même non seulement vaincu, mais fait prisonnier, ou tué, sans sa dernière épouse. Cette femme, née dans le rang le plus vil, mais dont la grandeur de courage & le génie surpassoient tout ce qu'on a dit

* Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum, & hauriet jucunditatem a Domino. Proverb. XVIII.

† Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum : dabitur viro pro factis bonis. Eccl. XXVI.

dit des plus grands héros, le tira du péril où il étoit exposé. Elle l'arracha des mains des Turcs, & profitant habilement de l'avance du Grand-Visir, elle fit plus dans un seul instant, que son mari n'avoit fait pendant toute sa vie.

LES femmes ont adouci très souvent les mœurs & le caractère des hommes les plus sauvages & les plus cruels. Esther sauva du courroux d'Assuérus tout le Peuple d'Israël ; Panicomink, Reine du Tonquin, empêcha son mari de faire bruler tous les habitans d'une ville très considérable.

LES Auteurs Romains nous ont conservé les histoires de plusieurs femmes, à qui la République eut de très grandes obligations. La mere & la femme de Coriolan garantirent Rome des fureurs de ce Général irrité. Livie donna un conseil à Auguste, qui, en faisant cesser les proscriptions, mit aussi fin aux conjurations qu'on faisoit contre cet Empereur.

Si nous cherchions chez les Modernes, nous trouverions des exemples aussi décisifs de l'utilité des bonnes femmes. Il n'y a pas encore long-tems qu'un Général s'étoit fait haïr des troupes ; elles ne pouvoient point le souffrir, & évitoient le plus qu'il leur étoit possible, de servir sous ses ordres. Il se maria, & le sort lui donna une femme, qui à la naissance la plus illustre joignoit la douceur la plus

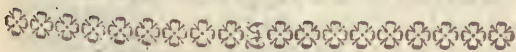
plus aimable, & la politesse la plus engageante. Elle adoucit bien-tôt l'humeur vive & hautaine de son mari, qui regagna la confiance & l'amitié des soldats. Aujourd'hui ce Général est un des plus respectables qu'il y ait en France, soit par son mérite, soit par ses lumières, soit enfin par son affabilité; vertu, qui lui manquoit entièrement avant son mariage. S'il eût resté garçon, il eût toujours été haï. Combien d'aimables gens seroient rudes, brutaux, cruels, insolens, &c. s'ils n'avoient point été ramenés, ainsi que ce Général, par la douceur & la sagesse de leurs épouses!

FELICITE-toi donc, studieux ben Kiber, d'avoir rencontré une femme, qui répare bien par les plaisirs qu'elle te donne, les peines légères qu'elle te cause quelquefois; & qui, loin de te détourner de tes occupations ordinaires, ainsi que tu le penses, te procure un moyen assuré pour vivre tranquille, soit par les complaisances qu'elle a pour toi, soit par les conseils salutaires qu'elle te donne. Tu te plains qu'elle trouve mauvais que tu restes toujours enfermé dans ton cabinet, je crois qu'elle a raison. Il faut que l'esprit ait le tems de se reposer : *neque semper arcum tendit Apollo.* Une application trop continuelle énerve bientôt le tempérament le plus fort. Goutes donc de tems en tems quelque repos, mon cher

ben Kiber, & loin de songer à *faire prendre totalement le dessus au Philosophe sur le Mari*, tâches d'être heureux, & comme Philosophe, & comme mari. N'imites point ces Savans bourrus, qui portent dans le lit nuptial la rudesse & la mauvaise humeur de l'école, & qui traitent leurs femmes avec autant de brutalité qu'un Régent Péripatéticien qui dispute contre un Scotiste. En sortant de ton cabinet, oublies Locke, Descartes & Gassendi; ne te souviens plus que de ce qui peut plaire à ton épouse. Parles-lui de Molière, de Villedieu, de Racine & de Segrais; ou plutôt, dis-lui qu'elle est aimable que tu l'aimes, que tu l'adores. S'il est jamais permis à un sage Philosophe de prendre le ton de Petit-maitre, c'est lorsque cela peut le rendre heureux dans son ménage, & que sa femme est le seul témoin de ses légères foiblesses.

PORTE-toi bien, je te salue.





LETTRE CENT QUARANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

LEs Savans ont beaucoup parlé autrefois , sage Abukibak , des effets de certains philtres amoureux , que de prétendus Magiciens donnoient , soit pour guérir d'une passion , soit pour la faire naître. Ils ont agité avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec ces boissens miraculeuses ; mais dans ces derniers tems les Physiciens ont démontré évidemment qu'elles n'étoient que des liqueurs naturelles & dangereuses , ainsi que tous les breuvages , composés de quelques herbes contraires à la santé des hommes. Ils ont compris que la volonté humaine étant un mode de l'ame , elle ne pouvoit être déterminée à un seul & unique objet , par une matière qui ne pouvoit agir sur elle que par la confusion qu'elle mettoit dans les organes du corps.

De même qu'un homme qui boit excessivement d'une liqueur forte , est échauffé

chauffé & desirer l'approche des femmes s'il est luxurieux; de même aussi une personne, à qui l'on donne un philtre amoureux, étant excessivement ému & enflammé, pour ainsi dire, par cette boisson *, souhaite de jouir des plaisirs de l'amour,

* Un grand maître dans l'art d'aimer qui se moquoit de tous les sortilèges, & qui disoit que tous les charmes magiques de Circée n'a-voient pu empêcher Ulysse de l'abandonner,

*Quid tibi profuerunt, Circe, perseides herbe,
Cum sua neritias abstulit aura rates?
Omnia feci, ne callidus hospes abiret:
Ille dedit certa lintea plena fugæ.*

Ovid. de Remed. Amor. Lib. I.

Ce grand maître d'amour défendoit aux amans qui vouloient guérir de leur passion, de manger certains mets, non qu'il crût que ces mets étoient enchantés, & qu'il regardât les truffes & la roquette comme des herbes magiques; mais c'est qu'il savoit qu'elles échauffoient & provoquoient à l'amour. Il défendoit même l'usage du vin par la même raison, & ne permettoit d'en boire qu'au cas qu'on en prît tant qu'on perdit le souvenir entièrement. Il permettoit de s'enivrer, mais non pas de se griser.

*Ecce cibos etiam, medicinæ fungar ut omni
Alunere, quos fugias, quosve sequare, dabo.
Dumius, en Libycis bullus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris, noxius omnis erit.*

mour, il est naturel qu'il porte plutôt la vûe sur les gens qu'il voit ordinairement, & avec lesquels il vit, que sur des étrangers qui lui sont presque inconnus. Voilà ce qui fait que souvent les breuvages que donnent les prétendus forciers, produisent l'effet qu'ils promettoient. Un homme qui a fait donner une pareille liqueur à sa maitresse, en est aimé plutôt qu'un autre, parce que dans les mouvemens que le poison produit en elle, son imagination est frappée du souvenir d'une personne qui la fréquentoit journalièrement; & dont elle savoit être aimée. Mais le philtre n'a aucune part à la détermination de la volonté: il ne seroit pas même fort surprenant qu'il produisît un effet tout contraire à celui que promet le magicien: il ne faudroit pour cela

*Nec minus erucas aptum vitare salaces
 Et quidquid Veneri corpora nostra parat.
 Utilius sumas acuentes lumina rutas:
 Et quidquid Veneri corpora nostra negat.
 Quid tibi præcipiam de Bacchi munere quæris;
 Spe brevius monitis expedire meis.
 Vina parant animum Veneri, nisi plurima sumas;
 Ut stupeant multo corda sepulta mero.
 Nutritur vento, vento restinguitur ignis.
 Lenis alit flammam, grandior aura necat.
 Aut nulla ebrietas, aut tanta sit, ut tibi curas
 Eripiat: si qua est inter utramque nocet.
 Ovid. de Remed. Amor. Lib. II.*

la qu'un coup du hazard. Si un homme indifférent se présentoit devant la Belle dans les momens où la force de la boisson agit sur tous ses sens, il pourroit bien profiter de l'occasion, & être l'heureux, qui retireroit le fruit du prétendu sortilège.

L'EXPERIENCE a démontré souvent cette vérité, il est même arrivé quelquefois que le tempérament de la personne qui prenoit le philtre, se trouvant trop foible pour résister à sa violence, il a produit un effet contraire à celui qu'on esperoit, & a rendu furieuse l'infortunée victime de la fausse magie. Loin de ressentir les mouvemens d'une vive tendresse, elle étoit livrée aux transports d'une affreuse phrénésie ; marque sûre & évidente que les philtres n'agissent point sur la volonté, & ne la déterminent pas à un objet marqué. Lucrece, ce Poète aussi savant qu'ingénieux, fut privé par une de ces boissons pernicieuses de l'usage de la raison. *Sa maîtresse, ou sa femme Lucilia*, dit l'historien de sa Vie *, pour en être plus fortement aimée, lui donna un philtre amoureux, dont la violence lui altéra l'esprit, & ne lui laissa que quelques intervalles de

* *Vie de Lucrece*, par Mr. des Coutures, pag. II. dans la Traduction du Poëme de cet Ancien.

CABALISTIQUES, Lettre CXLIX. III

de santé , qu'il emploia à composer son Poëme ; de sorte qu'ennuié de souffrir son mal , il s'ôta lui-même la vie.

VOILA un bel effet des philtres amoureux , & une marque de leur puissance sur la volonté ! Lucilia vouloit être aimée de Lucrece , elle le rend furieux & insensé. Il faut convenir , sage & savant Abukibak , avec les grands Phyficiens d'aujourd'hui que les personnes auxquelles on donne de ces breuvages pernicieux , & qu'on prétend avoir éprouvé toute l'étendue de leur vertu magique , étoient déjà amoureuses , & qu'elles n'ont été qu'échauffées & incitées à l'acte Vénérien ; ou bien , on doit les regarder comme des gens insensés & prives de la raison , qui sans le secours de la Magie seroient également devenus fous. On attribue aux philtres ce qu'il ne faut imputer qu'au hazard & au dérangement du cerveau. Tous les tems nous fournissent des exemples de la bizarrerie & du caprice de l'amour chez les hommes. Pour expliquer la cause de ces caprices , il n'est pas besoin de recourir à la sorcellerie ; il ne faut que considérer les foiblesses de l'humanité. En visitant les Petites-maisons , on s'instruit davantage sur ce sujet , qu'en feuilletant tous les livres d'Agrippa.

Si l'on avoit voulu , n'auroit-on pas été en droit d'attribuer dans Athenes à la

la Magie la manie de ce jeune Grec *, qui, d'ailleurs très sensé, n'avoit d'autre folie que celle d'aimer une statue ? Il en étoit si épris, qu'il ne pouvoit s'en éloigner : Il l'embrassoit, il lui parloit, il lui faisoit même quelquefois des reproches. Sa passion alla si loin, qu'il demanda au Sénat de pouvoir transporter chez lui cette statue, offrant d'en faire faire un autre. Les Magistrats lui aiant refusé cette grace, ne trouvant pas qu'ils dussent vendre

* Πᾶς δὲ ἐκ ἀν φαιν πρὸς γελόιαις ὄμα, καὶ παραδόξαις τέρεσι
 τὰς ἐρωτάς; τὰς μὲν Εἰρήνη, ὅτι πλατάνῃ ἠράσθη νεανίσκῳ ὃ
 Ἀθήνῃσι καὶ αὐτὸ γεγονότων πρὸς τῷ πρυτανείῳ ὀνδριάνῃ ἐστῶτ
 ὃ ἀγαθὴς τύχης διαμόρφω ἠράσθη. κατεφίλει γὰρ καὶ ἀνδριάνῃ
 περιβάλλον, ἔπειτα ἐκμανεῖς καὶ εἰς τῆς οὐδοῦ τοῦ πύθου, παρελθὼν
 εἰς τὴν βελῶν, καὶ λιτανεύσας, ἔπειτα ἔπειτα ἦν πάλαι ὡν χρημάτων
 τὸ ἀγαλμα πρίασθαι. ἔπειτα ὃ ἐκ ἐστῆθεν, ἀναδύσας πολλὰς
 ταγνίας, καὶ σφανώσας τὸ ἀγαλμα, καὶ θυῖας, καὶ κοσμεῖν αὐ-
 τῷ περιβαλὼν πολυτελῇ, ἔπειτα ἑαυτὸν ἀπέκτεινε, μυρία πρὸς
 κλάσας. *Quis neget hos amores esse ridiculos esse, &*
absurdos? Primum Xerxis quod Platani amore ca-
piebatur. Deinde cujusdam adolescentis Athenien-
sis, honesto loco nati, qui statuem bonæ fortunæ,
ad Prytaneum stantem, deperibat: & sæpe in com-
plexus ejus se insinuans, oscula dabat: atque inde
raptus in furorem, æstroque percitus, propter cu-
piditatem, in Senatum venit, & enixe rogavit, ut
sibi eam liceret utcumque magno emere. At quum
nihil proficeret, multis redimita tæniis & coronis
imagine coronata, oblato sacrificio, ipsaque preciosa
pestitu exornata, profusis innumerabilibus lachry-
mis, ipse sibi mortem conscivit. Eliani Variæ Hist.
Lib. IX. Cap. XXXIX.

dre une statue publique, il en fut si touché, que de désespoir il se tua. Si quelque forcier eût donné un breuvage à ce Grec, sa folie auroit d'abord été imputée aux charmes magiques. On dit que Xerxès fut amoureux d'un arbre, qu'il caressoit comme si c'eût été une belle femme; la vertu des enchantemens auroit encore servi à expliquer la cause d'une manie aussi singulière.

Je m'étonne qu'à Rome, où la croiance de la Magic est si fortement établie, & où l'Inquisition, en dépit du bon sens, veut qu'on admette, sous peine d'être brûlé, l'existence des forciers, je m'étonne, dis-je, que dans cette ville si superstitieuse on n'ait pas attribué à quelque philtre l'extravagance de cet Espagnol qui se cacha dans l'Eglise de St. Pierre, & qu'on trouva pendant la nuit jouissant d'une statue dont il étoit devenu amoureux. Cette figure existe encore; & comme elle étoit excessivement découverte, de crainte que quelque basané Andalouzien ne prit la même fantaisie que son compatriote, on l'a fait couvrir en partie d'une draperie de bronze, qui déroberoit aux yeux du Public les charmes qui tenterent l'Espagnol. Si l'on fait attention à toutes les histoires surprenantes qu'on débite sur les gens qu'on assure avoir été enforcés & déterminés de s'abandonner à des passions bizarres, criminelles &

monstrueuses, on verra qu'on n'en trouvera aucune qui le soit autant que celles dont je viens de faire mention. Cependant on convient qu'elles n'ont point été produites par aucun sortilège; pourquoi donc ne pas juger de même des autres?

LES remèdes, dont certains Auteurs ont parlé pour la guérison des maux causés par les philtres, me paroissent presque tous ridicules. Il faut d'abord poser ce premier principe, que les remèdes qu'on doit donner à ceux qui ont bû de ces liqueurs empoisonnées, doivent être pris dans les plantes & dans les minéraux que nous fournit la Nature. Comme le mal est causé par un dérangement arrivé dans le corps, il faut le guérir en y rappelant l'ordre, & en purifiant le sang & les parties qui peuvent être gâtées. Tous les charmes & les conjurations sont des remèdes aussi inutiles que ridicules. Qui peut s'empêcher de rire, en lisant la recette que Pline donne aux amoureux pour éteindre leur passion? Il leur ordonne de prendre de la poudre sur laquelle une mule s'est vautrée, & d'en répandre sur eux. Le secret est merveilleux, c'est dommage qu'il soit si mal propre, & si nuisible aux habits noirs. Cardan * ap-
prend

* Cardanus, de Subtilit. *Lib. XI. pag. 300.*
Dans

prend encore un remède aussi singulier ;
mais il est beaucoup plus crasseux : c'est
de

Dans un autre Ouvrage, le même Cardan débite gravement un grand nombre de sottises & de puérilités ; c'est dans le troisième Livre qu'il a écrit sur les poisons & les venins. Il ne manque pas de dire ce qu'ont raconté certains Anciens. Il conseille, par exemple, avec Apulée, à ceux à qui l'on a fait boire des philtres qui empêchent de connoître des femmes, (c'est ce qu'on appelle aujourd'hui parmi le petit peuple *noier l'éguillette.*) il conseille, dis-je, fondé sur l'avis d'Apulée, à ceux qui sont enchantés, de se faire laver avec une certaine décoction d'herbes au déclin de la Lune, pendant la nuit sur le seuil de leur porte. Il faut aussi que celui qui lave le maléfice, se lave à son tour, & qu'il s'en retourne chez lui sans le regarder, & sans détourner la tête. A ce premier secret Cardan en ajoute plusieurs autres, puisés également dans les Anciens. Pline lui fournit celui de l'usage de plusieurs herbes & des plumes de paon. Ceux qui entendront le Latin, seront bien aises d'entendre parler Cardan lui-même.

Ad eos qui concumbere nequeunt, Apuleius (si qua fides huic viro adhiberi potest) ita scriptum reliquit : Leontopodii frutices septem absque radicibus decoque, & Luna decrecente lavato eum qui frigidus est, & teipsum, ante limen sue domus prima nocte, & suffumigato herba aristolochiæ, & redi domum, illum nequaquam respiciens. Aliud verisimilius. Ex pugione quo homo sit occisus, tres facies annulos. Unum gestabit collo appensum, secundum

de mettre sur soi de la sueur d'une mule échauffée. Voilà les mules d'une grande utili-

cundum in digito , tertium cervici subdat. Fervat & pugionem ipsum supponere cervicali. Plinius mirum in modum commendat abrotonum, adeo ut etiam pulvinari subditum, prodesse putet. Putant generaliter omnes his generibus prodesse centaureum devoratum duplex genus: minus, cujus herba in usu est; majus, cujus radix rhabapontici sub nomine venalis est, inde molydeorum, ab Homero appellatum, cujus Plinius describit figuram, medium quasi inter cyclamen ac scyllam: hujus habet folia, illius radicem. Sed & cyclamen ipsum si seratur in domo, & verbenæ si suspendatur, quam ob id hierobotanen, id est sacram vocant herbam, plurimum prodesse creditur. Huic succedit betonicæ semen, quod quâ die homo degustarit, negant posse ullo genere veneficii tentari. Inde semnion a Plinio colore pennarum paonis: & beliocallis, quibus Persarum Reges intus priore, extra posteriore uti referunt. Post lotos, id est, sertula campana. Inde semen felicis, quod apud me est. Decimo loco scylla: hæc averruncant. Hier. Cardani de Venenis. Lib. III. Cap. XV. pag. 1004. Num. 50. & seq.

A tant de remèdes, pris chez les Anciens contre les philtres, Cardan en ajoute plusieurs autres, dont certains Auteurs modernes, follement entêtés de Magie, font un grand cas. Par exemple, de dormir dans la peau d'un loup: celle d'un lion est encore plus efficace; le front d'un âne a encore une vertu surprenante. Écoutez Cardan lui-même sur tous ces remèdes anti-magiques.

utilité! Je m'étonne que quelque Auteur ne se soit pas avisé d'attribuer une grande

Et dormire in pellibus lupi: sed longe melius sub calcitra pellis leonis. Et carbunculus granatus magnus, ardenti primæ similis, & quasi soli collo appensus. Et comedat assidue buglossum, petrosilium vulgare, & muniat animum Philosophiæ præceptis, & legat Theonoston. Et mutatio regionis ad hoc confert, & vincere frontem cerio frontis asini, creditur utilissimum ad fascinum. Hier. Card. de Venenis, *Lib. III. pag. 1006.*

Il étoit juste que Cardan fît entrer le Ciel dans la guérison des maux causés par les philtres; aussi n'y a-t-il pas manqué. Il est vrai qu'il n'ajoute pas tant de foi à ce qu'on en dit, qu'il ne croie qu'il soit toujours très prudent de manger des cœurs de loup, & de coucher sur des peaux de lion. Il en revient toujours à ces peaux, elles lui tiennent au cœur.

Auxilium e Supernis fallax non est: consistit aut in perfectione summa, id est triplicata. Et sensus, & verborum, & elementorum numerus in hoc convenit. Nunquam amovebis a te, neque mente, neque verbo, neque corpore. Serva cor sincerum erga Deum, & illius vita te tuebitur. Poeniteat, cupiat, deliberet, confidat, qui a devotione liberare se velit. Quod referunt de Psalmo illo, Judica me Deus, & discerne causam meam: credo verum non esse, quoniam non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Melius ergo solum tuis inniti. Et umbra sapientis ac felicitis defendit hominem, non devotum divinis verbis ob sympathiam. Devotum autem magicis carminibus atque opinione, con-

de vertu aux endroits où elles fientent. Pourquoi ne point employer aux grandes choses , non seulement tout ce qui appartient aux mules ; mais encore ce à quoi elles touchent ? Il n'eût fallu pour cela que les mêmes raisons qui ont fait ériger leur sueur en excellent antidote amoureux ; on auroit été également fondé à soutenir des extravagances aussi absurdes. Les Anciens en étoient beaucoup plus entêtés que les Modernes : dès qu'il s'agissoit de calmer ou de chasser une passion , ils recouroient à la Magie , c'est-à-dire à des expédiens aussi fautifs que criminels *.

F A U S -

firmit adamas gestatus in brachio sinistro, velut dictum est de præstigiatis. Differunt, quoniam præstigiati medicamentis moventur a mente, devoti re divina, aut Dæmone, vel astrorum vi, aut opinione. Ad devotos plerumque conferunt, quæ ad præstigiatos. Et hujusmodi hominibus confert edere corda luporum, & os cordis eorum, ac leonum, & cubare sub leonis pelle. Hier. Cardani de Venenis, Lib. III. pag. 1007.

Après tous les raisonnemens de Cardan, je laisse à décider aux gens qui ne sont pas la dupe de leurs préjugés & des contes de leurs nourrices, de la croiance qu'on doit donner aux Auteurs qui ont écrit gravement au sujet des philtres, les impertinences les plus ridicules.

* Ovide est un des Anciens qui a parlé le plus

FAUSTINE, fille de l'Empereur Antonin, & femme de Marc-Aurele, devint amoureuse d'un gladiateur; & sa tendresse alla si loin, qu'elle pensa lui couter la vie. Cette Princesse languissoit, dès qu'elle étoit éloignée de son amant. Marc-Aurele, instruit d'une passion honteuse, fit assembler un grand nombre d'Astrologues & de Médecins : tous ces Savans, après avoir bien disputé, ne trouverent point de meilleur moïen pour guérir l'Impératrice, que de faire mourir le gladiateur sans qu'elle en eût connoissance, & de

plus sensément sur les prétendus charmes magiques. *Il faut être bien crédule, dit-il, pour s'imaginer que l'amour se puisse guérir par les herbes malignes de Thessalie. Ce sont-là de vieilles erreurs qui conduisent aux sortilèges. Dans un autre endroit ce Poëte dit que ceux à qui il donne ces remèdes, ne doivent plus ajouter foi aux poisons & aux enchantemens.*

*Viderit, hæc moniæ si quis mala pabula terræ,
Et magicas artes posse juvare putat.*

Ista veneficii vetus est via, noster Apollo

Innocuam sacro carmine monstrat opem.

Me duce non tumulto prodire jubebitur umbra,

Non anus infami carmine rumpet humum.

*Ergo age quisquis opem nostra tibi poscis ab arte,
Deme veneficiis, carminibusque fidem.*

Ovid. Remed. Amor. Lib. I.

de lui en faire boire le sang; après quoi, l'Empereur son mari coucha avec elle, & la connut. Les historiens qui nous ont transmis cette histoire, ajoutent que Faustine fut parfaitement guérie, & qu'elle ne se souvint plus de ce gladiateur. Quant à moi, je pense que ce qu'il y eut de plus spécifique dans ce remède, fut la mort de cet amant. L'Impératrice, l'ayant sans doute apprise, & n'y trouvant aucun remède, prit patience, & jugea à propos de se consoler. Elle fut charmée apparemment d'attribuer sa guérison à la Magie, pour rendre moins honteuse sa foiblesse, en la faisant passer pour un effet de quelque maléfice, pour une suite de l'influence maligne des astres. Si l'on consultoit à Paris toutes les femmes qui font cocus leurs maris, dont le nombre à coup sûr n'est pas petit, & qu'on leur proposât d'avouer en public, ou qu'elles sont forcés par des sortilèges à l'infidélité, ou déterminées simplement par leur goût & leur penchant à la galanterie, il n'en est aucune, qui, pour garder le *Decorum*, ne prétendît être cent fois plus obsédée que la Cadière & Madelaine de la Palu. On ne verroit à Versailles, à Paris, & dans tout le Roïaume que des femmes qui se plaindroient de la méchanceté des forciers.

PORTE-toi bien, sage Abukibak.



LETTRE CENT CINQUANTIÈME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

PUISQUE le plaisir que tu prens, sage & savant Abukibak, à faire des expériences chymiques, est pour toi si grand que tu ne saurois t'en passer, quelque nuisible qu'il soit à ta santé, souffres que je te fasse faire quelques réflexions sur les précautions que tu dois prendre, & que j'expose à tes yeux tout le danger que tu cours dans ton laboratoire.

LES particules venimeuses qui se détachent sans cesse des minéraux que tu calcines, que tu pulvérises, ou auxquels tu donnes une nouvelle forme, attaquent insensiblement ton estomac, ta poitrine & ton cerveau, & te causeront tôt ou tard quelque dangereuse maladie. Presque tous les maux des Chymistes sont occasionnés par la nature des matériaux sur lesquels ils travaillent. Un savant Médecin de ces dernières tems prétend que tous ceux qui mettent en usage les minéraux, sont sujets aux mêmes incommodités. Il veut qu'ils se ressentent également des corpuscules qui s'en détachent; il prouve le

mal qu'elles peuvent causer, par celui que souffrent tous ceux qui travaillent aux mines *.

IL est certain, sage & savant Abukibak, que l'expérience ne démontre que trop que les minéraux renferment presque tous un poison d'autant plus dangereux, qu'il est subtil & imperceptible. On n'en ressent les atteintes que lorsqu'il est, pour ainsi dire, impossible de pouvoir y remédier : & quoique tous les Chymistes se vantent d'avoir des remèdes spécifiques pour guérir toutes les maladies, la pâleur de leur visage dément évidemment les vertus de leur élixir † ; quelquefois même il ne peut leur servir

* *Primo itaque in censum venient ii morbi, qui a prava materiæ indole ortum ducunt, ac inter eos, qui Metallurgos infestant, & quotquot alios Artifices qui in suis opificiis mineralibus utuntur, ut Aurifices, Alchymistæ, quique aquam fortem distillant, Figuli, Specularii, Fusores, Stannarii, Pictores quoque & alii. Qualis vero & quam pestifera noxæ intra venas metallicas recondantur, experiantur primo mineralium Fossiores, Bernardini Ramazzini Opera Medica & Physiologica &c. de Morbis Artificum, Cap. I. pag. 477.*

† *Quamvis Artem cuncta mineralia cicurandi tenere se jactitent Chymici, non impune tamen ipsi quoque ab illorum vi perniciali evadunt; eosdem enim persæpe noxas ac alii Artifices accersunt, qui circa mineralia exercentur: ac si verbis id perne-*
gent,

fervir à rien, & ne fauroit, les soulager. Un Auteur, qui est entré dans un détail très circonstancié des maladies des Chymistes, raconte un accident arrivé à *Tachenius*. Cet Artiste, aiant voulu sublimer de l'arsenic, jusques à ce qu'il pût demeurer fixe dans le fond d'un vase, l'ouvrit après plusieurs *sublimations*, & fut très surpris de sentir une odeur suave; mais demi-heure après, il fut attaqué d'un grand mal d'estomac. Il avoit beaucoup de difficulté à respirer, il cracha du sang, fut attaqué de la colique & d'un tremblement dans tous les membres. Il rétablit médiocrement sa santé par l'usage du lait & de l'huile: ce remède ne l'empêcha cependant point d'être tout un hyver incommodé d'une fièvre lente & hectique, dont il ne put entièrement se guérir qu'en bûvant pendant long-tems des décoctions faites avec des herbes vulnéraires*.

Voi-

gent, faciei colore satis fatentur. Ramazzini de Chymicor. Morbis, Cap. IV. pag. 492.

* *Satis curiosum est quod sibi accidisse fatetur Tachenius, in suo Hipocrate Chymico. Refert enim quod cum arsenicum sublimare vellet, donec in vasis fundo fixum permaneret, & post multas sublimationes vas aperuisset, suavem quemdam odorem multa cum admiratione percepisse: sed post jejuni boram stomachum dolentem, confractum sensisse,*
cum

VOILA un exemple, sage & savant Abukibak, de l'inutilité dans certaines occasions de l'élixir merveilleux des Chymistes. Le même Auteur en fournit encore plusieurs autres, & entre autres celui de *Carolus Lancillotus*, Artiste célèbre, qu'il assure avoir connu particulièrement, & que les travaux Chymiques avoient rendu chassieux, tremblant, édenté, asthmatique, puant, n'ayant enfin d'autre mérite que celui que lui avoient acquis les remèdes & les drogues qu'il faisoit *.

EN montrant tout le danger que courent les Chymistes, je ne prétends point mépriser absolument tous leurs remèdes; ce n'est pas-là mon dessein. Je veux seulement te mettre devant les yeux combien il est nécessaire, pour conserver leur santé, qu'ils aient de prévoiance. Car d'ail-

cum difficultate respirandi, sanguinus mistu, colico dolore, ac omnium membrorum convulsione. Olei & lactis usu mediocriter restitutum ait; verum per integram hyemem febre lenta boſtica simili multatum fuiſſe, a qua decocto ex herbis vulnerariis, & esu summitatum brassicæ, tandem se expedit. Ramazzini, pag. 493.

* *Carolus Lancillotum, Chymicum nostratem celebrem, ego novi tremulum, lippum, edentulum, anbelosum, putidum, ac solo usu medicamentis suis, Cosmeticis præsertim, quæ venditabat, nomen & famam detrabentem. Ramazzini, pag. 493.*

d'ailleurs ils font quelquefois des poudres & des liqueurs qui sont très bonnes & très utiles ; mais il faut bien prendre garde à ceux dont on achete ces remèdes , & être assuré de leur science dans leur métier. *La moindre variation , dit l'Auteur que j'ai déjà cité , peut changer en poison les remèdes des Chymistes. Un Médecin ne peut les employer en conscience , s'il ne les a préparés lui-même , ou s'il ne les a vu faire à quelque habile Artiste **.

La précaution que les Chymistes sont obligés d'apporter dans la composition de leurs médicamens , s'ils veulent y réussir , est la principale cause de leurs maladies ; ils sont forcés d'être continuellement auprès de leurs fourneaux , d'observer sans cesse le degré de violence de leur feu. La fumée du charbon , les corps qui s'exhalent des matières qu'on distille , tout semble s'unir pour détruire leur santé ; il est donc presque impossible qu'il ne leur arrive tôt ou tard quelque funeste accident. L'on ne doit point , à cause de

* *Minima si quidem variatio & incuria in Chymicis remediis elaborandis , illorum qualitates sic immutare posse , ut in venenorum classem transeant , ait Renat. Cartesius. In banc rem Juncken quoque in sua Præfatione ait Chimica medicamenta , salva conscientia , non posse a Medico exhiberi , nisi ejusdem manu fuerint parata , sive & perito Chymico illa viderit laborari. Ramazzini , pag. 494.*

de cela , mépriser leur Art ; il y auroit autant d'injustice à penser de cette façon , qu'à outrager un habile Ecuyer , parce qu'en domptant un cheval farouche , il en auroit été renversé , ou en auroit reçu quelque coup de pied *. Il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui se sacrifient pour le bien public. Les Chymistes ruinent leur santé pour composer des remèdes utiles à la guérison des hommes , on doit leur être obligé de leurs travaux : s'ils ne font point cet élixir universel dont ils se vantent , ils ont découvert , & découvrent encore tous les jours plusieurs bons remèdes. Je suis donc bien éloigné de regarder les Chymistes comme des gens peu estimables.

Au reste , quelque cas que je fasse de leurs talens , je ne voudrois point être leur voisin ; je ne doute pas que le venin des matières qu'ils purifient , n'influe plus loin que leur laboratoire , & ne s'étende dans les lieux circonvoisins. Bernardino Ramazzini rapporte une histoire qui appuie fortement mon opinion. *Il y a quelques*

* *Sicuti ergo Equisoni non imputandum , si equum ferocem ac refractarium perdomando , ab eodem aliquando dejiciatur , & calces referat : sic ridendus non est Chymicus , si interdum e suis laboratoriis squalidus exeat ac attonitus , tanquam unus ex Oraci Familia. Ramazzini , pag. 494.*

ques années, dit-il, qu'un homme eut un procès très considérable avec un Chymiste qui avoit un fort grand laboratoire, dans lequel il faisoit beaucoup de sublimé. Cet homme cita devant les Juges le Chymiste, & demanda qu'il eût à transporter ses fourneaux dans un autre endroit qui fût hors de la ville, parce qu'il empoisonnoit tout son voisinage, lorsqu'il calcinoit le vitriol, & qu'il travailloit au sublimé. Il offrit de prouver son accusation, il apporta un certificat des Médesins, & une attestation des Curés, par lesquels il constoit qu'il mourroit beaucoup plus de gens auprès du laboratoire, que dans les autres quartiers de la ville. Les maladies dont les personnes périssent, attaquoient ordinairement le cœur; & un Médecin avoit certifié que la fumée du vitriol étoit très dangereuse, qu'elle empestoit l'air circonvoisin, & rendoit pulmoniques les gens qui le respiroient. Bernardino Corrado plaida la cause du Chymiste, & Casina Stabe, Médecin, celle du bourgeois plaignant. Ces deux Avocats firent plusieurs Ecrits fort beaux & fort savans, dans lesquels ils disputèrent beaucoup sur le danger où la fumée du vitriol exposoit. Le Chymiste gagna son procès, il fut absous, lui & son Art, de toutes les morts qu'on leur imputoit. Je laisse aux habiles Physiciens à décider, comme juges des secrets de la Nature, si les Jurisconsultes penseront bien dans cette occasion *.

CES

* *Paucis ab hinc annis lis non parva exorta est inter*

CES derniers mots de Ramazzini, sage & savant Abukibak, marquent qu'il condamne cette décision, & qu'il regarde comme très dangereux, non seulement, de demeurer dans un laboratoire, mais même d'habiter auprès. Tâches donc de

inter Negotiatorem quendam Mutinensem, qui in oppido bujusce ditionis, Finali dicto, laboratorium ingens habebat, in quo sublimatum fabricabatur, ac inter civem Finalensem. In Jus vocavit Finalensis Negotiatorem hunc, instando ut officinam extra oppidum, vel alio transferret, eo quod totam viciniam inficeret dum vitriolum in furno operarii calcinaret pro sublimati fabrica. Ut vero accusationis suæ veritatem comprobaret, Medici illius oppidi attestationem afferebat, ac insuper Parochi necrologium, quo constaret multo plures in illo loco, & locis laboratorio proximioribus, quam in aliis, quotannis interiisse. Ex tabe autem ac morbis pectoris præcipue, mori solere, qui in illa vicinia habitarent, testabatur Medicus, qui fumum vitrioli exhalentem maxime culpabat, & proximum aërem inquinantem, ut pulmonibus infestus, & hostilis redderetur. Negotiatoris Causam suscepit D. Bernardinus Corradus, Rei Tormentariæ in Estensi ditione Commissarius; Finalensis vero D. Casina Stabe, illius oppidi tunc Medicus. Variæ propterea ultro citroque editæ sunt scripturæ satis elegantes, in quibus acriter de fumi umbra disputatum est. Negotiatori tandem favere Judices, & vitriolum ex capite innocentiae absolutum. An Jurisperitus hac in re rite judicavit, Naturæconsultis jolicandum relinquo. Ramazzini, pag. 494.

te précautionner le plus qu'il te sera possible ; & puisqu'il t'est impossible de te priver du plaisir de t'appliquer à la Chymie , corriges , le plus qu'il te sera possible , le dangereux de cet Art.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & ménages ta santé ; c'est après la raison , le don le plus précieux que nous aions reçu du Ciel.



LETTRE CENT CINQUANTE-ET-UNIEME.

Ben Kiber , *au sage & savant Abukibak.*

J'AI réfléchi souvent , sage & savant Abukibak , à l'énorme puissance que les Jésuites ont acquise dans la moitié de l'Europe , & j'ai cru devoir juger par bien des circonstances que ces Religieux auront un jour le même sort que les Templiers. Leur trop grand pouvoir causera leur ruine ; leur Société , semblable à ces tours qui s'élèvent dans les nues , n'en est que plus exposée aux orages , & en danger d'être frappée de la foudre. Le destin qui menace les Jésuites , accabla les Templiers dans le tems qu'ils paroif-

Tome V. I *soient*

soient avoir le moins à craindre, & le revers de la fortune de ces Religieux militaires montre évidemment la possibilité de celui que peut essuier la prospérité des Ignaciens.

IL y a entre l'institution, l'agrandissement, & l'augmentation de l'Ordre des Templiers & de celui des Jésuites, tant de conformité, qu'il semble naturel qu'ils doivent avoir tous les deux la même fin. Permits, sage & savant Abukibak, qu'en parcourant brièvement ce que dit un ancien Auteur, je te fasse sentir cette parfaite conformité. Voions d'abord l'institution des Templiers. *Un an après son couronnement, Godefroi de Bouillon mourut ; & fut Roi en son lieu, son frere Baudouin, homme égal au mérite du défunt : pendant le Regne duquel, entre les autres qui passerent par-delà, furent neuf Gentilhommes, fort grands compagnons & amis ; desquels il ne s'en trouve que deux nommés, qui peut-être étoient les principaux, l'un Hugues de Paganis, l'autre Goufrede de Sainct Adelman : lesquels arrivés en Jérusalem..... firent vœu, pour faire agréable Service à Dieu, d'employer toute leur vie à rendre le chemin seur & facile, ou mourir en cette entreprise..... Toutes-fois, encore qu'ils fussent en grand nombre, si n'avoient-ils Habits ne Reigle désignée ; ains vivoient ainsi en commun *.*

JE

* Diverses Leçons de Pierre Messie, Part. II. Chap. IV. pag. 344.

Je ne pense pas , sage & savant Abukibak , qu'on puisse rien trouver de plus ressemblant à l'institution des Jésuites. Ignace , avec cinq ou six compagnons , se réunirent ensemble pour fonder une Société , qui assurât aux Papes des soldats & des défenseurs aussi utiles , que les Templiers aux Rois de Jérusalem. *Ils firent vœu d'employer leur vie à rendre absolue l'autorité de la Cour Romaine , & de mourir en cette entreprise , s'il étoit nécessaire.* Pasquier sera mon garant. Ce qui rend , dit-il , les Jésuites plus recommandés dans Rome , est l'obéissance aveugle qu'ils rendent au Saint Siège , par eux appelée *Obedientia coeca* , qui m'étoit inconnue , quand je plaidai la cause contre eux. Je ne dis rien , qui ne soit par leur Constitution Latine plus étroitement ordonné ; & est l'un des premiers vœux auxquels ils s'obligent en entrant dans leur Religion : Règle , qu'Ignace de Loyola leur sou-tenoit devoir être si stable , comme j'ai dit en mon plaidoyer , que si au milieu d'un orage le Pape lui eût commandé d'entrer en un petit esquif sans gouvernail , il se fût très volontiers exposé ; & que le semblable devoit être fait par les siens *. Pasquier me fournit encore une continuation de preuve. *Ils prirent* , dit-il † , *la hardiesse de se transporter à Rome,*

* Pasquier, *Recherches de la France*, Liv. III. Chap. XLIV. pag. 342.

† Là même, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 319.

Rome, où ils commencèrent de publier leur S^{ecte}; combien que la plupart d'entre eux ne sceussent pas, non seulement la Théologie, mais même les premiers élemens de la Grammaire. Voilà, sage & savant Abukibak, une nouvelle conformité avec les Templiers. Les Jésuites, ainsi que ces Religieux militaires, sans Habits ni Règle désignée, cependant vivoient en commun.

POURSUIVONS notre examen, & venons à l'agrandissement & à l'augmentation de ces deux Ordres; nous continuerons à consulter nos deux Auteurs. Les Rois & Princes de plusieurs païs, dit le plus ancien,* donnerent aux Templiers de grands revenus, qu'ils employèrent en ces Guerres; & par succession de tems accrurent tellement d'heure à autre en puissance & richesses, que par toutes contrées & provinces ils avoient de grandes villes & lieux forts, avec force subjets. Les personnes les plus simples sentent d'abord combien cela convient aux Jésuites. Quels biens immenses en Portugal, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, n'ont-ils pas acquis dans peu de tems par l'amitié des Princes qu'ils ont séduits? On convient dans tout le monde que les richesses de ces Religieux sont immenses :
ils

* Diverses Leçons de Pierre de Messie, &c. Part. II. Chap. IV. pag. 347.

ils ont non seulement dans les Indes au Paraguai, mais encore dans l'Europe, de grandes villes & lieux forts, avec force sujets. Ils acquièrent tous les jours de nouveaux domaines, & il est peu de Souverains qui possèdent autant de trésors qu'en a la Société. Il ne sera pas nécessaire d'appuyer ce fait de l'autorité de Pasquier, pour en constater la vérité: mais il n'est pas hors de propos de placer ici les moyens dont les Jésuites se servent pour accroître leurs richesses; ils ressemblent parfaitement à ceux qu'emploioient les Templiers. Ces Religieux militaires s'autorisoient du prétexte d'étendre le Christianisme, & de le soutenir par leurs armes; les Jésuites se servent des mêmes excuses. *L'Exercice de leur Ordre*, dit Pasquier *, *git entièrement en deux points. Par le premier, ils promettent de traiter le fait de la Religion, d'administrer le Sacrement, tant de Penitence que d'Autel, & d'exhorter les Infidèles. Le deuxième, c'est d'enseigner les Arts liberaux. Par quoi, celui qui le premier mit la main à l'établissement de cette Secte, trouvant la pauvreté telle qu'il avoit voüée, de trop difficile digestion, par un esprit sophistique s'avisa de faire une distinction, c'est à sçavoir, que puisque l'Exercice*

* Recherches de la France, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 323.

cice de sa profession étoit double, tant pour la Religion que les bonnes Lettres, aussi devoit son Ordre consister tant en Monastères que Collèges, & que les Monastères seroient quelques petites Chapelles ou Cellules, comme étant le moindre de son opinion, & les Collèges amples & spacieux Palais; & qu'en qualité de Religieux, ils ne pouvoient rien posséder, ni en général, ni en particulier; mais bien en qualité d'Ecoliers: & néanmoins que l'administration de ce bien apartiendrait aux Religieux profex, pour être distribué comme il verroit être bon à faire. Ainsi, tous ceux du petit Vœu, qui sont les Collégiaux, sont quelquefois quinze ou vingt ans avant que de franchir le pas de la grande Profession, selon qu'il plaît au Général de leur Ordre; pendant lequel tems ils se gorgent, & puis quand ils se sont fait riches, si le Supérieur les trouve dignes, ils sont contraincts comme Membres de rapporter au Corps général de leur Ordre tout ce qu'ils ont acquis.

APRÈS avoir montré, sage & savant Abukibak, la parfaite conformité qu'il y a entre l'établissement & l'agrandissement des Templiers & des Jésuites, je crois pouvoir avancer que selon toutes les apparences, les Ignaciens doivent avoir la même fin que celle des Religieux militaires. Les raisons qui causeront la perte des premiers, occasionneront tôt ou tard celle des derniers. Les Templiers furent détruits par la prospérité & grandes richesses qu'ils

qu'ils avoient , par le moïen desquelles ils devinrent méchans , & se ruinerent eux-mêmes.* Les Jésuites n'imitent que trop pour le malheur de l'Europe , l'insolence & la fierté des Templiers. Ils ont une ambition démesurée , ils s'élèvent au-dessus des Souverains , méprisent les Magistrats , & ruinent les libertés & les privilèges des Nations. N'est-il pas naturel que dans le cours de deux ou trois siècles il naisse un Prince , aussi grand , aussi sage , & aussi intrépide que Philippe-Auguste ? Ce Monarque purgea la terre des Templiers ; son imitateur délivrera l'Europe des maux que lui cause la Société , & détruira de fond en comble cette dangereuse Secte. Si le feu Roi de Sardaigne eût été Roi de France , le second Philippe-Auguste étoit arrivé.

LES crimes, pour lesquels on fit périr les Templiers, sont les mêmes que ceux dont on accuse les Jésuites , & qu'on leur a plusieurs fois reprochés. Voions ce qu'on imputoit aux premiers. On disoit que leurs prédécesseurs avoient été cause de perdre la Terre Sainte ; qu'ils éli-soient leur Grand-Maître en secret ; qu'ils avoient de mauvaises superstitions ; qu'en secret ils juroient de s'aider l'un à l'autre , leur attribuant

par

* Diverses Leçons de Pierre de Messie , *Part. II. Chap. IV. pag. 348.*

par ce moïen l'abominable péché contre Nature, & qu'ils en étoient tous coupables *. Récapitulons ces accusations, sage & savant Abukibak, & nous trouverons qu'il n'en est aucune que les adversaires des Jésuites ne leur imputent. On les accuse de la ruine de la Religion dans bien des païs, on prétend qu'ils ont détruit dans la Chine † tout le fruit qu'y avoient produit les autres Missionnaires, on les blâme du secret impénétrable qu'ils gardent sur leurs Constitutions, & sur les points principaux de leur Règle, on leur attribue toutes les divisions qui regnent dans l'Eglise, on les regarde comme les principaux Auteurs d'un Schisme pernicieux, on les blâme de soutenir plusieurs propositions hérétiques & plusieurs dogmes erronés, ‡ on leur reproche l'affectation qu'ils ont à vouloir justifier les actions les plus criminelles de leurs confreres §, en-
fin

* Diverses Leçons de Pierre de Messie, &c. Part. II. Chap. IV. pag. 349.

† Voiez l'Histoire du Christianisme des Indes du célèbre Mr. de la Croze. Voiez aussi l'Histoire du Christianisme d'Ethiopie du même Auteur. Consultez encore la Morale Pratique, Livre écrit par l'illustre Mr. Arnaud.

‡ Voiez les Lettres Provinciales. Ce seul Livre est plus que suffisant.

§ On voit la preuve de ces accusations dans l'A-

fin on les accuse de l'abominable péché contre Nature. Les Poètes se sont égaïés plusieurs fois sur ce sujet ; & tu fais, sage & savant Abukibak, les vers qui furent faits à l'occasion du feu qui prit à la Maison Professe des Jésuites , le jour même , à la même heure que l'on puniffoit un fameux Sod ***.

*Quand du Chauffour l'on brula ,
Pour le péché philosophique ,
Le feu, par vertu sympathique ,
S'étendit jusqu'à Loyola.*

PUISQUE les sujets de plainte , qu'on pense avoir dans toute l'Europe contre les Jésuites , sont si conformes à ceux qu'on eut autrefois contre les Templiers , n'est-il pas apparent que ces deux Ordres, si ressemblans en tout , auront une pareille fin ? La grandeur à laquelle les Jésuites se sont élevés , l'autorité qu'ils ont acquise , les biens immenses qu'ils possèdent , ne les garantiront point du sort qui les attend. Les Templiers avec tous ces avantages ont péri dans le tems qu'ils sembloient avoir le moins à craindre, il en sera ainsi de la Société. L'on
ou-

l'Apologie que le Pere Richeome a faite du Jésuite Guignard , pendu par Arrêt du Parlement de Paris , pour avoir conspiré contre Henri IV.

ouvrira tôt ou tard les yeux, & on connoîtra combien de grands maux elle a causés; sa chute sera d'autant plus étonnante, qu'elle aura été imprévûe. Les Jésuites n'ont-ils pas été déjà bannis & chassés de la France, des Etats de la République de Venise, &c.? S'ils ont trouvé le moien de rentrer dans ces pais, ils n'auront pas toujours le même sort. Plus on va, plus leur ambition, plus leur orgueil & leur mauvaise foi s'accroissent, & plus aussi on apprend à les connoître. On viendra un jour à sentir toute la vérité des reproches de Pasquier. *J'espere vous montrer*, disoit ce sage Avocat au Parlement de Paris, *que cette Sette, par toutes ses propositions, ne produit qu'une division entre le Chrétien & le Jésuite, entre le Pape & les Ordinaires, entre tous les autres Moines & eux : finalement, que les tolerans, il n'y a Prince, ni Potentat, qui puisse assurer son Etat contre leurs attentats. Je vous ai dit, & est vrai, que cette Sette a été bâtie sur l'ignorance d'Ignace. J'ajouterai qu'elle a été depuis entretenue par l'orgueil & l'arrogance de ses Settateurs.* *. Si le Parlement de Paris & les Rois n'ont pas profité de ces sages avis, peut-être un jour en feront-ils un meilleur usage. Que deviendront alors
les

* Pasquier, Recherches de la France, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 329.

les Jésuites ? Ce que sont devenus les Templiers.

Je te salue, savant Abukibak. Porte-toi bien, & souviens-toi que Dieu punit enfin les méchans.



LETTRE CENT CINQUANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'AI été étonné plusieurs fois, sage & savant Abukibak, que la plûpart des Auteurs modernes qui ont parlé des devoirs & des obligations des Militaires, soit dans ce qui regarde la Religion, soit dans ce qui concerne la vie civile, aient dit des choses aussi peu utiles & aussi impraticables. Les Ecrivains pieux qui ont traité ces matières, sont tombés dans un excès très vicieux ; ils ont prescrit des règles, plus propres à des Capucins, qu'à des soldats & à des Officiers. Les gens du monde, qui ont donné quelques préceptes aux Militaires, ont échoüé contre un autre écueil : ils ont entièrement oublié les loix de la Nature & de la raison, comme si un Officier étoit dispensé par son état de consulter le bon sens ;

fens ; ils ont établi pour maximes sûres & constantes les sottises les plus grandes. On peut avancer hardiment que jusques ici très peu de personnes ont écrit sensément sur les obligations civiles des Militaires ; voions-en d'abord une preuve dans ce qu'on a dit sur les duels.

Tous les Théologiens crient sans cesse que ces combats particuliers sont absolument défendus, & qu'il faut non seulement les éviter, mais les refuser, si l'on a malheureusement quelque démêlé. Ils n'apportent aucune restriction sur cet article ; ainsi, ils mettent un homme dans la nécessité d'être deshonoré. Peu de gens sont assez touchés des récompenses de l'autre vie, pour prendre un parti aussi dur. Il ne reste aucune ressource à un homme, qui est regardé dans le monde comme un lâche, que celle de se faire Moine. Les Officiers & les Gentilshommes ont rarement de la disposition à chanter *Laudes & Matines*. Prescrire une loi aussi sévère que celle des Théologiens, c'est vouloir qu'elle ne soit point suivie. D'un autre côté, la plupart des gens du monde se figurent qu'on est obligé de se prêter sans restriction & sans ménagement à la fureur ou à l'étourderie d'un jeune éventé, ou à la folie d'un bretteur ; ils veulent qu'on ne puisse jamais refuser un rendez-vous. Cette opinion est plus insoutenable que celle des
Théo-

Théologiens. Est-il rien de plus absurde que d'exiger que pour contenter la passion d'un insensé, un galant homme soit forcé de perdre la vie, ou de passer dans les pais étrangers ? Ceux qui pensent de cette manière, ne font guères usage de leur raison ; il est aisé de voir qu'un ancien & funeste préjugé les aveugle.

Je pense, sage & savant Abukibak, qu'il est aisé à un Officier de trouver un juste milieu entre ces deux sentimens opposés, & d'allier les loix de l'honneur avec celles de la Religion & du bon sens. Les duels sont défendus de Dieu & par le Prince, il faut absolument les éviter : mais une juste défense n'est point interdite, ni par le droit divin, ni par le droit humain ; elle est au contraire ordonnée par tous les deux.

Ces premiers principes posés, j'en établis un autre aussi certain ; c'est qu'il faut être fou, ou imbécille, pour avoir des égards pour une personne qui en est indigne, sur-tout lorsque ces égards peuvent nous nuire considérablement. Or, je suppose qu'un homme me fasse une querelle mal-à-propos, & qu'il me propose de me couper la gorge avec lui. Je lui réponds que sa conduite ne mérite point que j'aie pour lui une condescendance qui m'est défendue par le Roi mon maître. S'il m'attaque dans le moment, ou dans un
autre

autre tems , je me défends le mieux qu'il m'est possible : si je le tue , le Ciel ne me demande point compte de son sang ; le Prince me pardonne une action forcée & involontaire. Je le repete , sage & savant Abukibak , ceux qui prétendent qu'on ne peut refuser un rendez-vous , défendent un sentiment absurde. Je soutiens que non seulement un Chrétien , mais qu'un homme de sens ne doit jamais en donner , ni directement , ni indirectement.

IL y a un cas qui paroît assez épineux , c'est celui , où étant insulté le premier , on est obligé d'aller chercher son ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un homme porte-t-il la main sur moi , voilà le cas d'une juste défense ; je ne remets point au lendemain à vuidér une affaire , qui , étant pour lors innocente , devient criminelle si elle est différée. Je venge dans l'instant l'outrage qu'on m'a fait , tout concourt pour lors à ma justification , la nécessité de me défendre , la violence du premier mouvement , la vivacité , enfin la foiblesse humaine , qui ne peut s'élever que jusqu'à un certain point de perfection.

JE pousse les choses plus avant , & je vais jusqu'au dernier point. Si un homme qui a reçu un soufflet , n'a pû dans l'instant se venger de son ennemi , il ne doit pas cependant lui donner aucune
 assi-

assignation. A quoi sert-il qu'il se mette dans le cas d'être puni par le Ciel & par son Prince ? Il doit l'attaquer lorsqu'il le rencontre. Cette action alors est gracieuse chez le Souverain, & moins criminelle devant Dieu, parce qu'elle est excusable par tout ce qui favorise les fautes qu'on commet dans un premier mouvement.

EXAMINONS à présent, sage & savant Abukibak, si sur les autres points on a prescrit des règles plus sûres & plus nécessaires que sur celui des duels. La plupart des Théologiens regardent la profession des armes comme un état si dangereux, qu'il est presque impossible de s'y sauver. Ils prétendent que les plus vertueux se corrompent tôt ou tard par l'exemple, ou par la persuasion des autres. Les gens du monde considèrent au contraire l'état d'un Officier comme le plus noble, le plus distingué, & le plus brillant; à peine accordent-ils aux autres quelque estime. Il est fort commun d'entendre appeler *Pedans* tous les Ecclésiastiques, & *Robins* les plus augustes Magistrats.

Ces deux excès sont également vicieux. Toutes les professions, utiles à la Société civile, sont respectables. Quant à celle des armes, lorsqu'on l'embrasse parce que la naissance ou l'inclination nous y portent, elle n'est pas plus dangereu-

gereuse qu'une autre. Ce n'est pas, dit un des plus grands génies du quatrième siècle, l'état des armes qui est criminel; c'est la manière de s'y comporter, & le dessein de piller en l'embrassant *. Un galant homme, qui prend le parti du Service, fait bien qu'il doit se souvenir que le premier devoir d'un Chrétien, dans quelque situation qu'il soit, est d'être vertueux †. Il faut être fou, pour se persuader qu'il est un état qui dispense de la probité. Quel est l'Officier qui veuille faire usage de sa raison, qui ne connoisse que les talens qu'il a pour son métier, la valeur, le courage, l'intrépidité, sont des dons du Ciel, qu'il ne doit point employer à lui déplaire §? Mais, dira-t-on, on en voit beaucoup qui ne pensent pas de même; cela n'influe en rien sur l'innocence de leur profession. Dans quel état est-ce qu'il n'y a pas plus de méchans que de bons? Soutiendra-t-on qu'on ne sauroit être Magistrat sans se damner, parce

* Non enim militare delictum est, sed propter prædam militare peccatum est. St. August. Serm. XIX. de Verbis Domini.

† Apud omnem Christianum prima honestatis debet esse Militia. St. Augustin. ibid.

§ Hoc primum cogita quando armoris ad pugnam, quia virtus tua etiam ipsa corporalis donum Dei est. Sic enim cogitabis de dono Dei non facere contra Deum. St. August. Epist. CCV. ad Bonifacium.

parce qu'il y en a beaucoup plus d'ignorans , de corruptibles & de partials , que d'habiles & d'intègres ? Bannira-t-on tous les Evêques & les Prêtres, établira-t-on le Quakrisme par tout l'Univers , parce que dans toutes les Communions différentes le nombre de mauvais Ecclésiastiques l'emporte de beaucoup sur les bons ? Tel est le sort infortuné de l'homme , depuis la chute du premier pere , il est porté plutôt au mal qu'au bien ; quelque état qu'il embrasse , il y porte le levain du péché. L'Ecriture nous apprend que le nombre des Elus est petit. Qu'on ne prenne aucun état , on ne courra pas moins le risque de succomber aux tentations ; au contraire on y sera exposé davantage. Un homme , livré à lui-même , est en proie à l'oisiveté & à la paresse. Plus une profession est pénible & fatigante , plus elle éloigne les occasions de pécher ; ainsi , celle d'un Officier a bien souvent , & sur-tout lorsqu'il est à l'armée , un avantage considérable sur les autres. Je conviens qu'il n'en est pas de même lorsqu'il est en garnison ; mais quel est l'état qui n'emporte pas avec soi son bien & son mal ?

CONVENONS donc, sage & savant Abukibak , qu'on a peu de raison à vouloir rendre le parti des armes dangereux. Il me seroit aisé de prouver que les deux choses qu'on cite comme des écueils in-

vitables, doivent naturellement être plus funestes aux Ecclésiastiques & aux Magistrats, qu'aux Militaires. La première est l'impureté, la seconde l'avidité du gain. Quant à l'impureté, je pense qu'un Prêtre, renfermé dans un Confessionnal, écoutant les péchés les plus secrets d'une jeune & aimable personne, risque bien plus d'être ému, qu'un Officier qui voit une Dame dans une assemblée nombreuse, ou qu'un soldat qui apperçoit une servante sur la porte d'un cabaret. Le Confessionnal, selon moi, est l'endroit le plus funeste à la chasteté. Il faut avoir reçu du Ciel une grace surnaturelle, pour éviter du moins les desirs & les pensées criminelles, entendant journellement le récit des actions les plus lascives. Si les femmes ne se confessoient qu'à soixante ans, je comprendrois comment un Prêtre peut toujours être insensible; mais une pénitente de dix-huit est un sujet bien capable de faire naître des tentations.

QUANT à l'avidité du gain, & au desir d'amasser des richesses, ce sont des défauts plus à craindre pour les Magistrats, que pour les Militaires. Un Officier trouvera peut-être dans vingt années une occasion de s'enrichir illicitement; encore parmi cent, un seul est-il dans ce cas: mais un Juge peut tous les jours contenter son avarice. Chaque procès qu'il juge.

juge, est une attaque que reçoit sa vertu. Combien voit-on de Magistrats qui succombent ? On pourroit peindre aujourd'hui la Justice avec une bourse, cet attribut lui conviendrait beaucoup mieux qu'un bandeau.

JE suis fermement persuadé, sage & savant Abukibak, que l'état d'un Officier n'a rien de plus dangereux pour le salut, que celui d'un Prêtre & d'un Juge. On peut réduire ses principaux devoirs civils à deux points, qui sont également essentiels à tous les honnêtes gens ; les bonnes mœurs, & la générosité. Pour être convaincu de la nécessité de ces choses, un Militaire sensé doit réfléchir qu'il est honteux qu'un homme qui ne se laisse pas vaincre par les armes, succombe sous le vin & sous la débauche *. Il faut aussi qu'il profite de l'avis de St. Augustin. C'est la nécessité, dit ce Pere, qui nous fait accabler un ennemi qui se défend, & non pas le desir de le tuer. Il est aussi généreux de pardonner à une personne vaincue, que courageux d'user de force lorsqu'elle nous résiste †. Les loix de

* Ornet mores tuos pudicitia conjugalis, ornet sobrietas & frugalitas; valde enim turpe est, ut quem non vincit homo, vincat libido, & obruatur vino qui non vincitur ferro. Sancti August. Epist. CCV. ad Bonifacium.

† Hostem purgentem necessitas perimat, non voluntas.

de l'honneur & de la probité sont conformes aux sages conseils de ce Pere de l'Eglise.

JE te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & donnes-moi de tes nouvelles.

LETTRE CENT CINQUANTE-TROISIEME.

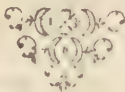
Ben Kiber , au sage Cabaliste Abukibak.

JE comptois , sage & savant Abukibak , après t'avoir appris ce que je pensois sur les principaux devoirs des Officiers , te faire part des réflexions que je ferois sur les Sciences auxquelles il conviendrait qu'ils s'appliquassent avec assiduité. Pendant que j'étois occupé de ce projet , un Officier de mes amis m'en a communiqué plusieurs qui m'ont paru excellentes. Je t'avoüe que je crois n'avoir rien

lutas. Sicut enim rebellanti & resistenti violentia redditur, ita victo vel capto misericordia jam debetur, maxime in quo pacis perturbatio non timetur. Sti. Augst. Epist. CCV. ad Bonifacium.

lû de meilleur sur ce sujet : je suis persuadé que tu en jugeras de même ; & quoique je n'y aie aucune part, tu me sauras toujours beaucoup de gré de te les avoir fait connoître. *

* Je ne suis pas moins persuadé que tous les Lecteurs me sauront le même gré, & qu'ils ne me reprocheront point d'avoir grossi mon Ouvrage d'une petite Dissertation, où je n'ai d'autre part que quelques Notes, qu'on verra au bas de la page, & qui ne m'ont pas paru inutiles. Au reste, je souhaite que les Officiers qui liront les sages conseils qu'on leur donne ici, puissent en profiter. Ils verront que l'homme d'esprit qui cherche à les instruire, connoît parfaitement leurs défauts, & qu'il les leur représente véritablement tels qu'ils sont. Ils sentiront aussi que ce n'est point un pédant qui parle, mais un maître qui possède toute la légèreté du courtisan le plus délié. Il auroit été fâcheux pour tous les gens qui cherchent à s'instruire, que ses réflexions n'eussent point été imprimées.



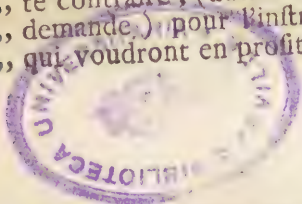
„ R E F L E X I O N S

„ SUR LES SCIENCES, CON-
„ VENABLES AUX GENS
„ DE GUERRE.

„ Si tout le mérite d'un homme de guer-
 „ re consistoit dans la force, la vigueur,
 „ la bravoure, il ne lui faudroit ni soins,
 „ ni étude pour se perfectionner dans sa
 „ profession ; mais comme ces qualités
 „ font à peine le mérite du simple sol-
 „ dat, & que l'Officier doit avoir des
 „ connoissances à proportion des emplois
 „ dont il est chargé, il ne sauroit trop
 „ s'appliquer à les acquérir, s'il veut rem-
 „ plir tous les devoirs de son état.

„ Je suis persuadé que ce langage pa-
 „ roîtra nouveau à bien des gens, qui,
 „ pour avoir une espèce d'excuse, plutôt
 „ que pour justifier leurs véritables sen-
 „ timens, soutiennent que le métier de
 „ la guerre ne s'apprend que par l'ex-
 „ périence ; que celui qui s'y donne, n'a
 „ que faire d'étude ni de Science pour
 „ s'y perfectionner. Je ne m'amuserai
 „ point à réfuter ce vain raisonnement,
 „ je tâcherai seulement d'établir la véri-
 „ té contraire, (autant que mon sujet le
 „ demande,) pour l'instruction de ceux
 „ qui voudront en profiter.

„ Si



„ SI l'Officier se considère par rap-
 „ port à la Société , ou par rapport au
 „ Service , il se trouve également dans
 „ l'obligation de s'instruire dans la con-
 „ noissance du monde , & d'acquiescer les
 „ lumières nécessaires à sa profession ;
 „ rien ne le dispense de ce double enga-
 „ gement.

„ LE métier des armes en général est ho-
 „ norable à tous ceux qui l'exercent.
 „ Des gens nobles par leur naissance , ou
 „ qui jouissent des mêmes privilèges ,
 „ doivent soutenir cette idée avantageu-
 „ se , par leurs manières & par leur con-
 „ duite. Rien n'est moins excusable dans
 „ un Officier , que de vivre sans principes.
 „ La grossièreté & l'impolitesse sont les
 „ suites de l'ignorance : il doit travailler
 „ à s'en défaire , & s'appliquer à des é-
 „ tudes qui puissent orner son esprit en
 „ adoucissant ses mœurs ; & pour ne pas
 „ se livrer à quelque Science bizarre qui
 „ lui gâteroit le goût , plutôt que de le
 „ former , il n'a qu'à prendre le conseil
 „ de quelque ami éclairé sur le choix qui
 „ lui convient , & sur-tout se faire un
 „ plan exact de l'ordre qu'il doit tenir ,
 „ des choses qu'il veut apprendre , &
 „ ne jamais s'en écarter , se contenter
 „ de peu à la fois , mais comprendre ce
 „ peu avec netteté. L'envie de tout em-
 „ brasser , que l'impatience fait naître ,
 „ est une marque de paresse , ou de le-
 „ gèreté d'esprit.

„ LES élemens font toujours difficiles
„ & peu amusans ; cependant ceux qui
„ ont du génie pour les Sciences , ne
„ laissent pas d'y entrevoir des beautés,
„ qui commencent à les satisfaire. Une
„ seule chose que l'on entend bien , fa-
„ cilité l'intelligence des autres. Une
„ connoissance exacte de la Géographie,
„ par exemple , nous met au fait de tout
„ ce qui se passe dans le monde ; la situa-
„ tion des Etats nous donne une idée de
„ leurs différens intérêts ; une négocia-
„ tion , un mouvement de troupes , la
„ moindre démarche d'un Prince nous
„ fait juger de ses vûes , & nous avons
„ le plaisir de démêler par nous-mêmes
„ des choses qui intéressent : au lieu qu'u-
„ ne connoissance superficielle jette no-
„ tre esprit dans la confusion , & fait
„ connoître notre foible , lors même que
„ nous cherchons à le couvrir. C'est la
„ manière ordinaire de ceux qui ont de
„ ces fortes de connoissances sans prin-
„ cipes , de vouloir passer pour Savans ;
„ le peu qu'ils savent , leur fait apperce-
„ voir le vuide qui reste encore dans leur
„ esprit , & les soins qu'ils prennent de
„ le cacher , les jettent quelquefois dans
„ des bevûes qui les dévoilent absolu-
„ ment. On passe volontiers sous silence
„ une ignorance modeste ; mais on ne
„ pardonne pas une fausse érudition qui
„ se pare de suffisance.

„ J'AI connu dans une Cour étrangère

„ un

„ un Ministre étranger , à qui je donne
 „ ici place , parce qu'il étoit Officier. Il
 „ se piquoit de passer pour savant en
 „ Astronomie ; il le fit même croire pen-
 „ dant un tems , à la faveur de quelques
 „ termes de l'art , jusqu'à ce qu'il eût
 „ une fois le malheur de soutenir qu'une
 „ étoile du Cancer , qui pour lors paroîs-
 „ soit à l'horizon sur le minuit , étoit
 „ celle de Vénus. Cette décision gâta
 „ tout , & fit qu'on le crut peut-être plus
 „ ignorant qu'il n'étoit.

„ CEUX qui ont l'entêtement de vou-
 „ loir passer pour Savans , feroient bien
 „ mieux de s'appliquer à le devenir ; ils
 „ y parviendroient par l'étude avec moins
 „ de peine , qu'ils n'en prennent pour
 „ donner le change ; il y a peu de pru-
 „ dence à s'agiter si mal à propos.

„ UN Officier qui néglige de s'instrui-
 „ re , donne mauvaise opinion de lui ,
 „ & fait juger qu'il doit avoir un grand
 „ fond de nonchalance , ou beaucoup
 „ de stupidité. Ce n'est pas qu'il lui manque
 „ du tems , & sur-tout depuis que dure la
 „ paix ; il se trouve le plus souvent desœu-
 „ vré du matin au soir , & si la chasse , le
 „ jeu , ou la débauche ne l'occupent , il
 „ ne fait que devenir. * Il s'ennuie conti-
 „ nuel-

* L'Auteur de ces Réflexions auroit dû met-
 tre les Cassés & les cabarets parmi les occupa-

„ nuellement, & ennuie par conséquent
 „ ceux qui tombent sous sa main. Est-ce
 „ donc un travail si pénible que de donner
 „ à l'étude deux ou trois heures par jour ?
 „ Outre l'ennui & l'osiveté qu'il éviteroit,
 „ il pourroit acquérir des connoissances,
 „ nécessaires à sa profession, & utiles au
 „ commerce de la vie. Il apprendroit à
 „ parler d'autres choses que des che-
 „ vaux * & de leurs maladies dégoutan-
 „ tes, que de remotes, de recrues &
 „ d'habillemens. Ces sortes de détails
 „ qui n'intéressent personne, doivent res-
 „ ter dans le Service; c'est une indiscre-
 „ tion que de les porter plus loin.

„ RIEN n'est plus agréable que la con-
 „ versation d'un Officier qui a du mon-
 „ de, du savoir & de l'esprit; il répand
 „ sur son entretien ce dégagement &
 „ cette noble assurance qu'inspire le mé-
 „ tier

tions des Officiers, elles ne sont pas les moins
 nuisibles & les moins dangereuses.

* L'Officier de Cavalerie est ici en général
 fort bien dépeint; celui d'Infanterie ne l'est pas
 moins naturellement. Il n'est aucun milieu dans
 les conversations des repas: ou l'on y médite
 de quelques femmes, ou l'on y parle du détail
 du Service. Dans les auberges des Officiers de
 Cavalerie, les chevaux reviennent réguliè-
 rement soir & matin; & dans celles des Officiers
 d'Infanterie, les recrues, les habillemens ont le
 même sort.

„ tier des armes. Il semble que les au-
 „ tres professions donnent un air plus
 „ contraint ; mais cette même assurance
 „ devient effronterie ou rusticité , si le
 „ discernement ne la conduit , comme il
 „ arrive à quelques indiscrets , qui se fai-
 „ sissent d'une conversation , & se font
 „ écouter malgré qu'on en ait , par le
 „ ton de leur voix , qui marque la ru-
 „ desse de leur esprit , autant que la force
 „ de leurs poulmons.

„ UN Officier général qui servoit en
 „ Allemagne , entra un jour dans une
 „ salle. Plusieurs personnes regardoient
 „ le plan de Venise , il s'approcha d'un
 „ air délibéré , se fit faire place jusqu'à la
 „ table , autour de la quelle on étoit ;
 „ *Qu'est-ce que c'est* , dit-il ? *Cette gran-*
 „ *de ville de Venise ?* Et après avoir con-
 „ sidéré quelque tems comme un homme
 „ qui cherche des yeux : *Et bien ajouta-*
 „ t-il , *où est donc le Carnaval ?* *

„ ON

* J'ai entendu quelque chose d'aussi absurde
 que la demande de cet Officier général. Nous
 disputons plusieurs Officiers sur l'invention qui
 marquoit le plus la pénétration , la sagacité de
 l'esprit humain. Les uns prétendoient que c'é-
 toit l'Imprimerie , les autres la Peinture , &c.
 Notre Lieutenant-Colonel , prenant la parole ,
 dit gravement : *L'invention la plus subtile , & qui*
prouve le mieux l'étendue de l'esprit humain , c'est
l'art

„ ON a peine à se persuader que des
 „ gens qui remplissent des emplois con-
 „ sidérables , puissent porter l'ignorance
 „ jusqu'à confondre un tems de l'année
 „ avec un bâtiment , ou une place pu-
 „ blique ; cependant l'expérience nous
 „ empêche d'en douter. Nous avons vû
 „ faire des questions aussi extraordinai-
 „ res , & c'est un défaut considérable
 „ dont il importe de se corriger , en tâ-
 „ chant d'acquérir les premières notions
 „ des choses les plus générales par quel-
 „ que lecture utile , qui apprendroit au
 „ moins à s'énoncer d'une manière à se
 „ faire entendre. Il est indécent à un
 „ Officier de parler en mauvais termes
 „ comme le bas peuple , ou d'écrire com-
 „ me un soldat , sans style & sans ortho-
 „ graphe.

„ IL y a quelques années qu'on vou-
 „ loit établir en France une Académie
 „ mili-

l'art de faire des saucisses. Ne falloit-il pas bien
 du génie pour aller s'aviser de hacher de la
 viande , de souffler dans un boyau , & en pous-
 sant avec le doigt cette viande dans le boyau ,
 produire un des plus excellens mets ? Bien des
 gens qui liront cette Note , auront connu l'Of-
 ficier dont je parle ; il est mort peu de mois a-
 près la prise de Philipsbourg. Il étoit à la tête
 d'un Régiment , où il y avoit plusieurs Offi-
 ciers qui pensoient d'une manière bien différente
 de la sienne.

„ militaire qui ne s'est pas soutenue, il
 „ feroit à souhaiter qu'un pareil établis-
 „ sement pût subsister. Je suis persuadé
 „ qu'il feroit très utile, & contribueroit
 „ beaucoup à polir les Officiers, pourvû
 „ qu'on en bannît tout le romanesque,
 „ & qu'on n'y reçût que des gens de
 „ guerre d'un savoir aisé & compatible
 „ avec la politesse & la valeur.

„ QUELQUES ignorans prétendent que
 „ les Belles-Lettres amolissent le coura-
 „ ge, parce qu'ils ne connoissent d'autre
 „ valeur qu'une férocité aveugle qui agit
 „ sans discernement, & ne considèrent
 „ la Science que dans certains Savans,
 „ peu propres aux expéditions militaires.
 „ Pour en juger plus sainement, il faut
 „ suivre d'autres principes.

„ L'ASSURANCE tranquille au milieu
 „ des dangers, qui fait la véritable va-
 „ leur, tire son fond du naturel, & sa
 „ perfection de l'art. C'est une qualité
 „ que l'on ne sauroit acquérir; mais qui
 „ peut se perfectionner par nos soins. La
 „ prudence qui doit lui servir de règle,
 „ est une suite de notre application à dé-
 „ mêler les événemens, & à juger de
 „ leurs conséquences; de sorte que la
 „ Science doit être regardée comme le
 „ véritable guide de la valeur. Un hom-
 „ me brave qui ne sait rien, est comme
 „ celui qui a de la force sans adresse;
 „ l'un se précipite sans raison, & l'autre
 „ se

„ se fatigue sans nécessité. Il faut donc
 „ que l'Officier ait une Science unie, sim-
 „ ple & nette, qui n'emprunte rien de
 „ l'affectation, & qui donne tout à l'a-
 „ mour du vrai, qui s'étende à toutes les
 „ connoissances utiles au commerce de
 „ la vie, & en particulier aux connois-
 „ sances qui regardent son état dont il
 „ doit s'instruire à fond. La nécessité d'être
 „ versé dans les Belles-Lettres, lui
 „ est commune avec tous les honnêtes
 „ gens, aussi bien que d'avoir quelques
 „ connoissances du Droit naturel & de la
 „ Morale. Qu'il s'attache sur-tout aux
 „ traits d'histoire qui ont quelque rap-
 „ port à la guerre, il peut y trouver des
 „ ressources dans l'occasion. Une action
 „ qui s'est passée depuis long-tems, peut
 „ fournir des expédiens pour se tirer de
 „ celles où l'on se trouve engagé. C'est
 „ par la connoissance des événemens qui
 „ nous ont précédés, que nous devons
 „ nous préparer à ceux qui peuvent ar-
 „ river dans le cours de notre vie: si
 „ nous attendons que l'expérience nous
 „ instruisse, nous arriverons au bout de
 „ notre carrière, avant que d'être capa-
 „ bles de la remplir. Profitons de ce
 „ qui se passe sous nos yeux; mais ne
 „ négligeons pas les instructions que peu-
 „ vent donner les Auteurs qui ont exer-
 „ cé le même métier que nous: sans
 „ quoi, nous serons souvent réduits à
 „ ref-

„ rester courts. L'homme de la plus lon-
 „ gue expérience ne peut se flatter de
 „ voir dans toute sa vie deux affaires
 „ qui se ressemblent entièrement. Il n'est
 „ pas possible de s'instruire par la seule
 „ expérience, à moins que d'y joindre
 „ la spéculation, sur-tout pour les cas
 „ qui demandent du raisonnement & de
 „ la conduite. Tel qui mene de bonne
 „ grace un bataillon à l'assaut, se trouve
 „ embarrassé de faire la disposition géné-
 „ rale d'une attaque. On n'est jamais à
 „ portée de tout voir; mais la lecture
 „ peut tout apprendre; ensuite, une mé-
 „ diocre expérience redresse l'imagina-
 „ tion, & rend l'exécution facile.

„ UN Officier, qui a vû * plusieurs sié-
 ges

* Rien n'est si utile aux Officiers, que la parfaite connoissance de certains Livres, aussi agréables qu'instructifs. Charles-Quint profita infiniment dans la lecture de Thucydide. Cet historien fut un de ses principaux maîtres dans l'art de la guerre: il le portoit avec lui dans toutes ses expéditions militaires, il se servoit d'une version Françoisé; c'est Vossius qui m'apprend ces particularités. *Imperator Carolus V. eum (Thucydidem) in expeditionibus, sed Gallicæ redditum, semper circumgestasse secum dicitur. G. J. Vossius de Historicis Græcis Lib. I. Cap. IV.*

Le grand Prince de Condé ne s'étoit pas moins servi avantageusement des Commentaires de Jules César. On prétend qu'à force de les avoir
 lus,

„ ges & plusieurs batailles , & qui s'est
„ bien imprimé les remarques qu'un ha-
„ bile homme aura faites sur ces sièges ,
„ peut dans la première action où il se
„ trouve , se faire une idée juste des di-
„ vers faits qu'il a trouvés dans les his-
„ toires ; au lieu que s'il néglige la lec-
„ ture , les idées de ce qu'il voit ne pas-
„ sent pas plus avant. S'il s'imagine
„ d'autres actions , elles sont toutes res-
„ semblantes à celles qu'il a vûes , ou bien
„ les circonstances qu'il y ajoute , sont
„ chimériques.
„ Nous avons un Livre sur la guerre ,
„ dont

lûs , il les savoit presque par cœur ; aussi a-
vouoit-il souvent qu'il leur étoit redevable de
plusieurs choses dont ils lui avoient donné la
première idée.

Le Maréchal de Villars faisoit un cas infini
du même Livre. Il disoit que les simples Of-
ficiers , ainsi que les Généraux , y trouvoient
également de quoi profiter. La vénération que
les grands hommes ont eue pour certains Au-
teurs , devoit bien faire connoître aux militai-
res combien la lecture leur est nécessaire , & les
désabuser du préjugé où sont la plupart que
l'expérience tient lieu d'étude. Peut-on douter
que Charles-Quint , le grand Prince de Condé ,
& le Maréchal de Villars n'eussent tous les a-
vantages que donne l'expérience ? Cependant
ils empruntoient avec soin les secours de la lec-
ture.

„ dont on ne sauroit trop recommander la
 „ lecture aux gens de cette profession;
 „ c'est celui du Chevalier Folard, qui a ras-
 „ semblé dans ses Commentaires sur Poly-
 „ be tout ce qu'il y a de plus important &
 „ de plus instructif pour les Officiers. Je
 „ fais que quantité de personnes l'ont cri-
 „ tiqué, mais leurs objections sont si foi-
 „ bles, qu'elles tombent d'elles-mêmes.
 „ On n'a que faire de leurs décisions
 „ pour juger de l'Ouvrage, & leur mau-
 „ vaise humeur, ou leur jalousie, n'em-
 „ pêche pas qu'il ne soit excellent. On
 „ y voit par-tout une connoissance ex-
 „ acte des principes de la guerre, une
 „ application juste & naturelle de ces
 „ principes aux divers événemens qui
 „ peuvent arriver; d'où l'Auteur tire des
 „ préceptes que l'on ne sauroit trop rete-
 „ nir. Comme je ne me flatte pas que mon
 „ jugement soit d'un assez grand poids,
 „ j'y joins celui d'un Officier général au
 „ Service du Dannemarck, aussi recom-
 „ mandable par ses services que par son
 „ mérite & par son savoir. Voici la Let-
 „ tre qu'il m'a écrite sur ce sujet. *Vous*
 „ ne sauriez croire la satisfaction que me don-
 „ ne la lecture du Chevalier Folard. Je m'é-
 „ tonne qu'un Officier* de ce mérite ne soit pas
 „ mieux

* Si le mérite du Chevalier Folard n'a pas
 été récompensé, c'est les folies dans lesquelles
 Tome V. L il

„ mieux récompensé, & qu'on ait permis qu'il
 „ ait communiqué ses grandes lumières à tou-
 „ te

il a donné, qui en partie en ont été cause. On pourra juger de l'état où se trouve aujourd'hui cet Officier, par ce qu'en dit un Auteur qui l'a connu particulièrement. Je crois faire plaisir à mes Lecteurs, en ne point leur abrégeant ce qu'il raconte du fanatisme de cet ingénieux Auteur; cela servira à montrer dans quels travers les gens qui ont le plus de génie, donnent quelquefois. Quand j'ouïs parler des Convulsionnaires je n'y fis pas grande attention. Je me contentai d'admirer l'adresse des chefs de parti, & de plaindre le peuple qui en est facilement la dupe; mais quand on me parla du Chevalier Folard, que l'on m'assura être lui-même Convulsionnaire, je vous avouerais franchement, Monsieur, que je crus que l'on en imposoit au docte Commerçateur de Polybe. Je voulus moi-même voir ce grand homme pour desabuser ceux qui me l'avoient présenté sous une face ridicule; je fus pour cet effet à la rue Daguesseau, au Fauxbourg St. Honoré. Mais quelle fut ma surprise, quand au lieu de voir un homme d'esprit, un homme raisonnable, je trouvai dans ce fameux Chevalier les faiblesses d'une femmelette & les absences d'un vieillard, tombé en enfance dans un corps usé par les fatigues de la guerre. Un de mes amis m'y introduisit, en lui portant les Gemissemens du Port Royal, imprimés en 1714. qu'il cherchoit depuis long-temps. Quelque grande que soit la vertu prophétique des Convulsionnaires, le Chevalier Folard ne me crut point Protestant, encore moins Ministre; il me prit

„ te l'Europe ; quiconque suivra sa méthode ,
 „ battra certainement (à forces égales) tout
 „ enne-

prit bonnement pour un zélé partisan du parti.
 Quantum mutatus ab illis ! Il commença d'abord
 par nous dire , en jettant les yeux sur le Livre
 dont je viens de parler , qu'avant que Dieu lui
 eût ouvert les yeux , il avoit eu ce Livre & en a-
 voit fait présent à un de ses amis. Le souvenir
 de cet Ouvrage , le plaisir qu'il avoit de le tenir
 entre ses mains , l'esperance qu'il avoit d'y trouver
 de quoi se confirmer dans le fanatisme , tout cela
 l'émeut , le touche , & grave sur son visage un air
 d'Heraclitisme , à la vue duquel il est comme im-
 possible de ne pas faire le Démocrite. Je vous a-
 voïerai , Monsieur , que je riois de bon cœur sous
 cape. Ce fameux Convulsionnaire nous parla d'un
 homme de distinction , qui lit distinctement un Li-
 vre en faisant la piroüette , & cela pendant une
 heure. Et c'est là pour le Chevalier un événement
 distingué , le doigt de Dieu y paroît d'une manière
 visible. Quoi ! les enfans deviennent Convulsion-
 naires , & le nombre en est grand ! Un enfant de
 trois ans embrasse le Chevalier , l'appelle parrein à la
 première vue , ajoute que le Chevalier est en grace
 devant Dieu. Un autre enfant de quatre ans voit
 un Crucifix à l'opposite d'un portrait de Jansenius ,
 & cet enfant , montrant avec le doigt ce portrait ,
 dit : Voilà deux bons amis , tombe aussi-tôt en con-
 vulsions & excite une Dame & le Chevalier à
 tomber. Ce sont-là comme autant de miracles par-
 lans , qui animent tellement notre dévot Chevalier ,
 pour ne pas dire plus , que j'avois lieu de craindre
 de devenir le témoin d'une scène tragique. Il fait

„ ennemi qui s'en tiendra à la manière , &
 „ présent reçue ; & soiez sûr que quelqu'un la
 „ sai-

profession d'une sainteté austère ; les péchés véniels sont même pour lui des écueils qu'il évite , & à l'approche desquels ce fanatique Officier frissonne & fremit. Ce Chevalier ne parle plus de Littérature , son unique occupation est de prier , de lire des Livres de piété , de fréquenter les maisons des Convulsionnaires , & d'aller à la piste des prodiges. Voici ce qui m'a été communiqué par une personne qui a assisté plusieurs fois à ces accès convulsifs Le Chevalier Folard qui prie sans cesse , récite par conséquent les Vêpres chaque jour. Quand il est au Cantique des Vêpres , c'est-à-dire au Magnificat , il ne peut jamais le commencer , les convulsions le prennent aussi-tôt. Tout d'un coup il se laisse tomber , étend ses bras en croix sur le carreau. Là il reste comme immobile ; ensuite il chante , & c'est ce qu'il fait fort fréquemment. C'est une psalmodie qui n'est point aisée à définir : s'il prie , c'est en chantant ; si l'on se recommande à ses prières , aussi-tôt il se met à chanter. D'autres fois il pleure : après avoir pleuré , il se met tout-à-coup à parler par monosyllabes ; c'est un vrai baragouin où personne n'entend goutte. Quelques-uns disent qu'il parle la Langue Esclavone dans ces momens ; mais je crois que personne n'y entend rien. Il sort quelquefois de son oreille un son qui se fait entendre des quatre coins de la chambre ; ce fait paroît tout-à-fait singulier. Une autre fois , on le verra placé sur un fauteuil , ses pieds simplement accrochés par un des bras du fauteuil , pendant que tout le reste du corps est dans un mouvement fort rapide.

„ saisira, & qu'il en fera merveilles, s'il sait
„ s'en servir en habile Général, &c.

„ Si ce témoignage ne suffisoit pas,
„ je

rapide. Il fait aller son corps comme une carpe qui saute ; cela paroît bien fort & bien surprenant dans un homme âgé, infirme & couvert de blessures. Il bat des mains ; quand il ouvre les yeux , il déclare qu'il n'y voit pas , qu'il est dans les ténèbres : mais quand il les ferme, il dit qu'il se trouve dans une lumière éclatante, & on le voit tressaillir de joie, tant il est content. Quand les Dames se recommandent à ses prières, il prend le bout de leur robe, & s'en frotte par-dessus son habit le tour du cœur. Quand ce sont des Ecclesiastiques, il prend le bout de leur soutane, & il s'en frotte le cœur pareillement ; mais par-dessous la veste : il s'en frotte aussi les oreilles & d'autres endroits du corps. Il faut remarquer que tout cela se passe sans connoissance de sa part , savoir ni entendre. Il s'attache comme une corde au cou ; & après avoir fait semblant de se secouer, il devient comme immobile. Il chante beaucoup , il arrive même souvent qu'il chante une grande partie de la nuit. Sur la fin de sa convulsion il chante , & dit en finissant. Il me semble que je chante. C'est alors qu'il revient à lui-même , & que les convulsions finissent. On dit de lui (mais c'est ce que je n'ai point vu) qu'il ne peut pas entrer dans l'Eglise de la Magdelaine sa Paroisse : si-tôt qu'il s'approche de la porte , il se sent repoussé par une main invisible. D'autres m'ont dit qu'il s'imagine voir un spectre qui se présente à lui, & qui le fait reculer. Histoire d'un Voyage Littéraire, fait en 1733. en France en

„ je pourrois citer le Roi de Pologne &
„ le Prince Ragoski , ils ont écrit au
„ Chevalier Folard , pour lui donner des
„ marques du cas qu'ils font de son sa-
„ voir. A qui nous en tiendrons-nous ?
„ A des Rois , des Princes & des Géné-
„ raux qui ont fait la guerre toute leur
„ vie , ou à des gens qui n'entendent
„ rien à cette matière , ou qui n'ont ja-
„ mais rien vû ? Cette discrétion n'est
„ pas étrangère à mon sujet , puisqu'il
„ s'agit des Sciences convenables aux
„ Officiers. Je ne saurois mieux faire que
„ de leur inspirer du goût pour un Ou-
„ vrage qui peut leur donner de grandes
„ lumières.

„ On ne sauroit apporter trop de soins
„ à desabuser les jeunes Officiers des pré-
„ ventions où les jettent les ignorans.
„ Les mauvais principes leur gâtent l'es-
„ prit , & font sur eux des impressions
„ qu'il est difficile d'effacer. Ils se per-
„ suadent

Angleterre & en Hollande &c. pag. 138. *seconde*
Edit. A la Haye , chez *Adrien Moetjens.*

Un exemple , aussi frappant & aussi triste que celui du Chevalier Folard , doit servir à garantir tous les hommes , & sur-tout les Militaires , de s'abandonner à des accès d'une dévotion mal entendue. Le fanatisme suit ordinairement la bigoterie ; un Officier qui se mêle des disputes Théologiques , vise à la folie la plus dangereuse.

„ suadent volontiers que l'expérience
 „ fustit au métier des armes, parce qu'ils
 „ sont charmés de trouver un prétexte
 „ à leur ignorance : mais en ce cas-là
 „ comment peuvent-ils se flatter de mé-
 „ riter la préférence sur un simple sol-
 „ dat qui a toujours plus d'expérience
 „ qu'eux , & quelquefois plus de gé-
 „ nie * pour la guerre ; ce qui paroît aux
 „ soins que quelques-uns prennent de
 „ s'instruire ? (preuve assurée de leurs
 „ talens) : au lieu que cette répugnance
 „ invincible pour l'application à l'étude ,
 „ est toujours la marque d'un esprit mé-
 „ diocre , ou d'un mauvais naturel. Je
 „ demanderois volontiers à ces jeunes
 „ gens, s'ils ont la même vertu que ces
 „ Chevaliers errans , qui pourroient eux
 „ seuls mettre en déroute une grande ar-
 „ mée ? A ce compte , il n'est aucun
 „ Prince qui ne leur confie la sienne ;
 „ mais s'ils n'ont que la valeur & la
 „ force d'un homme ordinaire , je ne
 „ vois

* Les Officiers peuvent se convaincre par eux-mêmes qu'il y a plusieurs soldats plus attachés à s'instruire de leur métier, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Il y a des Régimens , où le soldat en général se fait un véritable plaisir d'apprendre son métier. Les Officiers ne sauroient trop se donner des soins pour perpétuer dans un Corps ce louable desir de s'instruire.

„ vois rien qui les mette au-dessus du
 „ mousquet. Leur naissance, s'ils en ont,
 „ n'est rien sans le mérite. Ignorent-ils
 „ qu'on ne fait cas de la noblesse que
 „ parce qu'on lui suppose plus de pen-
 „ chant aux bonnes choses, plus d'ému-
 „ lation, & plus d'attachement à ses de-
 „ voirs, & qu'un Gentilhomme, qui ne
 „ se distingue pas par ces bons endroits,
 „ est un sujet très peu estimable ?

„ UN Officier raisonnable doit laisser
 „ aux ignorans un nombre de sottises &
 „ fades préventions, & s'appliquer à tout
 „ ce qui peut le conduire à la perfection
 „ de son état ; ne négliger aucune des
 „ instructions qu'il peut tirer des Auteurs
 „ militaires ; les comparer avec l'expé-
 „ rience qu'il peut avoir, & s'en faire
 „ un fond pour l'avenir ; y ajouter tou-
 „ tes les connoissances qui lui sont né-
 „ cessaires, comme celles de la Géome-
 „ trie & de la Fortification, dont il ne
 „ peut se passer, s'il veut se distinguer
 „ du commun. Il est honteux de tout at-
 „ tendre des autres dans l'exercice de
 „ son emploi, & de ne savoir se déter-
 „ miner à rien lorsqu'on se trouve à une
 „ tranchée, à une attaque d'un poste,
 „ ou à faire un logement.

„ LES Officiers chez les Romains avoient
 „ tous une connoissance à peu près exacte
 „ de l'attaque & de la défense des places,
 „ & n'avoient besoin de consulter person-

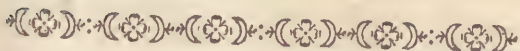
„ ne

„ ne sur leurs projets. Les choses vont au-
 „ trement parmi nous ; la plupart des gens
 „ de guerre ignorent cette partie essentiel-
 „ le à leur profession. On a fait des Corps
 „ séparés pour le génie & pour l'artil-
 „ lerie ; ceux qui entrent dans ces Corps,
 „ se chargent du soin d'étudier pour les
 „ autres. Il y a parmi eux des Officiers
 „ très habiles, & ce n'est pas sans peine
 „ qu'ils parviennent à le devenir. Les
 „ professions demandent une application
 „ & une étude, à laquelle peu de gens
 „ s'affujettissent. Mécanique, Hydraulique,
 „ Géométrie, &c. la plus grande par-
 „ tie de la Physique, l'Architecture &
 „ les diverses contractions, il n'est pas
 „ impossible de trouver toutes ces con-
 „ noissances rassemblées en un seul hom-
 „ me, parce qu'elles s'entre-aident les
 „ unes les autres, & se prêtent des lumiè-
 „ res réciproques ; ce qui n'empêche
 „ pourtant pas qu'elles ne soient très dif-
 „ ficiles à acquérir. Un Officier qui les
 „ possède toutes, & qui joint à cela la
 „ valeur & le sang froid nécessaires dans
 „ l'occasion, est un sujet bien rare &
 „ bien estimable.

„ LES Officiers en Allemagne & dans
 „ le Nord savent presque tous le Droit,
 „ parce que leurs différends se terminent
 „ par cette voie. Il y a dans chaque Ré-
 „ giment un Auditeur, qui fait l'office
 „ d'Avocat & de Greffier. J'ai remarqué

„ que cette méthode à répandu dans ces
 „ troupes un esprit de chicane, qu'on ne
 „ voit point parmi les nôtres. * Il ne
 „ convient pas à des gens de guerre
 „ d'employer leur tems à chercher des
 „ subtilités & des détours. Qu'ils sachent
 „ le Droit, à la bonne heure; mais qu'ils
 „ ne le détournent point à cet usage
 „ dangereux; qu'ils s'attachent à se ren-
 „ dre officieux & sincères, & à connoi-
 „ tre l'équité pour en faire l'unique rè-
 „ gle de leur conduite. C'est cette ver-
 „ tu aimable qui doit être l'objet prin-
 „ cipal des études d'un Officier; elle est
 „ le fruit & la récompense du véritable
 „ savoir, & fuit l'ignorance farouche qui
 „ la méconnoît. La valeur qu'elle adou-
 „ cit, emprunte d'elle tout son lustre,
 „ & la Société dont elle affermit les
 „ liens, en reçoit tous ses agrémens. El-
 „ le seule peut donner une idée juste de
 „ cette véritable gloire, qui dans les
 „ grands hommes est la source des belles
 „ actions. „

* Si c'est un défaut pour un Officier que de
 vider par la voie de la chicane les plus légers
 démêlés qu'il peut avoir, celui de les terminer
 par un duel, n'est pas moins considérable. Il
 faudroit, s'il étoit possible, un juste milieu en-
 tre l'usage des François & celui des Allemands.



LETTRE CENT CINQUANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

IL y a quelque tems, sage & savant Abukibak, que je te parlai d'un excellent Ouvrage, dont la lecture m'avoit paru très instructive. Il vient d'en paroître un autre depuis peu, qui me semble encore plus utile & plus nécessaire. Il est intitulé, *Défense de la Religion, tant naturelle que révélée, contre les Infidèles & les Incrédules, extraite des Ecrits publiés pour la Fondation de Mr. BOYLE, par les plus habiles Gens d'Angleterre, & traduite de l'Anglois de Mr. GILBERT BURNET.*

AVANT de te donner une idée générale de ce Livre, il est nécessaire, sage Abukibak, que je te dise un mot de cette Fondation de Mr. Boyle, dont il est parlé dans le titre. Voici ce que nous en apprend le Traducteur. „ Mr. BOYLE, „ dit-il *, un des hommes de son tems „ qui se mit à la brèche avec le plus „ d'ardeur (*il veut parler de l'irréligion*) „ ne

* *Avertissement*, pag. vij.

„ ne borna pas son zèle au court espace
 „ de sa vie, & trouva le moïen de com-
 „ battre, même après sa mort, pour une
 „ Cause à laquelle il prenoit le plus ten-
 „ dre intérêt. Par son testament il lé-
 „ gua une somme annuelle de 50. livres
 „ sterling, pour fixer, disoit-il, un ho-
 „ noraire qui seroit donné tous les ans
 „ à tous les Théologiens ou Prédicateurs,
 „ qui seroient obligés de remplir les de-
 „ voirs suivans : 1. de prêcher huit Ser-
 „ mons dans le cours d'une année, afin
 „ de prouver la Religion Chrétienne con-
 „ tre ceux, qui de notoriété sont Infidèles,
 „ tels que les Athées, les Deïstes, les Païens,
 „ les Juifs & les Mahométans, sans des-
 „ cendre à aucune des controverses qu'il
 „ y a entre les Chrétiens eux-mêmes,
 „ ces Sermons devant être faits en pu-
 „ blic le premier Lundi des mois de *Jan-*
 „ *vier*, de *Février*, de *Mars*, d'*Avril*, de
 „ *Septembre*, d'*Octobre* & de *Novembre*, en
 „ telle Eglise que les Exécuteurs testa-
 „ mentaires nommeroient de tems à au-
 „ tre : 2. d'accorder leurs secours à tou-
 „ tes les Sociétés qui auroient pour but
 „ d'étendre la Religion Chrétienne, &
 „ d'appuier toutes les entreprises de cet-
 „ te nature : & 3. de se prêter au soin
 „ de lever les scrupules réels, que qui
 „ que ce soit pût se faire sur ces sujets,
 „ & de répondre aux objections nouvel-
 „ les, de même qu'aux difficultés qui sur-
 „ viennent

„viendront, & auxquelles on n'a pas
„encore donné de bonnes réponses. „

ON ne sauroit assez louer, savant Abukibak, l'utile & sage fondation de Mr. Boyle. Ce grand homme, après avoir rendu aux hommes de son tems le service le plus essentiel, en portant les coups les plus sensibles à l'Athéïsme, monstre affreux né de l'irréligion, fortifié par la débauche, & soutenu par l'aveuglement de quelques Savans insensés, qui, abusant de leurs foibles lumières, ne s'en sont servis que pour se précipiter dans les ténèbres les plus profondes; Mr. Boyle, dis-je, après avoir ébranlé quelques dans ses fondemens l'édifice qu'élevait l'esprit de perversion & de vertige, a chargé des personnes, dont il connoissoit le zèle, de le renverser entièrement. Il n'a pas voulu que son Ouvrage restât imparfait, il a connu combien il étoit à craindre que dans les suites l'Athéïsme ne vint à prendre de nouvelles forces, & ne se relevât après avoir été terrassé. L'irréligion doit être regardée comme une hydre, dont les têtes multiplient sans cesse: il faut la détruire, la faire périr entièrement; s'il en reste la moindre trace, il est à craindre qu'elle ne regagne bien-tôt ce qu'elle a perdu. Tel est le malheur de la plûpart des hommes, il semble qu'ils ne se servent de leur raison, de leur esprit, de leurs connoissances,

ces, que pour en abuser. Veut-on les instruire, leur montrer la vérité, on a bien de la peine à y réussir. Tente-t-on de les séduire, de les tromper, de les abuser, on rencontre mille facilités. Locke a fait avec assez de peine un petit nombre de disciples ; Spinoza trouva le secret de faire goûter son absurde & criminel système à beaucoup de gens. Il fit recevoir, comme des démonstrations, les raisonnemens les plus faux, & j'ose dire souvent les plus ridicules. Quel mal ses opinions n'ont-elles pas causé en Europe ? L'Athéisme y auroit fait sans doute des progrès encore plus considérables, si le Ciel, touché du malheur & de l'aveuglement des hommes, n'avoit produit, pour les défendre de l'erreur & pour les en retirer, des personnages illustres, tels que Boyle, Bentley, Kidder, Williams, Galtrell, &c. & plusieurs autres, qui ont secondé le zèle de leur Chef par les excellens Ecrits qui composent le Livre dont je te parle. Le Traducteur François mérite aussi de grands éloges, il a donné à la France un préservatif excellent contre le venin de l'Athéisme & de l'irréligion. Sa Traduction, en conservant toute la force de l'Original, offre très souvent aux Lecteurs les choses d'une manière beaucoup plus simple, plus claire, & plus nette qu'elles ne sont expliquées dans le Texte. Il falloit un aussi grand homme que l'est

cc

ce Traducteur, pour qu'un Ouvrage aussi philosophique, quelquefois aussi abstrait, pût être mis, comme il l'est, à la portée de tout le monde, sans rien perdre du côté du raisonnement, & gagner beaucoup cependant du côté de la délicatesse, de la précision & de l'arrangement des matières.

ACTUELLEMENT que tu connois, sage & savant Abukibak, ce qui a donné lieu à la composition de ce Livre, je vais tâcher de t'en donner une idée la plus juste qu'il me sera possible. Il contiendra six Volumes : le premier est le seul qui ait encore paru, il renferme la *Réfutation de l'Athéisme* par le Docteur BENTLEY ; la *Démonstration du Messie*, par l'Evêque KIDDER ; *l'idée générale de la Révélation*, par l'Evêque WILLIAMS, & la *Certitude & la Nécessité d'une Religion*, par l'Evêque GASTRELL. Ces quatre Pièces sont d'une beauté ravissante ; la force du raisonnement y brille par-tout. L'étendue de nos Lettres ne me permettant pas d'entrer dans un détail de toutes les choses excellentes qu'elles contiennent, je me bornerai à rapporter deux morceaux, qui, entre plusieurs autres, m'ont paru mériter d'être considérés comme des Chefs-d'œuvre. Le premier regarde la nécessité d'un Etre intelligent, qui a donné à l'Univers sa forme & son arrangement ; le second est une réponse excellente à toutes les foibles objections que font les Athées

thées sur les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction du Monde. Ce dernier fera le sujet d'une autre Lettre, le premier étant plus que suffisant pour remplir l'espace qui me reste.

„ IL n'étoit pas possible que par le
 „ mouvement commun, les particules de
 „ la Matière, dispersées dans le Chaos,
 „ se joignissent pour former des corps
 „ d'une considérable grosseur. Quand on
 „ considère la disproportion immense du
 „ Vuide dans ce Chaos, à la petitesse des
 „ atômes qui y étoient répandus, on ne
 „ conçoit pas que ces atômes aient pû
 „ s'entasser si près, & se resserrer si fort les
 „ uns sur les autres. On juge au contrai-
 „ re que lorsqu'ils vinrent à se choquer,
 „ ce choc les dut faire rebondir, ou que
 „ s'ils s'attachèrent, un second choc les
 „ dut séparer, & qu'ainsi jamais il ne
 „ s'en put accrocher un nombre assez
 „ grand pour former des masses comme
 „ des planetes; que ces chocs même dû-
 „ rent arriver rarement, rarement dans
 „ la nature des choses, & plus encore, si
 „ l'on pense à l'incroyable quantité d'atô-
 „ mes dont l'assemblage étoit nécessaire.
 „ QUE si l'Athée, sentant cette diffi-
 „ culté, se retranche à dire que ce qui
 „ ne seroit pas possible dans un nombre
 „ fixe & donné de tentatives, le peut être
 „ dans une succession infinie de tentati-
 „ ves semblables; la réponse est aisée.
 „ L'im-

„ L'improbabilité d'une rencontre acci-
 „ dentelle n'est jamais diminuée par la
 „ réitération des essais : & c'est toujours
 „ également en vain que l'on s'attend à
 „ les voir réussir, fussent-ils réitérés dans
 „ une durée éternelle. Mais après tout,
 „ quand il seroit possible que les atômes,
 „ flottans dans le Chaos, vinssent enfin à
 „ bout par leur concours de former des
 „ corps d'une aussi prodigieuse grandeur
 „ que le sont les planetes, il seroit toujours
 „ impossible que ces planetes acquissent les
 „ révolutions qu'elles font autour du So-
 „ leil. Ne parlons ici que de la terre. Sa
 „ révolution est d'une année ; & quel en
 „ est le principe , si la terre elle-même
 „ ne doit son origine qu'au concours des
 „ atômes ? Cette révolution annuelle doit
 „ résulter , ou des divers mouvemens de
 „ toutes les particules qui formerent ce
 „ Globe, ou de quelque nouvelle impul-
 „ sion qui vint du dehors, après qu'il eut
 „ été formé.

„ CE ne peut être le premier, parce
 „ que les particules qui formerent la ter-
 „ re , s'étant rassemblées de tous les
 „ points à son centre, elles doivent l'a-
 „ voir mise dans un parfait équilibre ; ou
 „ que , si elles y conserverent encore
 „ quelque mouvement, ce dut être trop
 „ peu de chose pour communiquer au
 „ corps un mouvement si rapide.

„ CE ne peut être non plus le dernier,
 „ à moins que l'on ne suppose la terre

„ environnée d'une matière éthérée, qui
 „ est emportée, comme un tourbillon,
 „ autour du Soleil. Or, cette supposi-
 „ tion est détruite par ce que nous avons
 „ établi ci-dessus, que les espaces de l'é-
 „ ther doivent être regardés comme un
 „ vuide parfait. Ajoutez à ceci ce que
 „ l'on observe du mouvement des come-
 „ tes. Ces comètes ne nous sont visibles,
 „ que lorsqu'elles sont dans la région des
 „ planètes; cependant on remarque que
 „ les mouvemens des premières sont
 „ quelquefois dans un cours contraire à
 „ ceux des dernières, & quelquefois les
 „ croisent, ou les occupent obliquement;
 „ ce qui ne pourroit être, si les régions
 „ de l'éther n'étoient pas vuides, & par
 „ conséquent telles qu'il n'y ait rien qui
 „ aide, ou résiste aux révolutions des
 „ planètes.

„ DIRA-t-on que dans le Chaos même
 „ il se forma des tourbillons qui produi-
 „ firent ces planètes, & qui ensuite les
 „ firent tourner? Mais cela se peut en-
 „ core moins que le reste, parce que la
 „ matière inanimée se meut toujours en
 „ ligne directe, à moins qu'elle n'en soit
 „ détournée par quelque impulsion du
 „ dehors, ou par un principe intrinse-
 „ que de gravité. La chose est si vraie,
 „ que tous les corps qui se meuvent en
 „ cercle, s'efforcent continuellement de
 „ reprendre la ligne directe, & ne man-
 „ quent point de le faire, s'il n'y a quel-
 „ que

„ que matière contigue qui les en empê-
 „ che. Or , dans le Chaos , tel qu'on
 „ l'imagine, il ne put y avoir de pareils
 „ obstacles pour gêner les mouvemens :
 „ il ne fut donc pas possible qu'il s'y fit
 „ la moindre révolution en forme de
 „ tourbillon ; & cela d'autant plus , qu'une
 „ révolution de cet ordre demande un
 „ plein presque entier.

„ C'EST même considération nous
 „ mene encore plus loin , & nous disons
 „ que quand même les planetes auroient
 „ pû acquérir dans le sein du Chaos le prin-
 „ cipe de leurs révolutions périodiques
 „ autour du Soleil , il ne leur auroit pas
 „ été possible de s'y maintenir , par-
 „ ce que pour ne pas sortir des orbes
 „ qu'elles décrivent , il faut qu'elles rou-
 „ lent dans une matière éthérée , qui soit
 „ aussi dense que le sont les planetes el-
 „ les-mêmes ; autrement elles s'écarte-
 „ roient du mouvement circulaire , &
 „ décriroient des lignes spirales. Mais
 „ s'il est vrai , comme nous l'avons déjà
 „ vû , que les immenses espaces de l'é-
 „ ther ne forment qu'une espèce de vui-
 „ de , qu'y a-t-il dans cet éther qui puis-
 „ se un seul moment retenir les planetes
 „ dans leurs orbes ?

„ IL n'étoit donc pas possible , dans le
 „ mouvement commun de la Matière ,
 „ que le concours des atômes formât
 „ aucun de ces corps. Pour établir cet-
 „ te possibilité d'une autre manière , ce

„feroit vainement que l'on auroit re-
„cours au principe de gravitation ou
„d'attraction mutuelle.

„CAR ce principe ne peut être dans
„la Matière une propriété innée & qui
„lui appartienne essentiellement, puis-
„que l'attraction n'est autre chose que
„l'action par laquelle des corps éloignés
„opèrent ou influent les uns sur les au-
„tres, à travers un espace qui les sépa-
„re, & sans qu'il y ait aucun écoule-
„ment de corpuscules qui y contribue.
„Il est clair que si cette qualité étoit in-
„hérente dans la Matière, il n'y auroit
„pû avoir de Chaos, & que le Monde
„devroit avoir été de toute éternité ce
„qu'il est aujourd'hui. A quel tems en
„effet donnera-t-on le Chaos, s'il eut ja-
„mais une existence réelle? Reculez ce
„tems autant qu'il vous plaira, il fau-
„droit toujours dire que la Matière
„re, bien qu'éternelle, & quoiqu'es-
„sentiellement douée de la vertu d'at-
„traction, n'auroit jamais fait aupara-
„vant aucun usage de cette vertu; ce
„qui seroit une contradiction dans les
„termes *.

Que peut-on ajouter, sage & savant
Abukibak, je ne dis pas à ces raisons,
mais

* Défense de la Religion, tant Naturelle que
Révélée, &c. Réfutation de l'Atbéisme, par le Doc-
teur Bentley, Tom. I. pag. 96. & suiv.

mais à ces démonstrations évidentes ? Cet Auteur parcourt les différens systêmes des principales sectes. Il prouve que soit en admettant l'opinion des Atomistes, soit en suivant celle des Cartésiens, soit enfin en soutenant l'attraction de Newton, il est impossible que l'ordre & l'arrangement du Monde soit l'effet du hasard, ou d'une Intelligence aveugle. Il faut être bien prévenu, ou bien insensé pour donner dans un sentiment aussi hétéroclite. La plus simple montre, la plus petite machine ne peut être réglée, si un premier Mobile intelligent, si un Orfèvre, un Machiniste ne détermine, n'entretient le mouvement de leur ressort : & l'on veut que celui du Monde, si beau, si régulier, soit produit par un pur effet du hasard. Quelle folie, & quelle impertinence !

Je te salue, sage & savant Abukibak. Honores & crains toujours l'Etre suprême.





LETTRE CENT CINQUANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

JE t'ai promis dans ma dernière Lettre, sage & savant Abukibak, que je rapporterois les excellentes réponses qui se trouvent dans la Défense de la Religion, tant Naturelle que Révelée, &c. aux foibles objections que forment les Athées contre les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction de cet Univers. Je vais dégager ma parole, & je suis assuré que tu admireras la sagesse, les connoissances, le bon sens & la piété du sage Philosophe qui s'est chargé du soin glorieux de défendre la Divinité contre les attaques des impies & des insensés qui ôsent lever la tête & condamner la main toute-puissante qui les a formés, & qui seul les soutient & perpétue leur existence. Je m'enhardirai à mêler quelquefois mes réflexions à celles de ce savant Ecrivain. Mon zèle pour la bonne cause doit me tenir lieu auprès de toi de ce qui manque à mon esprit & à mes lumières, pour pouvoir rien dire qui approche

proche de la force & de la précision des pensées de l'Auteur, auxquelles j'ose associer les miennes. Voici ce qu'il répond à ceux, qui, peu touchés de cet arrangement qui brille dans la sage distribution des fleuves, des rivières, dans les différens circuits que fait la mer, dans les golfes & les lacs qu'elle forme, s'imaginent que tout cela est produit par le hazard, que le Monde a essuié plusieurs fois des changemens considérables, & que nous ne marchons que sur des ruines, causées par des embrasemens, par des tremblemens, & par des changemens subits & violens que le seul hazard a produits.

„ ON oppose* vainement, dit-il, à ces
 „ considérations un air apparent de dif-
 „ formité & de ruine, que l'on trouve
 „ dans la surface du Globe. De prodi-
 „ gieuses montagnes, des précipices af-
 „ freux, de vastes marais, de sombres
 „ forêts, des abîmes d'eau qui menacent
 „ perpétuellement de tout engloutir; tout
 „ cela, dit-on, est si peu fini, si peu ré-
 „ gulier, qu'il semble bien plus venir du
 „ hazard, que d'aucune Intelligence.
 „ C'est-à-dire sans doute que l'on vou-
 „ droit

* Défense de la Religion, tant Naturelle que Révélée, &c. Tom. I. pag. 133. *Résutation de l'Atkéisme*, par le Docteur Bentley.

„ droit que des corps d'une aussi prodi-
 „ gieuse grosseur que le sont les planètes,
 „ fussent aussi unis à la vûe, que le peu-
 „ vent être des Globes que l'on fait de
 „ carton. Voions pourtant en quelque
 „ détail sur quoi porte cette objection.
 „ D'abord on dit que si le bassin de la
 „ mer étoit entièrement desséché, que de
 „ quelque région élevée on y jettât les
 „ yeux, on ne pourroit contempler cet
 „ objet sans être saisi d'horreur & d'es-
 „ froi. Qu'il me soit permis de répon-
 „ dre à une supposition par une autre.
 „ Si le bassin de l'océan desséché étoit
 „ rempli de plantes, de fleurs, & de verdu-
 „ re qui en couvrirent le fonds, les
 „ bords, les rochers & les golfes, un
 „ homme qui seroit placé au milieu, n'y
 „ découvreroit rien que de riant à la
 „ vûe, & ne discerneroit point la mer
 „ de la terre. Ou, si ce même Bassin
 „ desséché demeureroit dans son état natu-
 „ rel, le même homme, placé dans une
 „ élévation si haute qu'il pût découvrir
 „ toute la longueur de ce grand canal,
 „ n'y verroit tout au plus que des mon-
 „ tagnes, que des vallons, & que des
 „ précipices, comme il en voit sur le
 „ continent. Mais après tout, pourquoi
 „ veut-on que toutes les eaux de la mer
 „ s'évaporent? N'est-ce pas déranger
 „ la Nature, afin de pouvoir la blâmer?
 „ On ajoute qu'au moins les bords de
 „ la

„ la mer auroient pû être plus unis ; & que
 „ cela même les auroit fait paroître plus
 „ beaux. Cela feroit merveilleux , si les
 „ besoins de la navigation n'eussent pas
 „ demandé qu'il y eût des endroits où
 „ les vaisseaux pussent approcher de la
 „ terre , & des enfoncemens entre les
 „ rochers , ou les élévations , pour y
 „ former des ports , des havres , & des
 „ baves. D'ailleurs , ces rochers , ces
 „ collines , ces chaînes de montagnes ,
 „ que l'on prend pour des irrégularités
 „ sur les rivages des mers , y sont des
 „ irrégularités nécessaires , entant qu'el-
 „ les résultent des loix du Méchanisme
 „ & du cours même de la Nature. Les
 „ grands orages , qui portent souvent la
 „ fureur de la mer contre ses bornes ;
 „ les violentes pluies qui charrient suc-
 „ cessivement tant de terre avec elles ;
 „ les canaux souterrains qui se creusent
 „ perpétuellement , les vagues , les irup-
 „ tions des volcans , & les tremblemens
 „ de la terre qui mettent quelquefois tout
 „ à la renverse où ils arrivent ; toutes ces
 „ choses , dis-je , & plusieurs autres sem-
 „ blables produisent à la longue cette
 „ face que l'on croit irrégulière. Et cela
 „ pourroit-il arriver autrement sans mi-
 „ racle ? Cependant , dites-vous , cet ob-
 „ jet est difforme , & choque la vûe.
 „ Vous le dites , & ne trouvez pas mau-
 „ vais que l'on vous représente que cet-

„ dans le continent ces mêmes monta-
 „ gnes qui sont stériles, que l'on ne peut
 „ cultiver, & qu'environnent d'affreux
 „ précipices. Cependant est-il besoin de
 „ le dire? C'est sur ces montagnes que
 „ les vapeurs se condensent, que se for-
 „ ment les pluies, que se font les résér-
 „ voirs pour les fontaines, que les ri-
 „ vières prennent leur origine, sources
 „ uniques de l'abondance des plaines.
 „ C'est encore sur ces montagnes, ou
 „ dans leur sein que naissent une infinité
 „ de plantes très utiles, ou que s'engen-
 „ drent les métaux de toutes les sortes;
 „ autres sources merveilleuses des com-
 „ modités de la vie. Voudroit-on re-
 „ noncer à des biens si réels, pour avoir
 „ le seul plaisir imaginaire de ne porter
 „ la vûe que sur la convexité d'un Glo-
 „ be parfaitement uniforme? D'ailleurs,
 „ cette convexité même peut-elle tom-
 „ ber toute entière sous les yeux d'aucun
 „ homme? Une plaine d'environ trois
 „ milles de tour, est tout ce que nous
 „ pouvons découvrir à la fois, lors mê-
 „ me qu'il n'y a rien qui la borne; ce-
 „ pendant dans cette plaine même on
 „ apperçoit que les extrémités s'élèvent
 „ à la vûe, & l'on a encore le chagrin
 „ de se croire dans un bas, & d'imagi-
 „ ner de loin des montagnes. Enfin, si
 „ la surface de la terre étoit parfaite-
 „ ment unie, les hommes n'auroient eu
 „ ni

„ ni le moïen , ni l'occasion de faire un
 „ grand nombre d'observations importan-
 „ tes dans les Mathématiques , parce
 „ qu'ils ne se feroient jamais imaginés
 „ que la figure de cette terre est en rond.
 „ Et qu'est-ce donc , après tout , qui
 „ puisse paroître si charmant dans une
 „ grande & vaste plaine , où il n'y a ni
 „ haut ni bas , & aucune variété qui ré-
 „ jouisse les yeux ? Nous en appellons
 „ hardiment à tous les hommes du mon-
 „ de , il n'y en a pas un seul qui ne trou-
 „ ve un terrain , mêlé de collines & de
 „ vallées , cent fois plus beau qu'un pais
 „ plat & parfaitement uniforme ; car si
 „ ce dernier est capable de plaire , ce
 „ n'est guères que lorsqu'on le contem-
 „ ple du haut de quelque élévation.
 „ Quelque chose donc que l'on en puisse
 „ dire , les montagnes , les rochers , les
 „ précipices , les abymes de la mer , tous
 „ ces objets même que l'on traite d'irrég-
 „ guliers & de difformes , sont dans la
 „ Nature des beautés & des régularités
 „ qui publient la sagesse , & la bonté de
 „ celui qui les a faites , parce qu'il n'y
 „ en a pas une seule qui n'ait ses fins
 „ & ses usages. „

Je ne saurois revenir de ma surprise ,
 sage & savant Abukibak , lorsque je vois
 que l'homme est assez vain & assez or-
 gueilleux pour demander compte à la Di-
 vinité de ses Ouvrages , & qu'un être
 borné ,

borné, foible, dont les connoissances ne sont que ténèbres, veut corriger ce qu'a formé une Intelligence aussi parfaite que puissante.

DE quelque côté que j'envisage les opinions des Athées, je les trouve si absurdes, si impertinentes, si insoutenables, que je ne puis comprendre, quelque persuadé que je sois des foiblesses & des caprices de l'humanité, qu'il se trouve des hommes assez fous pour pouvoir les adopter. Si je fais attention au sentiment de l'assemblage fortuit des atômes, je vois la raison, le bon sens, l'esprit, enfin tout ce qui a été donné à l'homme, qui le distingue des bêtes, me montrer clairement qu'il est impossible que la confusion, le desordre puissent produire l'ordre & l'arrangement le plus parfait; qu'il est encore plus impossible que le hazard puisse continuer & conserver cet ordre & cet arrangement avec autant de prudence, de sagesse, de justice & de régularité, que le sauroit faire l'Intelligence la plus clairvoiante, la plus parfaite & la plus puissante.

APRÈS m'être convaincu de la folie de la première opinion des Athées, si j'examine la seconde, je la trouve aussi insensée. Comment puis-je condamner la structure de ces Univers, en blâmer l'accord & l'assemblage des parties, si je me suis déjà démontré évidemment que tout ce

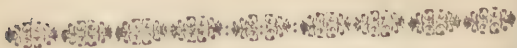
que je vois a été produit par un Etre souverainement sage & souverainement puissant ? Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour chercher des défauts dans l'ouvrage d'un Etre qui par son essence ne peut rien produire que de bon & de parfait ? Dès que je suis convaincu de la nécessité de l'existence de Dieu , cette existence m'est un garant certain de la régularité de ses ouvrages. S'il y a un Dieu , il ne sauroit rien faire qui ne réponde à la perfection de sa nature : or, il est évident qu'il y en a un ; donc il l'est aussi que ses ouvrages doivent être parfaits.

CONCLUONS donc avec notre Auteur, savant Abukibak, que „ tant de traits *
 „ d'intelligence & de sagesse dans la
 „ structure organique des corps animés,
 „ & dans toutes les parties du monde
 „ inanimé , ne prouvent pas seulement
 „ d'une manière invincible que toutes ces
 „ choses ne peuvent ni s'être faites d'el-
 „ les-mêmes, ni être l'ouvrage, ou du ha-
 „ zard, ou de la matière ; mais qu'ils prou-
 „ vent encore de la même manière qu'il
 „ y a un Etre intelligent & immatériel qui
 „ y a manifesté sa puissance éternelle &
 „ sa Divinité. Quand on considère sur-
 „ tout qu'il n'y a rien dans cet Univers
 „ qui n'ait sa destination , & les qualités
 „ „ qui

* Id. *ibid.* pag. 138.

„ qui y conviennent, qui peut être assez
 „ aveugle pour n'y pas reconnoître la fa-
 „ gesse d'un Créateur? „

JE te salue, sage Abukibak. Détestes
 toujours les Athées, & fuis leur dange-
 reux commerce.



LETTRE CENT CINQUANTE - SIXIEME.

Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

LA Lettre que tu m'as écrite, studieux
 ben Kiber, sur les maladies auxquel-
 les les Chymistes sont ordinairement su-
 jets, m'a paru très utile pour ceux qui
 cultivent la Chymie; tous les Physiciens
 peuvent y trouver aussi des choses qui
 leur sont souvent très nécessaires pour
 la conservation de leur santé. Je croi-
 rois manquer à ce que je te dois, si con-
 noissant ton tempérament délicat, & l'ar-
 deur avec laquelle tu t'appliques à l'é-
 tude des Belles-Lettres, je ne te com-
 muniquois point quelques observations
 que j'ai puisées dans le même Auteur dont
 tu m'as parlé, & qui regardent les maux
 auxquels les Savans sont exposés.

LA plupart des gens de Lettres sont
 sujets

sujets à toutes les maladies qui attaquent les personnes trop sédentaires. Elles sont d'autant plus difficiles à prévenir, qu'on ne s'en apperçoit que lorsqu'elles sont parvenues à un point dangereux, & qu'on ne songe souvent à y remédier, que dans le tems qu'elles obligent à garder le lit *.

PRESQUE tous les Savans sont incommodés de maux d'estomac. Cette partie du corps languit & souffre par la grande dissipation des esprits animaux, & par la quantité de ceux qui se portent au cerveau. La digestion ne peut se faire parfaitement: l'attention qu'ils donnent à leurs méditations, & la contention perpétuelle de leur ame empêchent que les esprits ne se répandent en assez grande abondance dans les parties qui exigent d'être ranimées par leur moïen; ce qui
cause

* *Literati ergo homines, qui, ut ait Ficinus, quantum mente & cerebro negotiosi sunt, tantum corpore otiosi sunt, omnes fere vitæ sedentiæ incommoda, demptis Medicis Chymicis, subeunt. Nihil notius quam hominem sedendo, Sapientem fieri: tota ergo die ac nocte sedentes, inter Litterarum oblectamenta, corporis damna sentiunt, donec non intellectæ morborum causæ sensim obrepentes, eos lætis affixerint. Bernardi Ramazzini Opera omnia Medica & Physiologia, &c. de Morbis Artificum Diatriba, Cap. XLI. pag. 643.*

cause une tension des fibres & des nerfs *. Cela occasionne aussi des crudités, une grande abondance de vents rend le teint pâle, & procure plusieurs autres maladies, qui conduisent insensiblement à l'hypochondriaquerie, & à la cacochylie. Quelque enjoinés que soient les Savans, ils deviennent peu à peu mélancholiques †.

LES

* *In universum porro Literati omnes stomachi imbecillitate laborare solent. At imbecilles stomacho, quo in numero magna pars urbanorum, omnesque pene Litterarum cupidi, &c. aiebat Celsus. Nullus enim fere est, qui serio Litterarum studio det operam, ac de stomachi languore non conquatur; dum enim cerebrum concoquit ea, quæ sciendi libido, & Litterarum Orexis ingerit, non nisi male potest concoquere ventriculus ea quæ fuerint ingesta alimenta, distractis nempe spiritibus animalibus, & circa intellectuale opus occupatis, vel iisdem spiritibus non adeo plene influxunt opus esset ad stomachum delatis, propter fibrarum, nervorum, ac totius nervosi systematis in altioribus studiis validam contentionem. Idem. ibidem.*

† *Hinc ergo cruditis, flatuum ingens copia, corporis totius pallor & macies, partibus geniali succo defraudatis: summam omnia damna, quæ cacochyliam consequuntur ortum ducunt. Sic studiosi paulatim, licet joviali temperamento præditi, saturini ac melancholici fiunt. Idem, ibidem pag. 644.*

La maladie, qu'on nomme hypochondrie, attaque assez souvent les gens de Lettres, à cause de la foiblesse de leur estomach, causée par la dissipation des esprits. Les obstructions qui se

LES Médecins attribuent ce dernier accident au mouvement violent des esprits vitaux,

se forment d'ailleurs dans le ventricule de l'estomac, dans les boyaux & en plusieurs autres endroits par la vie sédentaire, sont les principales sources de cette maladie, peu dangereuse pour la mort, quoiqu'elle la cause quelquefois lorsqu'elle vient jusqu'à un certain point; mais elle est incommode, troublant tous les plaisirs, causant dans le cours d'une journée mille maux différens. Je n'éprouve que trop depuis deux ans combien sont cruels les symptômes de cette maladie. Les gens de Lettres ne sauroient trop prendre de précautions pour éviter d'en être atteints, & pour la guérir, ou du moins arrêter ses progrès, s'il est possible. Voici ce que dit un des plus grands Médecins qu'il y ait eu chez les Modernes, sur cette maladie, qu'il distingue en deux différentes classes. Je crois qu'il est inutile que je traduise ce passage, ce que je rapporte ici, n'étant que pour les gens de Lettres.

Affectio hypochondriaca utriusque affecti visceris, maximeque lienis, soboles est. Hujus enim species duæ, una mitior, deterior altera.

Illa ex melancholico humore terreno sanguinisque sæce ducit originem, qui in liene vicinisque sedibus supra modum cumulatus, tumorem ingenerat, e quo teter vapor sursum effertur. Lienis tumor interdum conspicuus ingensque animadvertitur sine ictero, sine cachexia, idque quum & mitis est humor, & arte coercetur. At vero quum e propria is sede prorumpit in venas effusus, aut iterum, aut ca-

vitaux, & à leur dissipation, qui rend le sang âcre. Les gens de Lettres, qui sont
nés

chexiam parit. Quum autem præter naturam incalcescit, vel deteriore substantiæ conditionem subit, atrum de se vaporem exhalat, qui animum mentemque varie conturbans, autor est hypochondriacæ melancholiæ. Hujus notæ sunt, multa fixaque diu cogitatio, rerum commentatio & suspicio malarum, verecundia, rusticusve pudor, solitudo, mæstitia, timiditas, & ignavia, animi dejectio, aut desperatio, mentis atque sensuum caligo, turbulentus somnus, perversa rerum existimatio, ac sæpe præposterum judicium. Atque hæc quidem sunt melancholicorum symptomatum mitissima.

Altera affectio ferocior existit. Ea fit ab atra bile, quæ vel ex terrena sanguinis facie supra modum incalcescente & exusta, vel ex bile flava processit. Colligitur hæc nonnunquam in liene, sæpius in pancreas, & in mesenterium spargitur, nullo tumore manifesto. Quumque sit humor acer atque perniciosus, exigua portione sævissimorum symptomatum author existit.

Quæ igitur ab hoc fit melancholia, superiores notas præ se fert omnes, & eas quidem multo graviores. Præterea vero præcordia sæpe ingenti fervore æstuant, pulsusque arteriarum in bis est validus, quum vapor quavis ex causa excitatus sursum evolat, cor palpitât, aut premitur, anima desicit, plerisque fauces siccitate præcluduntur, ut idcirco difficile possit in mulieribus ab uteri strangu latu secerni: facies rubore, ardoreque suffunditur, oculi quasi suffusione caligant, mens denique perturbatur, ac interdum tantopere occupatur, ut sine ulla
rerum

nés d'un tempéramment sérieux, sont encore plus sujets à ces inconvéniens; mais on peut dire qu'en général ils deviennent tous dans les suites mélancholiques, rêveurs & solitaires *. Si j'ôsois me met-

rerum expectatione meliorum, summa sit desperatio vitæ, neque possit, ulla orationis suavitate, ad spem recuperandæ valetudinis erigi. Hoc miserabile Medicis tormentum: summa vero tranquillitas est laborantis constantia & prudentia. At vero extincto dissipatoque vapore, symptomata mutescunt, subinde tamen reversura. Hoc malum si penetret in cerebrum, eoque figatur, furorem ac tandem febrem accerset, besticæ finitimam, & quæ in marasimum deducet.

His quadantenus similia profert incommoda bilis simplex circa jecur abundantior cœrcita, & exæstians: nam & æstus apparet, & animi defectio, & suffusio, atque rubor: & nisi vires jam malo succumbant, animus concitatus exardescit, iracundia sæpe jactatur, ulciscendi libidine effertur. Hac etiam tandem corpus absumitur & liquecit, nisi in melancholiam transitus sit. Joan Fernerii de morbis Jecoris Patboiog. lib. VI. Cap. VIII. pag. 245.

* Varias quidem causas, affert Ficinus.... quæ omnes ad vehementem vitalium spirituum motum & dissipationem referuntur, unde sanguis ater efficitur. Melancholicis ergo passionibus obnoxii sunt, ut plurimum, Litterarum Professores; eoque magis, si a primordiis tale temperamentum sortiti fuerint. Sic habitu graciles, luridi, plumbei, morosi, ac solitarie vitæ cupidi observantur, qui vere Litterati sunt. Ramazzini ubi. sup.

tre au nombre des gens de Lettres, je pourrois autoriser par mon exemple cette vérité. J'ai perdu plus de la moitié de ma gaieté. Je haïssois autrefois la solitude, je la recherche aujourd'hui avec passion. Je ne ris plus que la plume à la main; on pourroit me comparer à un Individu, composé de celui de deux anciens Philosophes. Je suis toujours chagrin hors de mon cabinet, je ris sans cesse, lorsque j'y suis renfermé au milieu de mes Livres; me voilà devenu à demi hypochondre. Qui fait, cher ben Ki-ber, si mes Livres un jour ne m'attristeront point autant que les trois quarts des hommes? En ce cas-là je n'aurai plus rien de Démocrite; & peut-être imiterai-je si fort Héraclite, que je *larmoierai* comme lui. Jetterai-je les yeux sur les Ouvrages de l'Auteur des *Entretiens des Ombres*, ou sur ceux du Médecin de L***? je gémirai amèrement de voir le Public ennuié, les Libraires ruinés, & le caractère d'homme de Lettres ravalé. Regarderai-je les Livres divins de Locke, je pleurerai, en pensant combien de fots préfèrent des Romans & des rhapsodies à des Ouvrages aussi parfaits. Faisant réflexion à l'imbécillité, à la folie, & à l'impertinence de presque tous les hommes, je trouverai un sujet à sécher mon cerveau, quelque humide qu'il soit. Combien de pleurs un homme du tempérament d'Héraclite ne répandra-t-il pas,

pas, en songeant aux foiblesses de l'humanité? Le Ciel, studieux ben Kiber, veuille me préserver à jamais d'une pareille sensibilité; & puisqu'il est presque impossible qu'un homme de Lettres ne devienne mélancholique, que s'il se peut, je ne le sois jamais qu'hors de mon cabinet, & que je conserve la gaieté qui me reste dès que je suis avec mes Livres!

UNE autre incommodité, à laquelle les Savans ne sont guères moins sujets qu'à la mélancholie, c'est celle de rendre leur vûe foible. Il est presque impossible qu'en lisant, ou en écrivant pendant long-tems, les yeux ne souffrent beaucoup*.

L'INCONVENIENT d'être obligé de se baisser pour écrire, n'est pas un des moindres, attachés à la profession des gens de Lettres. Ils compriment & pressent le *ventricule*; l'estomac en est fortement incommodé, & le cours des suc nourriciers ou *pancréatiques*, en est interrompu; cela déränge l'ordre & l'œconomie des viscères. Doléus prétend avec raison que

* *Oculorum imbecillitati præterea obnoxii paginæ redduntur: legentes siquidem & scribentes, intento obtutu non possunt, quin visionis læsionem persentiant, quod malum foveat, dum literas minutas scribunt, quod familiare est iis, qui prompti sunt ingenii. Idem, ibidem.*

que cette interception des suc nourriciers, causée par cette situation , est très contraire aux hypochondriaques *.

PARMI les Savans, ceux qui travaillent à donner leurs Ouvrages au Public , & qui sont sensibles au desir de transmettre leur nom à la postérité , sont les plus exposés aux maladies dont nous venons de parler. Au reste , en parlant des Auteurs , je n'entends point ceux qui sont semblables à ce Poëte d'Horace , qui faisoit cent vers dans un quart-d'heure , *sans pede in uno* ; les productions de leur esprit ne les fatiguent pas au point d'incom-

** Præterea Literarum studiosi , cum legendo & scribendo , capite ac pectore inclinato Libris incumbant , ventriculum & pancreas comprimunt , ex qua compressione stomachus oblæditur , & succi pancreatici , per suos ductus cursus inhibetur , unde postea viscerum naturalium æconomia perturbatur. Hanc succi pancreatici interceptionem , ob talem corporis situm advertit Dolæus in Hypochondriacis affectibus valde noxiam. Ibid. pag. 643.*

On sera peut-être bien aise de voir ce que dit Doléus lui-même à ce sujet. Après avoir recommandé de faire un exercice modéré , il conseille cependant d'en faire un plus fort qu'à l'ordinaire , lorsqu'on a été quelque tems dans un trop grand repos. Il attribue toutes les maladies des gens de Lettres à leur vie sédentaire & à la compression du ventricule de leur estomac , causée par la situation où ils sont lorsqu'ils écrivent.

commoder la santé du corps *. Les Auteurs de la misérable *Continuation de l'excellente Histoire de Rapin-Thoiras* ne couvroient aucun risque d'altérer la leur ; il ne faut pas une grande application pour faire une mauvaise compilation de ce qu'ont

Motus & quies justæ sint moderationis, excessus tamen in motu præ quiete admittitur ; quies enim nimia præ cæteris apta nata est hunc morbum inducere, inde ob hanc vitam sedentariam mulieres hoc affectu potius quam viri afficiuntur, & ipsis accedit affectio hysterica. Et ob hanc vitam sedentariam docti magis quam rustici hoc vexantur affectu. Multum etiam confert, quod docti Libris incumbentes incurvati & proni plurimum sedeant, unde ventriculus & pancreas aliaque comprimuntur ut primo succus libere perreptare, neque debite colligi possit, sed stagnatione acescat ; vitium enim capiunt, ne moveantur aquæ : secundo spiritibus vix concedatur ad viscera transitus ob complicaturam muscutorum & viscerum. Joan. Dolæi Lib. III. de Morbis Abdominis, pag. 394.

* Nulli porro præ cæteris *Literarum Professoribus, Studiorum laboribus magis atteruntur, quam qui Operum editionem in Publicum moliuntur, nominisque sui immortalitatem in animo habent insculptam. De iis tamen loquor qui vere sapiunt, nam complures sunt qui scribendi cacoethe detenti, rerum male consarcinatarum editionem, ac atortus potius, quam maturus fœtus properant, non secus ac Poetæ quidam qui centum Carmina compingunt stantes pede in uno, ut ait Horatius, Ramazzini ibid. pag. 645.*

qu'ont dit quelques Gazetiers satyriques contre les plus grands hommes que l'Angleterre ait produits dans ces derniers tems. Il n'en est pas de même du sage & élégant Auteur, qui, parmi plusieurs Livres excellens qu'il a publiés, vient de nous donner avant sa mort la savante *Histoire du Manichéisme*. Il y a beaucoup d'apparence que le travail trop pénible & trop assidu a été la cause de sa dernière maladie. L'application qu'il avoit apportée à un Livre qui demandoit toute la Science d'un aussi grand homme que lui, avoit considérablement diminué ses forces, que l'âge avoit déjà affoiblies.

RIEN n'est si dangereux qu'un épuisement causé par le travail d'esprit. „ Lors-
 „ que l'ame, dit un célèbre Philosophe
 „ Grec, rappelle à soi toutes ses forces
 „ & en prive le corps, ce dernier de-
 „ vient languissant. Ainsi, quand un O-
 „ rateur est uniquement occupé de ce
 „ qui concerne son art dans lequel il
 „ veut exceller, sa santé périclité, & son
 „ corps défaille. D'un autre côté, lors-
 „ qu'il débite ses harangues en public, la
 „ vivacité avec laquelle il parle, cause
 „ une émotion violente qui souvent oc-
 „ casionne d'autres maladies, qui, paroif-
 „ sant opposées aux premières, trom-
 „ pent les Médecins & leur font croi-
 „ re qu'il y a dans un même sujet di-
 „ verses

verses causes contraires les unes aux autres *.

CETTE espèce de séparation qui se fait entre l'esprit & le corps, lorsque le premier est occupé fortement de quelque matière abstraite & difficile, fait que la plupart des Mathématiciens sont toujours rêveurs, mélancholiques, & paroissent presque étrangers dans le commerce du monde; on diroit qu'ils sont habitans d'un autre Univers. Il est par conséquent absolument nécessaire que leur corps languisse, comme s'il n'avoit point d'ame, & qu'il fût condamné à d'éternelles ténèbres; car pendant que l'esprit est uniquement attentif à ces études sérieuses, toute la lumière de l'animal est, pour ainsi dire, renfermée dans le centre, & il n'en reste aucune étincelle qui puisse

* *Quando anima corpore admodum potentior est, exultatque in eo atque effertur, totum ipsum intrinsecus quatiens languoribus implet. Quando etiam ad dicendum, investigandumque collectis in unum viribus vehementer incumbit, liquefacit prorsus corpus & labefactat. Denique cum ad dicendum, disserendumque privatim, & publice ambitiosa quadam concertatione contendit, inflamat corpus atque resolvit. Nonnunquam etiam distillationes fluxusque commovens, Medicorum plurimum decipit, cogitque illos contrarias causas judicare. Plato in Timæo, pag. 495.*

puisse s'étendre aux extrémités & les éclairer *.

LES Théologiens , les Philosophes , enfin tous les Savans qui s'appliquent fortement , & dont le genre d'étude demande une grande contention , sont sujets à une autre incommodité , moins dangereuse , mais plus à charge à ceux avec qui ils vivent. Ils sont souvent inquiets , & peu complaisans. Les Poètes surtout tombent souvent dans une espèce de bizarrerie qui leur est particulière , à cause des idées phantastiques & chimériques dont ils sont occupés la nuit & le jour †. On prétend que l'Arioste étoit d'une

* *Mathematici porro , quibus animum a sensibus & corporis fere commercio sejunctum esse necessum est , ut res abstrusissimas , & a materialitate remotas contemplantur ac commonstrent , omnes fere stupidi sunt , ignavi , veterinosi , ac in humanis rebus semper hospites. Partes itaque omnes , ac totum corpus necesse est veluti situ quodam ac torpore languere , non secus ac perpetuis tenebris damnatum. Dum enim mens ad hujusmodi studia intenta est , tota lux animalis in centro conclusa est , neque ad exteriora illuminanda diffunditur. Bernardi Ramazzini , &c. de Morbis Artificum Diatriba , Cap. XLI. pag. 680.*

† *Haud minus malam morborum segetem ex studiis suis referunt Poëtæ , Philologi , Theologi , Scriptores omnes , & cæteri Literati circa mentis officia occupati. Poëtæ præsertim , ob phantasticas ideas , quas*
di

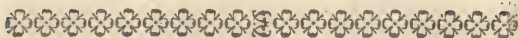
d'une humeur très particulière. On pourroit joindre à l'exemple de ce Poëte Italien celui des trois quarts des Poëtes qui vivent aujourd'hui. Horace nous est garand de la bizarrerie des Poëtes & des Musiciens anciens. Nous voions par nous-mêmes celle de ceux d'aujourd'hui ; ainsi, nous pouvons assurer hardiment, que c'est une maladie qui de tout tems a été commune aux fils d'Apollon.

IL est tems de finir ma Lettre, studeux ben Kiber. Dans la première que je t'écrirai, je ferai mention des remèdes les plus utiles pour les maux dont je viens de te parler.

JE te salue, porte-toi bien, & ménage ta santé.

die ac nocte in mente versant, attoniti sunt, morosi, graciles, uti illorum imagines ostendunt. Idem, ibid. pag. 649.





LETTRE CENT CINQUANTE-SEPTIEME.

Le Cabaliste Abukikak, au studieux ben Kiber.

JE te promis dans ma dernière Lettre, studieux ben Kiber, de te parler des remèdes qui conviennent aux maladies ordinaires aux gens de Lettres. Je tâcherai de m'acquitter le plus succintement que je pourrai de ma promesse, je n'oublierai cependant aucune des choses que je croirai essentielles à la conservation de ta santé ; elle m'est infiniment chère. Je prens aussi beaucoup de part à celle de tous les véritables Savans, quel que soit l'état qu'ils aient embrassé. Depuis long-tems j'ai déclaré assez précisément qu'un habile Magistrat, qu'un Officier expérimenté dans son métier, tel que le Chevalier Folard avant que le Jansénisme & la vicillesse l'eussent rendu fanatique, étoient pour moi des personnes plus respectables que les Souverains les plus puissans, qui n'avoient d'autre mérite que leur trône. Ainsi, je regarde la santé des Savans comme quelque

que chose de précieux , & dont la conservation intéresse tout l'Univers.

QU'IMPORTE-t-il à l'Univers qu'un Prince , tel que les Rois fainéans dont l'Histoire n'a conservé que le seul nom, vive ou meure ? C'est un homme inutile de moins dans l'Univers. Un Monarque de ce caractère n'est pas à coup sûr difficile à remplacer , & les hommes ne doivent pas craindre de manquer de maîtres , tant qu'ils n'en exigeront que de semblables. Il faut dix siècles pour produire un Roi comme Henri IV. Rome ; dans moins de quarante ans, vit cinq ou six Empereurs, aussi méprisables qu'Héliogabale. La mort d'un Souverain ne doit être plainte, qu'autant que ses sujets ont lieu de se louer de lui. Lorsque les François perdirent un Prince comme Louis XIII. ils eurent raison de s'affliger ; mais si à la place de ce Roi respectable, ils avoient perdu un maître du caractère de Charles IX. il faudroit qu'ils eussent été fous de craindre qu'il leur pût jamais manquer des Princes d'un pareil caractère.

Si l'on mesure la grandeur d'une perte à la difficulté qu'il y a de la réparer, quelle précaution ne doit-on pas apporter à la conservation des véritables Savans ? Un homme, tel que le Chevalier Newton, ou tel que le Président de Thou, doit plus coûter de pleurs à tous les
gens

gens sensés, que la perte de huit Souverains, de cent Ducs & Pairs, de mille Marquis, & de trois mille Barons. Lui seul étoit plus utile aux hommes, que cette foule de Princes & de Nobles; il les instruisoit & les éclairoit, il leur montroit la vérité, & les autres les pilloient, les méprisoient, & qui pis est, leur défendoient de faire usage de leur raison.

QUELLES obligations ne doit-on point avoir à ceux qui fournissent des remèdes pour conserver des personnes aussi nécessaires à la Société civile, que le sont les Savans? Sans la Science, les plus belles qualités qu'on a reçues de la Nature, ne sont que ténèbres. On doit regarder les gens de Lettres comme des Médecins excellens qui savent rendre la vue aux aveugles; ou si l'on veut, comme d'habiles & rares ouvriers, qui ont le secret de changer en or fin des métaux bruts & remplis d'alliage.

LES personnes qui s'appliquent beaucoup à l'étude, doivent choisir une demeure dont l'air soit pur, qui soit éloignée des étangs, des marais, & à couvert des vents du Nord. Une pareille habitation rend les esprits animaux plus épurés, & facilite par-là les opérations intellectuelles *.

LA

* *Studeant primo, ut in aëre puro, ac salubre*
de

: LA vie champêtre, interrompue quelquefois par le séjour des villes, est très utile aux Savans. Ils goutent ainsi tous les plaisirs de la campagne, & ceux qui sont attachés aux villes. Ils tempèrent tour à tour le silence de la solitude & le fracas du grand monde; ils doivent surtout se défendre des vents du Nord, se garantir contre le froid, & se couvrir la tête avec soin *. Quant à la nourriture qui leur est convenable † ils peuvent re-

degant, procul a stagnis, ac paludibus, ac ventis australibus. Siquidem hoc facto puriores erunt spiritus animales, intellectualium operationum potissima instrumenta. Bernardi Ramazzini de Morbis Artificum Diatriba, Cap. XXXI. pag. 650.

* *Rusticati propterea, & aura liberiore gaudere, ac vario vitæ genere uti, modo ruri esse, modo in urbe, ipsis salutare est, frequentiam & solitudinem ad invicem temperando. Illa enim nostri hæc hominum desiderium facit. Cavere quoque debent a validis ventorum afflatibus Austri & Boreæ, ab byberno frigore corpus, ac præcipue caput muniendo.* Idem ibid. pag. 651.

† Les préceptes que donne Dolæus à ce sujet, sont très utiles; on n'y sauroit faire trop d'attention, c'est pourquoi je les rapporterai ici, pour qu'on puisse en faire usage.

Exulent & omnia quæ ventriculo sunt onerosa, ut dura (quæ tamen nonnulli ferre possunt ob acidum intensum in stomachi tunicis latens). Viscida, salita, nocent & pinguis, nimia repletio & quæcun-
 Tome V. gile

regarder comme un oracle le précepte d'Hippocrate. Ce sage & favant Médecin ordonne à ceux qui desirent de conserver leur santé, de ne point se remplir de viande. Les gens de Lettres ne fau- roient être trop en garde contre la gran- de répletion , & contre le mélange de plusieurs mêts différens ; cela regarde sur- tout ceux qui sont incommodés de la *ca- cochylie*, ou qui sont sujets à des coliques. Cette diversité d'alimens cause une fer- mentation pernicieuse dans l'estomac, se change en bile, & donne la pituite. Il est très nécessaire de ménager beaucoup cet- te partie, de crainte qu'elle ne puisse plus faire ses fonctions , & que tout le corps ne s'en ressentent *.

F r

que inordinata dieta, cum vel cibus non bene mas- ticatur, vel priori nondum fermentato alius injici- tur. Nocet & varietas ciborum, qua nobis plures conciliamus morbos, unde recte cardinem totius vi- tæ Helmontius in sobrietate consistere asserit. A cibis enim incongruis non tantum Reges nostri in- quietantur, sed & spiritus animales jam dissipati & debiles non amplius restaurantur, sed sensim ac sensim plane pereunt, unde influxus spirituum ani- malium ad viscera pervertitur, hinc lerna illa ma- lorum nocturna, quæ per quietem objici solent menti, visa illa in formando animi statu ciborum efficaciam demonstrant. Joh. Dolæi. Lib. III. de Morbis ab- dominis. pag. 394.

* Quod victum spectat, Hippocratis præceptum
pro

CABALISTIQUES, Lettre CLVII. 211

FICINUS approuve beaucoup l'usage de la canelle & des autres choses aromatiques, pour conforter l'estomac. Le chocolat est encore très bon pour les gens de Lettres : je puis t'assurer, studieux ben Kiber, que j'en ai moi-même ressenti le merveilleux effet ; c'est une des choses qui a le plus contribué au retour de ma santé. Cette boisson balsamique & spiritueuse corrige l'acide qui abonde ordinairement chez les gens de Lettres, purifie leur sang, & le rend moins âcre *.

QUANT

pro Oraculo habendum; sanitatis studium esse non repleti cibus. A satietate igitur, insuperque a ciborum varietate cavere debent, ut quæ cacochyliam, & turbas in ventre ciere soleant: siquidem, ut ait Horatius,

Cum semel assis

Miscueris elixa, simul conchylia turdis, ..

Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum,

Lenta feret pituita.

Ventriculi ergo magna custodia habenda, ne a functionibus suis aberret, ac totum corpus plebatur. Idem, ibid. pag. 653.

* *Ad roborandum stomachum, laudat Ficinus cinnamomum, & rerum aromaticarum usum. Nostra hac ætate in Litteratorum cupedias chocolata, stomachi & spirituum solatium; ac profecto cum stu-*

QUANT au vin qu'ils doivent boire, je crois que le rouge, pourvû qu'ils n'en prennent que médiocrement, est celui qui leur convient le mieux. Les Médecins qui leur permettent l'usage du blanc, comme plus léger, tombent dans une erreur considérable; car ce vin a toujours un acide, sur-tout pendant les chaleurs de l'été, qui est pernicieux aux personnes chez qui l'acide domine. Crato prétend qu'il est beaucoup meilleur à ceux qui sont incommodés de l'estomac, de boire un peu de vin d'Hongrie, ou de la malvoisie, qu'une plus grande quantité d'un autre léger & foible. Helmontius écrit que tous les vins foibles ont de l'aigreur. Il est donc visible que les Savans, incommodés ordinairement par des douleurs d'estomac, par des coliques, & par des affections hypochondriaques, doivent fuir l'usage du vin blanc, puisque rien ne leur est plus contraire que tout ce qui contient quelque acide *.

J E

diosorum natura melancholica fit, sive nativa, sive adjcititia, ac multo acido abundet, hujusmodi potiones balsamicæ & spirituosæ acorem, tum stomachi, tum sanguinis, cicurare poterunt, & ad meliorem crasim perducere. Idem, ibid.

* Quoad potum, vinum cæteris potionibus præferendum. Meracum laudatur, sed modicum. Scio multos Litteratis suorum Medicorum consilio, ut possent liberaliter, vina alba, tenuia in usu habere
que.

JE viens actuellement, studieux ben Kiber, à un point très essentiel, & que je ne saurois assez te recommander d'observer exactement; c'est de faire tous les jours un exercice modéré. Tu dois cependant éviter de sortir de ton logis lorsque l'air n'est point pur & serain, ou que les vents soufflent avec violence *. L'usage des bains est encore fort nécessaire, il procure une transpiration douce & salutaire, il tempère l'acreté des humeurs, & ramollit les durétés qui se forment dans les viscères. L'heure la plus pro-

quo pacto putant, sibi licere sine noxa bibere quantum lubeat; quod certe non adeo tutum, ut putant. Vina hæc tenuia, æstate præcipue, aciditatem quandam adjciscunt, qua nihil perniciosius ubi luxuriat acidum. Præstat, aiebat Crato, eos qui ventriculo debili sunt, potius parum vini Ungarici, vel Malvatici bibere, quam tenuia vina copiosa baurire. De hujusmodi vinis scripsit quoque Helmontius, quod parum vini multum aceti contineat. Literarum itaque cultoribus, artbritide, colica affectione hypocondriaca vexari solitis, qui affectus ex acido morbofo genesim suam ducunt, neutiquam acidorum usus, sed ea quæ illud infringant, convenire satis perspectum est. Idem. ibid.

* Quoad cæterarum rerum regimen, ut sedentariæ, ac statariæ vitæ incommoda declinent, moderata corporis exercitatione quotidie erit utendum; si tamen aer purus ac serenus sit, & venti fileant. Idem, ibid. pag. 653.

propre pour les bains, c'est lors du couché du Soleil ; il faut ensuite souper, & de-là aller se coucher, ainsi que faisoient les Anciens *.

LA matinée est le tems qu'il convient d'employer à l'étude, il faut éviter de s'appliquer pendant la nuit, & sur-tout après le souper. C'est une chose monstrueuse, dit Ficinus, de veiller bien avant dans la nuit, & de dormir après le lever du Soleil. Lorsque cet astre est couché, l'air s'épaissit, & les humeurs mélancholiques ont plus de force pendant la nuit † ; aussi est-elle destinée au som-

** Molles etiam frictiones, ad transpirationem tum servandam, tum promovendam, in usum frequentiore revocandæ. Lavacrum quoque aquæ dulcis, æstate præsertim, quo tempore atra bilis Litteratos infestat, valde salutare esset; sic enim humorum acrimonia temperatur, & squallida viscera remollescunt. Tempus balneationi magis opportunum erit vespertinis horis, deinde cibum sumere, & cubitum ire; hic enim apud Antiquos mos erat ac ordo. Sic Homerus.*

Ut lavit, sumpsitque cibum, dat membra sopori.

Idem, ibid. pag. 654.

† Quoad tempus vacandi studiis magis commodum, matutinum præcipue commendari solet, non ita vero nocturnum ac præsertim post cænam. Monstrum est, inquit Ficinus, ad multam noctem frequent-

sommeil dans l'ordre de la Nature, comme le jour l'est à veiller *.

IL

quentius vigilare, unde etiam post Solis ortum dormire cogaris, & in hoc ait errare studiosos permultos, varias autem rationes affert, quarum alias ex planetarum positu & configuratione, alias a motu Elementorum deducit, dum aër, Sole occidente, crassefcit necnon ab ipsis humoribus, dum noctu prævalet melancholia, ab ordine Universi, cum dies labori, nox quieti sit destinata, adeo ut hisce omnibus Literati ad lucernam lucubrantés contrariis motibus repugnent. Idem, ibid.

* Tous les Médecins s'accordent à regarder le travail de l'après-soupe comme mortel. Je puis dire ici que j'ai profité trop tard de leurs avis, & que j'en n'ai reconnu combien ils étoient utiles, qu'après la perte de ma santé. Que mon exemple, s'il est possible, puisse servir à mes Lecteurs, & qu'ils profitent des avis de Docteurs & de Cardan, qu'ils trouveront ci-dessous !

Quod concernit somnium ac vigilias, provida mater Natura somnum & vigilias concessit, ut secundum præstitutos alternandi terminos ille intercalletur, sicque se invicem sublevarent, ne scilicet spiritus animales aut plane exolvantur, aut satis iterum refecti, nimium obtorpescant. Somnus enim dulce curarum levamen: si medietatem excedat, ita torpidos reddit spiritus, ut viscera non quævis influant, unde dein cessat ipsorum viscerum tonus, fibrillæ laxiores redduntur, & sic viscus officio suo fungi nequit. Vigilæ quoque nimis protractæ, absumendo spiritus animales, nocent, unde & cessat ille

IL faut, après avoir soupé, se délasser quelque tems des fatigues de l'étude, avant d'aller se mettre au lit; sans quoi, la digestion ne se fait qu'avec peine. Le savant Cardinal Sfortia Pallavicini, après avoir travaillé toute la journée sans prendre aucun aliment, soupoit légèrement, se délassoit pendant toute la nuit pour réparer par le sommeil la dissipation des esprits*.

† LA saignée est ordinairement peu avan-

ille influxus ad partes, hinc & hujus morbi ortus. Joh. Dolæi, Lib. III. de Morbis Abdominis, pag. 394.

Cardan regarde les veilles comme très nuisibles à toutes sortes de tempéramens. *Vigilia enim & fames siccant corpora; sed fames humidis corporibus (ut infra videbitur) convenit, vigilia nemini. In Hippocrat. Aphorism. H. Cardan. Commentar. Lib. I. Aphoris. 15. pag. 72.*

* *Verum in hac re attendenda est cujusque consuetudo. Cavendum tamen ex Celsi monito ne id post cibum ingestum fiat, sed perfecta coctione. Eminentissimus Cardinalis Sfortia Pallavicinus, vir doctissimus, totam diem Litterarum studio sine cibo largiebatur; mox cœna modica sumpta, ac studiorum cura ablegata, somno, & virium reparationi nossem totam impendebat. Id. ibid.*

† *Venæ sectio autem, ut us parca illorum vires atterit ac spiritus ob vigiliis & studiorum labores evanidis, facile exolvit. P. Gassendum, Philosophum celeberrimum, ob pluries repetitam plebotomiam, ut mos est apud Gallos, periisse, in ejusdem*

avantageuse aux gens de Lettres ; elle diminue trop leurs forces, qui sont déjà affoiblies par le travail & par les veilles. Gassendi fut la victime de la saignée, & de l'entêtement des Médecins François ; il mourut pour avoir été trop saigné. On ne sauroit assez faire attention à la conduite de la plûpart des Savans qui sont renfermés dans des Monastères, ils prennent souvent des purgations, ils ne craignent pas même de se servir quelquefois de l'émetique ; mais ils abhorrent la saignée, parce qu'ils connoissent clairement que l'origine de presque tous leurs maux étant dans l'estomac, ils ne sauroient mieux faire que de se décharger des humeurs âcres qui les incommode ; au lieu que la vie & la force, gissant également dans le sang, c'est rendre languissante la première, & diminuer la seconde, que de faire usage de la saignée *.

LA

dem Vita legimus. Observatione dignum est Religiosorum Ordinum Litteratos homines, macilentos, valetudinarios, familiares habere purgationes & vomitiones, ex pulvere cornacchini, calice emetico, & similibus, non sine euphoria; berrere autem, cum de vene sectione agitur, ut qui satis norint illud, quod magis illo infestat, saburram humorum esse in stomacho stabulantem, ac vitale robur, quod inest sanguini, languidum esse ac effectum. Idem, ibid. pag. 688.

* *Atqui bos, conservo suo camelo, qui parte oneris sublevare cum nolebat; Tu vero, inquit,*

LA principale chose enfin, à laquelle il faut que les Savans fassent attention s'ils veulent conserver leur santé, c'est de travailler avec modération, & de n'être pas si fort occupés de ce qui concerne l'esprit, qu'ils oublient tout ce qui regarde le corps. L'ame & le corps doivent se rendre mutuellement de bons offices; cela est nécessaire pour leur conservation mutuelle. Plutarque les compare au bœuf & au chameau. Il dit que ce dernier, n'ayant pas voulu partager dans un certain tems une partie de la charge du premier, & l'aider lorsqu'il l'en prioit, fut dans la suite obligé de la porter tout entière. La même chose arrive à l'esprit, lorsqu'il ne veut donner aucun repos au corps: une fièvre violente, ou quelque maladie survient, qui porte un grand préjudice à tous les deux.

TACHES donc, studieux ben Kiber, de te modérer dans tes études: prens tous les jours quelques heures de recreation. Je te salue.

& omnia hæc mea brevi portabis, quod mortuo eo contigit. Haud aliter accidit animo, qui dum paululum laxare & remittere abnuat corpus, quod id requirit, mox febre aliqua, aut vertigine ingruente, dimissis Libris, disputationibus, & studiis, una cum illo ægrotare, & laborare compellitur. Plutarc. de Præcept. Salubr.



LETTRE CENT CINQUANTE - HUITIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

LEs hommes , sage & savant Abukibak , sont en général si portés au fanatisme , qu'il est surprenant qu'il s'en trouve un nombre aussi considérable parmi eux , qui ne tombe point dans cette dangereuse phrénésie.

LORSQU'ON voit les progrès que certaines Sectes ont faites dans les païs les plus polis & les plus éclairés , on est étonné de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit humain. On croiroit presque que ce que l'on appelle raison , lumière naturelle, bon sens, n'a été accordé par le Ciel qu'à très peu de mortels, & que les autres n'ont qu'une espèce d'instinct qui est déterminé au bien ou au mal , suivant les impressions qu'il reçoit par quelque cause étrangère.

LES personnes, qu'on regarde dans le Monde comme les plus respectables, soit par leur rang , soit par leur conduite , sont souvent les plus folles & les plus ridicules. Les choses sont poussées si loin aujourd'hui , qu'il faut chercher la raison
chez

chez quelques Philosophes, dont le nombre est bien petit. Vouloir la rencontrer par-tout ailleurs, c'est tenter l'impossible; c'est courir après ce qu'on est sûr de ne point trouver. On peut justement appliquer à ce siècle ce que disoit du sien un ancien Evêque de Lion. * Il se plaignoit que les hommes crussent & fissent des choses auxquelles les Païens les plus insensés & les plus superstitieux n'auroient point ajouté foi, & qu'ils auroient rougi d'exécuter. Ne faut-il pas avoir perdu la raison, mais même toute honte, pour donner dans les folies des Convulsionnaires Jansénistes? Est-il quelqu'un, à qui il reste encore l'usage du bon sens, qui puisse ne pas déplorer l'extravagance de Mr. de Mongeron? Ce Magistrat, destiné par son état à juger les hommes, à protéger la veuve & l'orphelin, à réprimer le coupable, à punir le méchant, à soutenir les droits & les privilèges de sa patrie, va se faire le Chef d'une troupe de fanatiques, & met au jour un gros Livre pour autoriser sa folie. Qui pis est, c'est que quelque ridicule.

* *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum, ut nunc sic absurde res credantur a Christianis, quales antea ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis.* Agobard, cité dans la Philosophie du Bon-Sens, &c! pag. 60.

dicule, quelque grande qu'elle soit, elle trouve beaucoup de partisans, & de zélés imitateurs. Le penchant que les misérables mortels ont au fanatisme, est si dangereux, que des gens, ennemis de leur personne & des opinions de Mr. de Mongeron, deviennent tout à coup aussi insensés que lui.

APRÈS avoir vû deux Jésuites amenés subitement au parti des Convulsionnaires, par les discours d'un Magistrat enthousiaste, un Philosophe ne fera-t-il pas bien fondé à soutenir que le fanatisme * est une maladie épidémique, qu'il se communique plus aisément que la peste, & que les personnes qui semblent devoir en appréhender le moins les atteintes, sont celles qui souvent en sont les premières victimes? Je le repete encore, sage & savant Abukibak, deux Jésuites rendus serviteurs très humbles de St. Pâris, & cela par Mr. de Mongeron, le visionnaire le plus avéré du Roïaume, c'est-là une preuve si démonf-

* La superstition, dit Seneque, est une erreur qui tient de la folie. Elle appréhende & craint ceux qu'elle devroit aimer; elle outrage ceux qu'elle honore, & il vaudroit autant nier qu'il y a des Dieux, que de les deshonorar par les idées qu'on s'en forge. *Superstitio error insanus est: amandos timet; quos colit violat. Quid enim interest utrum Deos neges, an infames?* L. Annæi Senecæ *Epistol. CXXIV. sub fin.*

démonstrative des funestes effets que peut produire le fanatisme , qu'il ne doit plus paroître surprenant que les trois quarts de Paris aient donné dans toutes les folies qu'on a faites pendant long-tems sur le tombeau du Diacre.

DANS tous les tems les peuples ont toujours été naturellement portés au fanatisme , & les enthousiastes les ont séduits , dès qu'ils ont fû flatter quelque peu

* Je placerai le superbe & magnifique portrait qu'a fait du fanatisme un de nos meilleurs Poëtes , on verra en abrégé les principaux événemens qu'il a causés dans les siècles passés & dans ces derniers tems.

*Le fanatisme est son horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion.
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & la déchire.
C'est lui, qui dans Raba, sur les bords de l'Ar-
non,*

*Guidoit les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gemissantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephthé le serment inhumain,
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems,
A l'affreux Teutates il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentoient les Druïdes.*

Du

CABALISTIQUES, *Lettre CLVIII.* 223
peu leurs passions , ou se prévaloir de
leur amour pour le merveilleux & pour
la

*Du haut du Capitole il crioit aux Patens :
Frappez, exterminiez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut sou-
mise ,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ,
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fu-
reurs ,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la Sette turbulente ,
Qui sur un Roi trop foible a mis sa main san-
glante ;
Dans Madrid , dans Lisbonne il allume ces feux ,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prê-
tres ,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs Ancê-
tres.*

Voltair. *Henriad.* Chant. V. 84.

Ajoutez à tous ces faits l'assassinat des Rois
Henri III. & Henri IV. l'empoisonnement d'un
Empereur, le massacre de la journée de St. Bar-
thelemi, les guerres de Religion qui ont déchiré
pendant si long-tems l'Allemagne & la Fran-
ce. Considérez tous ces funestes événemens,
causés par le faux prétexte de soutenir la Reli-
gion, & vous ne pourrez vous empêcher de di-
re avec Lucrece.

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

Lucret. de *Rer. Nat.* Lib. I.

la nouveauté. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains se disputèrent à l'envi l'honneur de faire les plus grandes extravagances. Leur Religion étoit un fanatisme excessif, & leurs fêtes montraient jusqu'où peut aller la croiance des hommes, séduits par l'autorité d'un culte superstitieux.

LORSQU'ON lit le ramas des cérémonies anniversaires qu'on observoit le jour de la célébration de celle d'Adonis, on est honteux des foiblesses des hommes, on rougit d'avoir eu de semblables ancêtres; & cependant l'on n'est pas plus sage aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille ans. Le fanatisme ne regne pas moins, & les progrès qu'il fait, doivent augmenter les allarmes des Philosophes par les maux qui menacent nos descendants.

IL me seroit aisé de prouver, sage & savant Abukibak, que les folies qu'un faux zèle religieux fait faire de nos jours, ne sont pas moindres que les plus grandes qu'ont faites les anciens Egyptiens, Grecs & Romains. Cette fête d'Adonis, contre laquelle je me récriois seulement, étoit moins ridicule, & peut-être moins criminelle que la plûpart de celles qu'on célèbre aujourd'hui à Rome & à Paris. Examinons un moment l'opinion que je soutiens, & voyons sans prévention si je ne suis pas dans l'erreur. On promenoit
par

par les rues l'image d'Adonis & celle de Vénus. On dreffoit ensuite deux lits , dans l'un desquels on couchoit celle d'Adonis', & dans l'autre celle de Vénus. Après ces préparatifs, on passoit à des choses moins gaies ; on pleuroit, on s'affligeoit. Beaucoup de gens ne bernoient pas-là leur tristesse, ils se fouettoient, & se fouettoient vivement: Tout cela se faisoit pour témoigner la douleur qu'on avoit de la mort d'Adonis , qu'on regardoit cependant comme un Dieu. Est-il rien de si fou , rien de si insensé , rien enfin de si fanatique que de placer un homme au rang de la Divinité , & de s'affliger ensuite des maux qu'il peut avoir soufferts sur la terre ? Ces maux avoient-ils rien de commun avec le nouveau Dieu ? Ou il falloit le laisser dans le nombre des mortels, ou se réjouir toujours dès qu'on en faisoit un Dieu.

VOILÀ les extravagances des Anciens, mises dans leur plus grand jour ; parcourons celles des Modernes avec la même impartialité. Elles sont d'autant plus condamnables, qu'elles tombent sur les sujets les plus respectables. Les Païens , en rendant leur Religion ridicule , ne faisoient que se jouer d'une chose qui méritoit d'être méprisée par tous les gens de sens ; mais les Chrétiens, en manquant à ce qu'ils doivent à la leur, avilissent un culte établi par la Divinité même. Le fanatisme

tisme Chrétien est donc nécessairement plus criminel que le Païen , & n'est pas moins extravagant. On couchoit dans des lits différens Adonis & Vénus chez les Grecs ; ne met-on pas dans des niches chez les Chrétiens Saint Maximin à côté de la Madelaine ? Ne s'afflige-t-on pas , ne jeûne-t-on pas , ne pleure-t-on pas la veille de leur fête ? Et le jour de la célébration ne promene-t-on pas leurs images dans les ruës ? Les Prêtres qui desservent les Autels de ces Saints , ne se fouëttent-ils pas dans certains jours réglés , à leur honneur & gloire ? Etoit-il plus fou de se battre les épaules & les fesses autrefois , qu'il ne l'est aujourd'hui ? Et les Bienheureux canonisés sont-ils sujets à des incommodités , dont les Divinités Païennes étoient exemptes ?

Le fanatisme Monacal va si loin , que le souvenir des Mystères les plus augustes de la Religion sert souvent de prétexte à fomenter l'Idolatrie & la superstition la plus criminelle. J'ai lû dans un Auteur moderne un fait , qui montre bien jusqu'où l'abus des choses les plus saintes est porté. *Je me trouvai , dit-il * , un jour à Mayence , dans la Sacristie des Peres Jésuites ,*

* Histoire des Tromperies des Prêtres & des Moines , par Gabriel de Miliane , Tom. II. pag. 219. & 220.

suïtes , avec cinq ou six de ces bons Peres. Nous prenions plaisir à voir les présens qu'on venoit faire à la Creche. Un pauvre païsan entre autres apporta avec une grande simplicité & dévotion , une botte de foin , & la mit dans la sainte étable entre le bœuf & l'âne. Les Jésuites , qui s'en apperçurent , se dirent les uns aux autres : Fi , si , il faut ôter cela vitement ; cela ruinerait tout , ils n'apporteroient plus que de l'herbe. Il vaut mieux qu'ils apportent de bon jambons & des langues de bœuf pour St. Joseph. Le Sacristain accourut pour l'ôter ; mais le païsan s'y opposa , disant qu'il ne vouloit pas que l'âne & le bœuf mourussent de faim. On lui dit , pour l'appaiser , que l'Enfant Jésus seroit un Miracle , & les soutiendrait par sa vertu divine.

DANS ce passage singulier , sage & savant Abukihak , on découvre non seulement une parfaite ressemblance entre le fanatisme ancien & moderne : mais on voit une égale mauvaise foi entre les Prêtres qui vivoient il y a deux mille ans , & plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ; car ce seroit outrer les choses , que de les ranger tous dans la même classe. Mais enfin , il suffit pour le malheur des peuples que le nombre de ceux , dont les avarès impostures & les fourbes pieuses fomentent la superstition , est beaucoup plus considérable que ne l'est celui de ceux qui voudroient en ar-

rêter le cours. Un enthousiaste , ou un homme , qui par avarice fait adroitement le contrefaire , peut causer lui seul plus de mal que mille Théologiens , tels que Baillet & Launoi , ne sauroient faire de bien. On ne peut voir qu'avec une surprise dont on ne revient point , les progrès qu'ont faits les Sectes commencées , ou protégées dans la suite par des fanatiques , soit qu'ils l'aient été réellement , soit qu'ils aient seulement affecté de l'être.

LE Mahométisme a séduit plus de la moitié de l'Univers ; son Auteur a acquis sa plus grande réputation en se disant inspiré , & ses grimaces fanatiques ont été plus utiles à ses opinions , que tous les combats qu'il livra pour les établir dans l'Arabie.

IGNACE de Loyola *, peut-être aussi fin, aussi fourbe , & aussi délié que Mahomet , sut se servir encore mieux que lui , du penchant que les peuples ont au fanatisme. Il courut l'Espagne un pied nud & l'autre chaussé , il fit la veille des armes comme Dom Quichotte , il prétendit

* Pour être persuadé que ce que je dis ici d'Ignace de Loyola , n'est point outré , il faut consulter Pasquier , & lire la Vie du même Ignace , écrite sous le nom de l'*Histoire de Don Inigo de Quipuscoa*. Voyez aussi dans les *Lettres Juives* , & la Table au mot *Ignace*.

tendit avoir souvent des visions célestes , & il trouva un grand nombre de gens qui ajoutèrent foi à ses discours. On l'eût enfermé aux Petites-maisons , si l'on eût agi sensément ; mais on l'a canonisé après sa mort , & ses disciples sont aussi riches que les Monarques les plus puissans. Quel exemple du progrès que fait le fanatisme , & quel sujet de déplorer la foiblesse de l'esprit humain !

L'HISTOIRE du Fondateur des Quakers est presque aussi singulière que celle du Patriarche des Jésuites. A la vérité ce premier étoit entièrement fou , & agissoit sans aucun déguisement ; mais les choses dont il vint à bout , prouvent encore mieux par cette raison les effets prodigieux de l'esprit fanatique. George Fox, dit un agréable Auteur * , étoit un jeune homme de vingt-cinq ans , de mœurs irréprochables , & saintement fol. Il étoit vêtu de cuir , depuis la tête jusqu'aux pieds. Il alloit de village en village , criant contre la guerre & le Clergé. S'il n'avoit prêché que contre les gens de guerre , il n'avoit rien à craindre ; mais il attaquoit les gens d'Eglise , & il fut bientôt mis en prison. On le mena à Darby devant le Juge de Paix. Fox se pré-

* Lettres écrites de Londres sur les Anglois & autres sujets , par Mr. de Voltaire , *Lettre III.* pag. 17.

présenta au Juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un Sergent lui donna un soufflet , en lui disant : Ne fais-tu pas qu'il faut paroître tête nue devant Mr. le Juge ? Fox tendit l'autre joue , & pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu Le Juge , voyant que cet homme le tutoioit , l'envoia aux Petites-maisons de Darby pour y être fouëtté. George Fox alla à l'Hôpital des fols en loüant Dieu , où l'on ne manqua pas d'exécuter à la rigueur la sentence du Juge. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouët , furent bien surpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verge pour le bien de son ame. Ces Messieurs ne se firent pas prier ; Fox eut sa double dose , dont il les remercia très cordialement. Il se mit à les prêcher. D'abord on rit ; ensuite on l'écouta : & comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne , plusieurs furent persuadés , & ceux qui l'avoient fouëtté , devinrent ses premiers disciples. Délivré de sa prison , il courut les champs avec une douzaine de prosélytes , prêchant toujours contre le Clergé , & fouëtté de tems en tems. Un jour étant au pilori , il harangua tout le peuple avec tant de force , qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs , & mit le reste tellement dans ses intérêts , qu'on le tira en tumulte du trou où il étoit. On alla chercher le Curé Anglican , dont le crédit avoit fait condamner Fox à ce supplice , & on le piloria à sa place.

APRÈS des aventures aussi surprenantes
que

que celles de George Fox , doit on s'étonner que l'Abbé Béchérain ait si fort augmenté le nombre des convulsionnaires , & que ses cabrioles aient fait sur l'esprit des Parisiens le même effet , que sur les Anglois les coups de fouet qu'en recevoit tranquillement George Fox ? Malgré les précautions de la Cour , les folies qu'on a faites à St. Médard , & celles qu'on pratique encore dans la plûpart des villes du Roïaume , iront sans doute en augmentant , & le fanatisme des convulsionnaires croîtra , jusques à ce qu'une autre folie d'une espèce différente remplace la première. Car il en est du fanatisme , ainsi que des autres choses ; il est sujet aux modes & aux changemens. Il prend de tems en tems une forme nouvelle ; mais au fond il est toujours également condamnable & pernicieux.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & gardes-toi toujours des préjugés populaires , source féconde du fanatisme.





LETTRE CENT CINQUANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber , *au sage* Abukibak.

J'AI étudié avec soin , sage & savant Abukibak , les opinions des anciens Peres de l'Eglise sur le mariage ; je me suis fait un plaisir de savoir ce qu'avoient pensé sur une chose aussi utile à la Société civile , à la tranquillité des familles , à la grandeur des Etats , au bonheur des humains , des gens qui passent pour si éclairés & si savans. Quel a été mon étonnement , lorsque j'ai été convaincu que ces Peres de l'Eglise si vantés ont presque tous raisonné , ou comme des visionnaires , ou comme des fanatiques , sur une matière qui étoit si aisée à traiter , en faisant usage de la raison ! Il ne falloit que le sens commun pour éclaircir certains points que les Peres ont obscurcis. Que doit-on en conclure , si ce n'est que les plus saints personnages se trompent quelquefois très lourdement , & que la superstition , qui se cache si bien & si facilement sous le voile de la Religion , trompe & séduit les personnes les plus pieu-

pieuses, lorsqu'elles négligent de s'éclairer du flambeau de la raison ?

LES Savans qui vivent aujourd'hui, & qui sont partisans des Peres, ne répondent rien de bon aux critiques qu'en font quelques autres Savans. Après avoir battu long-tems la campagne pour excuser les défauts, les erreurs & les opinions dangereuses qui se trouvent dans les Ouvrages de bien des Peres, ils sont obligés de convenir qu'ils ont soutenu quelquefois des sentimens qu'on ne sauroit approuver. Pourquoi ne point avouer cela naturellement, & sans chercher tant de détours inutiles ? L'affectation de vouloir justifier les erreurs des Peres leur a plus nui, qu'elle ne leur a servi. Si on les avoit loués dans ce qu'ils ont eu de bon, condamnés dans ce qu'ils ont eu de mauvais, on auroit abrégé bien des disputes & des discussions qui ne leur ont point été honorables. Plus, on a examiné leurs Ecrits, & plus on y a trouvé de quoi critiquer. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Peres qui ont été de grands hommes. Qui pourroit nier que St. Basile n'ait écrit avec toute la pureté possible, que St. Chrysostôme n'ait été très éloquent, que St. Augustin n'ait eu une vaste & profonde érudition ? Les Protestans, & quelques autres Auteurs qui ont refusé aux excellentes qualités de ces Peres les louanges qu'elles méritent, se

sont rendus ridicules ; mais un homme peut écrire purement & avec élégance , être savant , & cependant avancer plusieurs opinions fausses , & quelques autres dangereuses au bien de la Société. Les plus célèbres Peres sont précisément dans ce cas lorsqu'ils ont parlé du mariage. Ils se sont figuré que les plaisirs les plus naturels & les plus innocens avoient quelque chose de mauvais en eux-mêmes , & que Dieu n'avoit permis aux hommes de les goûter , que par une espèce de tolerance & d'indulgence , & pour les empêcher de commettre un plus grand mal. Ces idées fausses , & directement opposées à la raison , qui nous montre que Dieu a inspiré lui-même aux hommes un amour naturel , & qui est inné avec eux , pour certaines choses , afin que cet amour soit le nœud & le lien éternel de la Société ; ces fausses idées , dis-je , entièrement opposées à ce que nous montre clairement la lumière naturelle , ont conduit les Peres à regarder l'usage du mariage , comme aiant de lui-même quelque chose de honteux & de criminel. Ils ont dit à ce sujet cent impertinences plus ridicules les unes que les autres , & ils ont traité les matières qui concernent le mariage , comme auroient pu le faire de vrais fanatiques , ou des enthousiastes , aussi vilionnaires que l'étoit Origene lorsqu'il se fit faire eunuque

que par un zèle également fou & dangereux.

LES Théologiens modernes , qui soutiennent aujourd'hui tous les Ecrits des Peres , & qui , soit par prévention , soit par politique , veulent ne point distinguer les excellentes choses qui s'y trouvent , des mauvaises , sont cependant forcés d'avoüer que sur ce qui regarde le mariage , ces anciens Docteurs ne sont point entièrement exempts de blâme. Cet aveu ne doit-il pas être regardé comme une conviction authentique des erreurs qu'on leur reproche ? S'il y avoit eu quelque moyen de les justifier , à coup sûr leurs partisans outrés ne l'auroient pas négligé. On fait assez dans quel sens il faut prendre ces confessions que la force de la vérité arrache d'un Avocat , attentif à cacher la foiblesse de la cause qu'il défend. Il seroit absurde de prétendre qu'un homme , tel que le Pere du Cellier , s'expliquât comme Barbeirac sur une erreur qu'il reconnoîtroit être dans les Ouvrages d'un Pere ; ce seroit exiger qu'un Avocat parlât de sa partie du même ton qu'il parle de celui contre lequel il la défend. Je ne voudrois pas aussi qu'on s'en tint aveuglément à ce qu'ont dit ceux qui ont attaqué directement les Peres , quoique la plupart du tems ils les croient condamnés avec raison. Ils leur ont quelquefois imputé des défauts qu'ils n'avoient pas ;

ils

ils ont voulu leur faire un crime de certaines opinions assez indifférentes, ils ont grossi les fautes qu'ils leur reprochoient. Je pourrois en citer ici vingt exemples, pris dans les Ecrits de le Clerc & dans ceux de Barbeirac. Ces deux Savans, sur-tout le dernier, n'ont pas toujours jugé assez équitablement. Le grand nombre de fautes qu'ils ont trouvé dans les Peres, les a persuadés que leurs Ecrits étoient absolument mauvais, & presque indignes d'être lûs : ils se trompoient, & peut-être qu'un peu de passion les conduisoit. Scaliger étoit plus retenu qu'eux. *Les Peres*, disoit ce grand homme, *sont bonnes gens ; mais ils ne sont pas savans*. En ôtant la science aux Peres, Scaliger laissoit à quelques-uns l'éloquence, & à presque tous le bon sens. Vossius pensoit à peu près de même ; mais ce n'est point encore assez, & les sentimens de Scaliger & de Vossius me paroissent moins bons que celui d'Erasme. De tous les Savans qui ont parlé avec liberté sur les Ouvrages des anciens Théologiens, personne ne me paroît en avoir jugé aussi sainement que cet habile Hollandois. Il n'a point la foiblesse d'applaudir aux erreurs & aux fautes des Peres, il ne cherche point à les justifier ; mais il relève aussi très soigneusement les bons & beaux endroits de ces Auteurs, & il en trouve abondamment dans quelques-uns. On n'a
qu'à

* Divus Basilus, vir optimo jure dictus magnus, sed maximi cognomine aignior, cujus facundiam contumeliam esse iudico cum quoquam eorum comparare, quorum eloquentiam supra modum admirata est Græcia, juxta modum æmulata Italia. Quis enim inter illos sic omnibus dicendi virtutibus excelluit, ut in eo non aliquid desideretur vel offendant? Tonat ac fulgurat Pericles, sed sine arte: Attica subtilitate propemodum friget Lysias. Pbalereo suavitatem tribuunt, gravitatem adimunt. Isocrates umbratilis Orator, affectatis structuræ numeris, ac periodis orationis, perdidit illam nativæ dictionis gratiam. Demostheni, quem velut omnibus numeris absolutum eloquentiæ exemplum producit M. Tullius, objectum est quod orationes illius olerent lucernam, nec desunt qui in eo affectus & urbanitatem requirunt. Sed ut maxime aliquis extiterit, in quo neque naturam, neque artem, neque exercitationem desideres, quem mihi dabis, qui Divi Basilii pectus numine plenum, non dicam æquarit, sed vel mediocri consequatur intervallo? Quem qui tantum Philosophiæ, qui omnium disciplinarum circulum cum summa dicendi facultate conjunxerit? Sed ut dixi, contumeliæ genus est virum divinitus oßlatum cum prophanis, ac nihil aliud, quam hominibus conferre. S. Basilii Encomium ex Epistola Des. Erasmi, Roterd. ad D. Jacobum Adoletum, Episcopum Carpentoratensem, primæ Edit. Græcæ Basilii præmissa.

† Tulit eadem ferme ætas aliquot summa facundia parique doctrina ac pietate viros. Athanasium
 Alexan-

goire de Nicée, de St. Athanase, on sera bientôt convaincu qu'il étoit très éloigné du sentiment de Barbeirac.

PEUT-être écrirai-je quelque jour, sage & savant Abukibak, l'histoire critique de la Vie & des Ouvrages des plus grands hommes anciens & modernes; si cela est, je t'enverrai cet Ouvrage dès qu'il sera achevé. Tu verras alors si j'ai bien sù distinguer ce qu'on doit louer, ou ce qu'on doit blâmer dans les Ouvrages des Peres. Quant à présent, je vais te rapporter le plus succinctement qu'il me sera possible, & avec cette liberté qui est le partage des Philosophes, les erreurs, & même les sottises qu'ont dites presque tous les Peres au sujet du mariage, qu'il n'a pas tenu à eux qu'on ne supprimât entièrement, puisqu'ils ne l'ont regardé que comme un mal qu'on permettoit pour éviter un plus grand mal. Ce que je dis te paroîtra étonnant, tu ne pourras croire que des gens, à qui l'on donne journellement le titre de Saint, de grand Saint, de Lumière de l'Eglise, d'Homme incomparable, de Génie sublime, aient pû soutenir une pareille erreur, qui est
aussi

Alexandrium Episcopum, Gregorium Nazianzenum Basilii Pyladem, ac studiorum sodalem, Joannem Chrysostomum & ipsum Basilio familiarem, ac fratrem Gregorium Nyssenum Episcopum. Horum suis quisque dotibus summus erat. Idem, ibid,

aussi nuisible au bien public , qu'elle est impertinente & ridicule ; rien n'est cependant plus véritable. Je vais te faire entendre les Peres , ils parleront eux-mêmes , & tu verras que je ne leur prête rien.

ST. Justin regarde le mariage comme un usage illégitime , par lequel on satisfait le desir de la chair*. Il donne de grandes loüanges à ceux qui se privent & s'abstiennent de cet usage , & qui étant mariés , vivent comme s'ils ne l'étoient point. Une opinion aussi ridicule , qui tend manifestement à la destruction totale de la Société civile & à la ruine des familles , te paroîtra beaucoup plus digne d'un enthousiaste que d'un sage Ecrivain ; mais tu trouveras encore bien plus de fanatisme dans le sentiment de ce Pere , lorsque tu considéreras l'idée qu'ils s'étoit faite de la génération. Il se figuroit qu'il étoit très possible que le genre humain fût continué sans le secours des femmes ; voici ses propres paroles dans un fragment considérable qui nous reste d'un Ouvrage qu'il avoit écrit sur la Résurrection. † La seule raison pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ

* "Αλλαι κη μη σῆραι μὲν ἐξ ἀρχῆς παρδενύουσαι δέ, κατήρησαν τὴν συνουσίαν. ἑτεραι δὲ κη ἀπὸ χρόνου. Ἀρίενας μὲν τὰς μὲν ἀπ' ἀρχῆς παρδενύοντας ὁρῶμεν, τὰς δὲ ἀπὸ χρόνου. ὡς δὲ αὐτὰν καταλύσθαι τὴν δὲ ἐπιθυμίαν ΑΝΟΜΟΝ γάμον.
Spicileg. Tom. II. pag. 180.

† Καὶ ὁ Κύριος δὲ ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἔ' δι' ἄλλο τι ἐν παρ-

Christ est né d'une Vierge , a été pour abolir la génération qui se fait par un désir illégitime , & pour montrer que Dieu peut former un homme sans aucun commerce charnel. Ces imaginations chimériques ne méritent-elles pas d'être condamnées très sévèrement , & n'est-ce pas rendre un service essentiel au Public , que de montrer le ridicule d'une pareille opinion , d'autant plus dangereuse , qu'elle se trouve dans les Ecrits d'un homme qui d'ailleurs a du mérite , & qui est estimé par la pureté de ses mœurs ?

L'IDÉE folle de St. Justin me rappelle celle du Médecin dont tu m'as parlé dans tes premières Lettres , qui trouvoit si peu de dignité dans l'acte Vénérien * , qu'il regrettoit toujours que les Philosophes n'eussent pas le privilège de faire des enfans sans le secours des femmes. Tertullien raisonneoit aussi ridiculement sur cet article que le Médecin moderne ; la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs , c'est que le Médecin vouloit plaisanter , & que le Théologien parloit très sérieusement. Il n'est rien de si peu sentié , & en même tems de si plaisant que ce que Tertullien écrit à sa femme : Si nous
lisons,

Σὺν ἐρίχθιν ἀλλ' ἵνα καταργήσῃ γέννησιν ἐπιθυμίας ΑΝΟ-
ΜΟΤ : καὶ δι' ἧν ἐστὶ καὶ δι' ἀπονοίας ἀνθρώπων συνάτην εἶναι
τὴν οὐκ ἐν ἀφροδίτῃ πλάττει. Ibid. pag. 180. 181.

* Voyez le I. Volume de ces Lettres Cabalistiques.

lisons *, dit-il, dans les Ecritures qu'il vaut mieux se marier que bruler, quel cas doit-on faire, je vous demande, d'un bien qui n'est bien qu'en égard au mal? S'il est permis de se marier, ce n'est qu'autant que cela est moins mauvais que de bruler; mais combien n'est-il pas plus salutaire & plus heureux de ne point se marier & de ne point bruler? Voilà un discours fort tendre pour un époux, & un modèle singulier d'un billet doux pour un mari qui écrit à sa femme. N'y a-t-il pas dans la conduite de Tertullien de quoi détruire de fond en comble les Sociétés les plus tranquilles & les Etats les plus florissans, si cette conduite étoit imitée, & si beaucoup de maris étoient aussi fanatiques au sujet de leur mariage, que l'étoit cet ancien Docteur sur le sien? Belle manière d'inspirer à une femme de l'amour pour son époux, que celle de lui vouloir persuader qu'elle ne doit le regarder que comme une chose qui est moins mauvaise que le supplice du feu, mais qui au demeurant ne vaut guères mieux!

SAINT

* *Quod denique scriptum est, melius est nubere quam uri; quale hoc bonum est, oro te, quod mali comparatio commendat? ut ideo melius sit nubere, quia deterius est uri. At enim quanto melius est, neque nubere, neque uri? Tertull. ad Uxorem, Lib. I. Cap. III. pag. 162.*

Tome V.

Q

SAINT Jérôme n'étoit' guères plus retenu dans les déclamations qu'il faisoit contre le mariage, que Tertullien. Il traitoit les maris de Diables , & toute la grace qu'il leur faisoit , c'étoit de leur donner la préférence sur Belsebut & As-taroeth. Selon lui, une femme qui se remarioit, devoit être privée pour toujours du Sacrement de la Communion. Ces opinions ne sauroient être assez sévèrement condamnées. Un fanatique qui prêcheroit aujourd'hui une pareille doctrine , seroit renfermé par arrêt du Parlement aux Petites-maisons; c'est ce qui pourroit lui arriver de plus heureux; car si on ne lui faisoit grace , à cause de la folie dont on le jugeroit atteint, il seroit peut-être puni comme un perturbateur dangereux du repos public. Je te demande , cher Abukibak , si l'on pourroit traiter trop rigoureusement un Théologien qui écriroit , qui parleroit & penseroit comme St. Jérôme? Voici mot à mot comment s'explique ce Pere *. Si une jeune veuve ne peut, ou ne veut pas garder

* *Ideo adolescentula vidua , quæ si non potest continere, vel non vult, maritum potius accipiat quam Diabolum. Pulchra nimirum, & adpetendares, quæ Satanæ comparatione suscipitur ! Hieron. ad Salvinam, de servanda viduit. Tom. I. pag. 77. Ed. Basil 1537.*

der la continence, qu'elle prenne un mari plutôt que le Diable. La belle chose, & bien à souhaiter, où il s'agit de choisir entre cette chose & Satan ! Tu vois que je ne fais dire à St. Jérôme que ce qu'il a dit expressément, lorsque je l'accuse d'avoir comparé les maris aux Diables ; je rapporterai un autre passage de ce Père sur le sentiment que je lui ai attribué, que les femmes qui se marient une seconde fois, devroient être exclues à jamais de la Communion. Si une veuve, dit-il, * qui a eu deux maris, quelque vieille & quelque indigente qu'elle soit, ne mérite point d'être assistée des charités de l'Eglise. Si elle est privée du pain de l'aumône, ne devroit-elle pas l'être à plus forte raison du pain du Ciel, qui fait la condamnation de ceux qui le mangent indignement ? Peut-on, sage & savant Abukibak, avancer des erreurs plus grossières & plus condamnables ? Quoi ! parce qu'une femme a été deux fois utile à sa patrie, qu'elle a deux fois donné des citoyens à la République, qu'elle a

vou-

* Simulque considera, quod quæ duos habuit viros, etiamsi anus est, & decrepita & egens, Ecclesiæ stipēs non meretur accipere. Si autem panis illi tollitur elemosynæ, quanto magis ille panis qui de cœlo descendit ? quem qui indigne comederit, reus erit violati corporis & sanguinis Christi. Hieronim. contra Jovinian. Tom. II. Lib. I. pag. 28.

voulu suivre le conseil & le précepte de l'Apôtre , se mettre à l'abri des tentations , s'empêcher d'y succomber , qu'elle a enfin voulu vivre comme une sage & honnête femme , elle doit être non seulement privée du secours de l'aumône ; mais encore être séparée en quelque manière du Corps de son Eglise ! Il n'y a que le fanatisme le plus outré qui puisse dicter de pareils discours , il est facile de connoître qu'ils parlent d'un solitaire hyponchondriaque , chez qui les accès de la mélancholie faisoient quelquefois disparoître entièrement la raison.

CE n'est pas seulement contre les secondes nôces que s'élevoit aussi fortement St. Jérôme , il étoit aussi peu partisan des premières ; mais il n'ôsoit sans doute , à cause des Magistrats , ou des autres personnes qui n'auroient pû souffrir une pareille opinion , la soutenir clairement. Il s'expliquoit cependant assez pour être entendu de bien des gens. Un Jurisconsulte moderne a dit avec raison , * *Je vous ai parfaitement entendu Jérôme , & ne vous*

* *Aperui aures , Hieronymus. Non tibi obtrector. Proclames quantum voles , & primas damnas , & magis secundas. Nam sic disputas contra nuptias , & more Socratico , concedis quidem verbo , quas rationibus negas. Alberic. Gentil. De Nuptiis , Lib. VI. Cap. XXII. pag. 564.*

vous attribue aucun sentiment que vous n'aiez eu véritablement. Vous vous récriez en vain, vous condamnez les premières nôces, & les secondes encore plus. Vous blâmez en général toute sorte de mariage; mais vous disputez à la manière de Socrate; vous semblez croire les choses que vous condamnez, par les raisons qui vous paroissent les plus fortes.

IL est certain, sage & savant Abukibak, que St. Jérôme a pensé sur la possibilité de la génération sans le secours des femmes, presque aussi extraordinairement que St. Justin. Il ne dit pas tout à fait comme ce Pere, que Dieu ait eu l'intention d'abolir dans la nouvelle Loi la génération qui se fait par l'union des mariés; mais il n'ose décider * si, supposé qu'Adam & Eve n'eussent jamais péché, ils se seroient rendu le devoir conjugal: Il regarde cela comme fort incertain. Apparemment qu'il se figuroit que les hommes seroient venus comme des choux, & que Dieu auroit donné une graine à Adam & à Eve, qu'ils eussent semée dans une certaine saison.

MINUTIUS Felix, qui vivoit plus d'un siècle

* *Quod si objeceris, antequam peccarent, sexum viri & feminae fuisse divisum, & absque peccato eos potuisse conjungi: quid futurum fuerit incertum est. Hieron. contra Jovinian. Tom. II. Lib. I. pag. 37.*

siècle avant St. Jérôme, avoit eu la même délicatesse que lui sur le mariage. Sans doute qu'il devoit croire que ce saint nœud conservoit toujours quelque chose de deshonnête & de criminel, puisqu'il loïe non seulement ceux qui s'en privoient, mais ceux qui rougissoient quand ils en remplissoient les devoirs. *Plusieurs*, dit-il, * *aussi chastes dans leurs actions que dans leurs paroles, gardent une perpétuelle virginité, sans en tirer vanité. Les autres, bien loin de former des desirs criminels & incestueux, rougissent même, & ont honte de rendre le devoir conjugal.*

JE ne finirois jamais, sage & savant Abukibak, si je voulois rapporter ici tous les faux raisonnemens que les Peres ont faits au sujet du mariage. Les plus modestes sur cet article, ou pour mieux dire les plus sensés, sont ceux qui n'ont déclamé que contre les secondes nœces; mais ils ont presque tous penché à regarder le mariage, c'est-à-dire la seule chose qui maintienne la Société, & fasse fleurir les Etats, comme une espèce de mal qu'on ne devoit tolérer que le moins qu'on

* *Casto sermone, corpore castiore plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur: tantum autem abest incesti cupido, ut nonnullis etiam rubori sit pudica conjunctio.*

qu'on pouvoit, & qu'il falloit empêcher autant qu'il étoit possible. Sûrement personne ne se feroit marié, si cela avoit dépendu de St. Ambroise; il n'y a qu'à l'écouter pour en être persuadé. *J'enseigne **, dit-il, à garder la virginité, & je viens à bout de persuader plusieurs personnes. Plût à Dieu que je fusses assez heureux pour que cela fût vrai! J'empêche que les filles qui s'étoient dévouées pour un tems au service des Autels, ne viennent ensuite à se marier; que ne puis-je encore empêcher toutes les autres de se marier! Que ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y sont destinées, & changer leur voile de nôce en un voile de virginité! Suis-je mal fondé, sage & savant Abukibak, à soutenir que s'il avoit dépendu de St. Ambroise, le genre humain auroit fini? Si ses souhaits avoient été accomplis, l'affaire auroit bientôt été faite.

LORSQUE je considère la fureur qu'ont eue certains Théologiens qui passent pour les

* *Virginitatem, inquis, doces & persuades plurimis. Utinam convincerer, utinam tanti criminis probaretur effectus. . . ! Initiatas, inquis, sacris Mysteriis, & consecratas integritati puellas, nubere prohibes. Utinam possem revocare nupturas! Utinam possem flammeum nuptiale pio integritatis velamine mutare! Ambros. de Virginib. Lib. III. col. 101.*

les plus célèbres & les plus éclairés, détablir une opinion directement opposée à la raison, à la Nature, au bonheur des hommes, à la gloire des Princes, au bien des Etats, je ne puis m'empêcher de réfléchir sérieusement combien il est dangereux d'ajouter aveuglément confiance à des Auteurs, parce que pendant plusieurs siècles consécutifs, des Théologiens & des Moines, bien moins favans que ces Auteurs, & bien plus portés au fanatisme, ont dit qu'on devoit recevoir sans examen tout ce qui se trouvoit dans leurs Ecrits, & ont honoré également les bonnes & sages opinions, comme les ridicules & les impertinentes, du nom pompeux de Tradition.

JE te salue sage & savant Abukibak.





LETTRE CENT SOIXANTIEME.

Ben Kiber, *au sage Abukibak.*

LEs anciens Peres, sage & savant Abukibak, ne pouvant & n'osant interdire ouvertement l'usage du mariage qu'ils regardoient comme aiant quelque chose de mauvais, qui n'étoit tolerable que pour éviter un plus grand mal, en bernoient excessivement les plaisirs & les droits. Il ne tenoit pas à eux qu'on n'établît * un calendrier, plus incommode pour les jeunes mariés, que celui dont parle l'ingénieux la Fontaine. Ils inspiroient, comme je te l'ai montré par leurs propres paroles, de la honte & du mépris pour le devoir conjugal, autant qu'il leur étoit possible.

MON-

* Sic enim causa liberorum procreandorum ducitur uxor, non multum tempus concessum videtur ad ipsum usum, quia & dies festi, & dies purificationis, & ipsa ratio conceptus & partus, juxta Legem cessari temporibus suis debere demonstrant. Autor. Commentar. quæ tribuuntur, D. Ambros. *Sup. Epist. ad Corinth. Cap. VII.*

MONTAGNE, qui avoit bien autant de science qu'aucun Pere de l'Eglise, & peut-être plus de justesse dans le raisonnement, a eu raison de dire : *Ne sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait ?* Il y a plus de sel & de vérité dans ces paroles, que dans toutes les vaines déclamations que les Peres de l'Eglise ont écrites contre le mariage. Le même Philosophe fait encore plusieurs réflexions excellentes sur les préjugés ridicules où l'on est au sujet de la honte qu'on prétend être attachée à remplir les devoirs du mariage. Chacun fuit *, dit-il, en parlant de l'homme, à le voir naître ; chacun court à le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ spacieux en pleine lumière ; pour le construire, on se muffle dans un creux ténébreux, & le plus contraint qu'il se peut. C'est le devoir de se cacher pour le faire, & c'est gloire, & naissent plusieurs vertus de le savoir défaire.

LES Peres de l'Eglise n'ont pas été les seuls qui aient peu approuvé l'usage du mariage, & qui l'aient voulu réduire à un point bien modique, quelques anciens Philosophes ont pensé aussi ridiculement, & je croirois assez volontiers que les premiers Peres, grands Platoniciens, avoient pris

* Essais de Michel de Montagne, Liv. III. Chap. V. pag. 110. Edit. de Londres.

pris de quelques-uns de ces Philosophes la prétendue idée d'immodestie qu'ils attachoient à l'accomplissement du mariage. Ces Philosophes pouvoient bien à leur tour avoir reçu cette opinion des anciens Pythagoriciens, dont ils en avoient adopté plusieurs autres. Nous apprenons dans un fragment de l'Histoire de Diodore de Sicile que Pythagore approuvoit fort peu le fréquent usage des plaisirs permis dans le mariage. Pythagore, dit cet Historien, ne considéroit dans l'union de l'homme & de la femme que la seule utilité; ainsi il conseilloit de s'abstenir absolument pendant l'été de tout acte vénérien. Dans l'hiver il permettoit qu'on l'accomplît quelquefois; mais cependant il ordonnoit que ce fût rarement & avec modération: car il estimoit en général que toute action, tendante à la génération, étoit une chose nuisible, & il disoit que l'usage journalier de l'acte vénérien affoiblissoit beaucoup, & causoit enfin un mal irréparable. *

Voi-

* "Οπὸ αὐτὸς Πυθαγόρας, καὶ περὶ τῶν ἀφροδισίων ἐκλογιζόμενος τὸ συμφέρον, παρήγγελλε κατὰ μὲν τὸ θέρος μὴ πλησιάζειν γυναῖκι, κατὰ δὲ τὴν χειμῶνα προσεῖναι τεταμικυμένως. καθόλου γὰρ τὸ γένος τῶν ἀφροδισίων ὑπελάμβανεν εἶναι βλαβερὸν, τὴν δὲ συνέχειαν αὐτῶν τριῶς ἀσθενείας καὶ ὀλέθρου ποικίλιν ἐνόμιζε. Pythagoras in rebus Venereis utilitatem spectans, consulebat ut æstate quidem a coitu abstinerent, hyeme vero parce ac moderate ad coitum accederent. Etenim concubitum in universum, rem noxiam esse existimabat: continuum autem veneris

Voilà le texte original que les anciens Peres ont commenté à leur façon. Ils y ont ajouté leurs idées particulières, & ont taché d'accommoder au Christianisme les idées du Pythagorisme sur la génération, comme ils avoient amené à la Religion toutes les rêveries de Platon sur la nature des Esprits & des Dieux subalternes. St. Clément, pour arrêter les effets de l'amour mutuel qui doit se trouver entre deux jeunes époux, prétend * que c'est une chose opposée à la Loi, & une action injuste & contraire à la raison de ne se proposer que le simple plaisir dans le mariage; de sorte qu'il s'ensuit nécessairement de ce principe qu'un homme ne peut ni selon la Loi, ni selon la raison, connoître sa femme dès qu'elle est enceinte. Voilà un jeûne de neuf mois, bien plus considérable que celui de Pythagore, qui ne duroit que pendant l'été.

St. Ambroise a adopté l'étrange opinion de St. Clément. Cela n'est pas surprenant, puisque s'il avoit été le maître du

veris usum, penitus vires labefactare, ac perniciem afferre aiebat. Diodorus Siculus in Excerptis.

* *Ἡ δὲ μόνη ἡδονὴ, καὶ ἐν γάμῳ παρεκκλινούσῃ, παράνομός ἐστι, καὶ ἀνόμιμος. Sola enim voluptas, si quis ea etiam utatur in conjugio, est præter Leges, & injusta, & a ratione aliena. Pedagog. Lib. II. Chap. X. pag. 225. Edit. Oxon.*

du fort des humains , le mariage auroit été défendu , ainsi que l'est la fornication, & Dieu auroit conservé, s'il lui avoit plû , les hommes par un autre moïen que la génération. Tu as vû, sage & savant Abukibak , dans ma dernière Lettre combien ce Pere se félicite de ce qu'il avoit empêché plusieurs filles de se marier , & avec quelle passion il souhaite de pouvoir persuader toutes les autres à fuir le mariage. Un ennemi , si déclaré du lien conjugal, ne pouvoit manquer , ne pouvant l'anéantir absolument , d'en resserrer les droits le plus qu'il lui seroit possible. Il n'est rien de si pitoiable que les fausses & absurdes comparaisons que ce Pere fait pour autoriser son opinion. * *Que ne doit-on pas pen-*

* *Quid mirum de hominibus , si pecudes quoque muto quodam opere loquuntur generandi sibi studium , non desiderium esse coeundi. Siquidem ubi semel senserint genitali alvo semen receptum , jam nec concubitu indulgent , nec lasciviam amantis , sed curam parentis assumunt. At vero homines nec conceptis ipsis , nec Deo parant ; illos contaminant , hunc exasperant. In vulva matris sanctificavi te , ad cohibendam petulantiam tuam , manus quasdam tui auctoris in utero hominem formantis advertis , ille operatur , & tu sacri uteri secretum incestas. Vel pecudes imitare , vel Deum reverere. Quid de pecudibus loquor ? Terra ipsa a generandi opere sæpe requiescit , & si impatienti hominum studio jactis frequenter jeminibus occupetur , impudentiam mulctat agricolæ , & sterilitatem fecunditate commutat.*

penſer, dit-il, de la cupidité des hommes, lorsqu'on voit les bêtes, qui par une eſpèce de langage muet, montrent qu'elles ſ'accouplent, non pas pour ſatisfaire leurs deſirs; mais pour engendrer d'autres animaux? Dès qu'elles ſentent qu'elles ont connu, elles ne ſouffrent plus l'approche des mâles, elles ont alors la tendreſſe d'une mère, & non pas l'emporement & les deſirs d'une amante. Mais les hommes ne pardonnent ni à Dieu, ni aux hommes; ils flétriffent les derniers, & offenſent le premier. Dieu a ſanctifié quelques enfans dans le ventre de leur mère, pour apprendre aux hommes à réprimer leurs deſirs & à vivre chaſtement avec leurs femmes dès qu'elles ſont enceintes. N'eſt-il pas affreux qu'il y ait des gens aſſez criminels pour aïſer fouiller dans un endroit où ſe trouve un Saint, & profaner un lieu qui eſt devenu ſacré? Si l'on ne veut pas craindre Dieu, du moins qu'on imite les bêtes. Mais que diſ-je? La terre même inſtruit les hommes de leur devoir, elle a beſoin, pour produire, de ſe repoſer quelquefois. Si on l'enſeance trop fréquemment, elle reſte & devient ſtérile.

CETTE déclâmentation puérile eſt priſe preſque mot à mot d'une pareille de St. Clément d'Alexandrie*. L'exemple des bêtes

tat. D. Ambroſ. Comment. in Cap. I. Evangel. Luc.

* Aliquod tempus ad ſeminandum opportunum habent quoque rationis expertia animalia. Coire autem non

bêtes qui ne s'acouplent que dans un certain tems, y est aussi rapporté ; cet exemple devoit paroître d'une grande importance aux Peres de l'Eglise. Avant que nous examinions combien elle est absurde, je remarquerai que St. Jérôme n'a pas manqué de s'en servir * : il n'avoit garde d'oublier ce mauvais raisonnement ; tout ce qui pouvoit flétrir le mariage & en interdire les plaisirs innocens, lui paroissoit trop essentiel pour le négliger.

Je ne fais à quoi pensoient les Peres, lorsque pour montrer qu'un mari ne pouvoit

non ad liberorum procreationem est facere injuriam Naturæ, quam quidem oportet magistram asciscere, & diligenter observare quas illa introducit temporis considerationes, senectutem inquam & puerilem ætatem; his enim nondum concessit, illos autem non vult amplius uxores ducere. Pedagog. Lib. II. Cap. X. pag. 225. Edit. Oxon.

* *Liberorum ergo, ut diximus, in matrimonio opera concessa sunt, voluptates autem quæ de meretricum capiuntur amplexibus in uxore damnatæ. Hoc legens omnis vir & uxor, intelligat sibi post conceptum magis orationi quam connubio servendum, & quod in animalibus & bestiis ipso Naturæ jure præscriptum est, ut prægnantes ad partum usque non coeant; hoc in hominibus sciant arbitrio derelictum ut merces esset ea abstinencia voluptatum. Imitentur saltem pecudes, & postquam uxorum venter intumuerit, non perdant filios, nec amatores uxoribus se adhibeant, sed maritos. Hyeronim. Tom. I. pag. 140.*

voit connoître sa femme dès qu'elle étoit enceinte , ils citoient à ce mari l'exemple d'une chienne ou d'un jument. Ce mari ne devoit-il pas leur répondre ? *Un animal ne connoît sa femelle que dans un certain tems , parce que c'est un animal ; c'est-à-dire une créature qui n'agit que par instinct , & comme une espèce de machine. L'Auteur de la Nature a jugé à propos de ne donner des desirs aux bêtes que dans une certaine saison , il a accordé au contraire la raison aux hommes & aux femmes , leur a formé un tempérament qui leur occasionne des desirs dans tous les tems ; ainsi , de l'assemblage de ces desirs & de celui de la raison il s'ensuit une chose très naturelle , qui est le contentement & la satisfaction d'une passion innocente. Loin que l'exemple des bêtes prouve que les hommes ne doivent connoître leurs femmes que dans un certain tems , il montre au contraire que Dieu a voulu qu'ils pussent toujours en jouir , puisqu'il leur a donné un desir continuel , qui n'est que momentané dans les bêtes , & ce desir est une des plus grandes marques de la sagesse & de la Providence divine. Elle a voulu former entre le mari & la femme entre deux créatures douées de raison , un lien qui conservât toujours leur union & leur tendresse réciproque , qui servît à entretenir & à renouveler leur amitié mutuelle. On voit bien que les Peres qui écrivoient sur le mariage , en parloient comme les aveugles des couleurs , & ne*
con-

connoissoient guères l'intérieur des ménages. Tout homme marié fait assez par expérience combien le desir dont Dieu a favorisé les hommes de rendre le devoir conjugal à leurs femmes dans tous les tems, est utile à la paix, au bonheur, & à la prospérité des familles. Je citerai ici encore Montagne au sujet de ces contraintes & de ces rigidités inutiles & & pernicieuses. Un Auteur qui raisonne toujours très sensément, vaut bien chez les véritables Philosophes un Pere de l'Eglise. * Hé ! pauvre homme, tu as assez d'incommoditez nécessaires, sans les augmenter par ton invention : & es assez misérable de condition, sans l'être par article : tu as des laideurs réelles & essentielles à suffisance, sans en forger d'imaginaires. Trouves-tu que tu sois trop à l'aise si la moitié de ton aise ne te fâche ? Trouves-tu que tu ayes rempli tous les offices nécessaires, à quoi nature t'engage, & qu'elle soit oisive chez toi, si tu ne t'obliges à nouveaux offices ? Tu ne crains point d'offencer les loix universelles indubitables, & te piques aux tiennes partisans & fantastiques. Et d'autant plus qu'elles sont particulières, incertaines, & plus contredites, d'autant plus tu fais là ton effort. Les ordonnances positives de ta Paroisse t'attachent, celles du monde ne

* Essais de Michel de Montagne, Liv. III. pag. III. Edit. de Londres.

ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette considération , ta vie en est toute.

LES autres raisons, sage & savant Abukibak, sur lesquelles se fonde St. Ambroise, sont encore plus pitoiables que celle qu'il prétend tirer de l'exemple des animaux. Un enfant dans le ventre de sa mere, quelque saint qu'il doive être un jour, n'est pas souillé davantage par l'accomplissement de l'acte vénérien, qu'il l'est par les alimens, ou par les autres choses qui peuvent entrer dans le corps de sa mere. Et depuis quand est-ce que Dieu a attribué quelque impureté à la semence humaine, qui ne se trouve point dans le reste de la matière? Du sang un peu plus, ou un peu moins purifié, peut-il profaner un enfant qui ne vit & ne se nourrit que de la nourriture qui se forme dans l'estomac de celle qui le porte? Le raisonnement de St. Ambroise est celui d'un véritable déclamateur. Ce qu'il ajoute *sur la terre qui ne porte point, lorsqu'elle n'a pas le tems de se reposer*, est pitoiable. Quelle comparaison y a-t-il entre une chose inanimée & une animée, entre une substance insensible à toute sorte de sensations & un être susceptible de desir? Si l'intention de St. Ambroise a été de dire que de même que la terre trop fatiguée devient stérile, de même un mari qui

con-

connoît la femme lorsqu'elle est enceinte, la rend moins fécondé, il s'est trompé étrangement; car tous les grands Médecins soutiennent le contraire, & il est certain que lorsque les femmes sont enceintes de cinq ou six mois, elles ont plus de desirs qu'auparavant. Or, c'est nuire considérablement à leur santé, que de s'opposer à ces desirs.

LES Peres n'entendoient guères mieux la Médecine que la politique. Deux raisons essentielles doivent non seulement permettre aux maris; mais même les obliger de rendre à leurs femmes le devoir conjugal lorsqu'elles sont enceintes. La première, c'est la nécessité de contenter leurs desirs, auxquels on ne peut se refuser sans exposer également à des dangers eminens, & les meres, & les enfans qu'elles portent. La seconde, c'est que la Nature demande dans les grossesses pendant un certain tems l'accomplissement de l'acte vénérien. Il seroit inutile de dire que les femmes doivent ne point former les desirs que les Peres de l'Eglise condamnent: car non seulement elles ne sont pas maitresses de ne pas les avoir, mais ces desirs sont des accidens attachés nécessairement à leur grossesse, & qui sont si naturels à leur état, qu'on juge qu'elles sont enceintes parce qu'elles les ont; c'est une des marques essentielles

tielles qu'Hippocrate prescrit * dans ses *Aphorismes*. Cardan remarque fort à propos † que l'état d'une femme enceinte est celui d'une personne qui a malgré elle les envies les plus fortes, & quelquefois même les plus déraisonnables & les plus desordonnées. On voit des femmes manger avec une avidité étonnante des charbons, de la cendre, de la chair crue. Si elles ne contentoient point leurs envies, elles courroient risque de se blesser, & l'enfant qu'elles portent, pourroit se ressentir du chagrin qu'elles auroient de ne pouvoir se satisfaire. Ce ne
sont

* "Ημ γυναικὶ καθάρσις μὴ προέσιν, μὴτε φρίκη, μὴτε πρὸς τὰ ἐπιγαστήριον, ὅσαι δ' αὐτὴν προπαύσασιν, ὅπως ταῦτ' αὖ γαστρί' ἔχουσιν. Si mulieri menstruae purgationes non prodeunt, neque horror, neque febris succedit, & sibi fastidia accidunt, hanc praegnantem esse aestimato. Hippocrat. Aphorism. Lib. V. Aphorism. LXI.

† Apparet igitur fastidium hoc cibi, quod Graeci Picam vocant, & ab Hippocrate ut signum commemoratum conceptionis, & experimentum id esse docet. Nam aliae quidem ut conceperunt, prorsus cibos omnes abominantur: aliae vero carbonem calcem & carnes crudas appetunt. Ergo id contingit, quod in his quae uterum gerunt, tria sunt, quae non in aliis, in quibus menses aliter retinentur. Hyeronim. Cardani Mediolanensis in Septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentarius &c. pag. 178. Edit. in folio Basileae 1564.

font point des Médecins ordinaires qui prétendent que les envies des meres sont souvent imprimées sur le corps de leurs enfans, presque tous les plus grands en conviennent; Fernel *, ce restaurateur de la Médecine, est précis sur ce sujet. Mais enfin, quand il seroit vrai, (comme il n'est pas impossible qu'il le soit) que le fœtus seroit insensible † aux mouvemens de l'ame de la mere, il ne le seroit pas aux coups & aux mouvemens auxquels il est exposé par le dérangement & la secousse qui se fait dans le corps d'une femme qui est agitée d'une passion violente. De quelque manière qu'on pense donc sur les envies des femmes enceintes, il est toujours certain qu'il est très dangereux pour le fruit qu'elles portent, qu'elles ne puissent pas les contenter.

UNE

* *Si gravida eo cujus flagrat desiderio minime potiat, infans illius signum geret. Veterum etiam literis proditum est mulierem albam, prolem nigram genuisse; hinc duntaxat, quod fixis oculis intento-que animo diu Æthiopis imaginem comprehendisset. Si pavo, dum ovis suis incubat, linteis albis circumtegatur, albos omnino pullos, non gemmantis coloris edet: quemadmodum etiam gallina colore varios emittet, si varie picta ova foveat. Joan. Fernelii Universa Medecina, &c. Physiologiæ Lib. VII. Cap. XII. pag. 335.*

† Voi. le V. Volume de l'Édition de la Haye 1738. des *Lettres Juives*, pag. 123.

UNE femme, qui pendant sa grossesse souhaite l'accomplissement du mariage avec ardeur, & à qui l'on refuse ce devoir, devient mélancholique : sa passion s'irrite par l'obstacle qu'on y oppose, il lui est impossible de vaincre un desir qui est une cause nécessaire de l'état où elle se trouve. Peu à peu sa tristesse se change en chagrin, & ce chagrin à la première occasion devient une espèce de fureur, laquelle à on donne communément le nom de vapeur hystérique. Rien n'est si dangereux que ce mal pour une femme enceinte, causé ordinairement par la mélancholie ou la colère. Lazarus Riverius, un des plus illustres Médecins de Montpellier, rapporte dans les excellens Ouvrages qu'il a publiés, plusieurs exemples du danger où cette maladie expose les femmes enceintes. Parmi ces exemples, celui * d'une Dame appelée Dau-

* *Clarissima uxor Dn. Daumelas, Franciæ Questoris generalis, circa finem sextimi graviditatis mensis, occasione quadam domesticâ in iram vehementissimam concitata est, a qua vomitum mane pariebatur cum dolore stomachi, & icterica facta est His postremis de causis noluit Ranchinus pblebotomiæ assentiri, sed decretum fuit rhab. in substantia exhibere ad unc. I. ut bilis illa per alvum sensim educeretur, quod factum fuit. Parum præstitit rhubarbarum, agraque post quinque vel sex dies, abortum passa est. Lazari Riverii &c. Ob.*

Dâumelas, qui mourut dans le septième mois de sa grossesse, d'un accès de vapeur qu'elle s'étoit causé par une colère, est des plus instructif, & prouve bien le danger qu'il y a de refuser de contenter la volonté d'une femme enceinte. Au reste, il est certain que rien ne procure plus les vapeurs hystériques que le chagrin qu'on ressent de ne pouvoir satisfaire ses desirs. On peut assurer hardiment qu'en établissant qu'il doit être défendu de rendre le devoir conjugal aux femmes enceintes, on les expose à toutes les passions qui causent cette dangereuse maladie. Parmi celles dont font mention les habiles Médecins, ils placent au premier rang le chagrin & la tristesse *. Ce qu'il y a de plus triste pour les femmes qui dans leur grossesse sont attaquées de

va-

Observationes medicæ & curationes insignes.
Edit. Hagæ Comitum, Centuria. II. Observat. IX.
 pag. 106.

* *Somnus & vigiliæ etiam in mediocritatis cancellis contineantur, nocent enim somnus & vigiliæ nimis protractæ, cum varias cumulent cruditates; animus sit hilaris, moerores autem graves & animus meticulosus, consternatio ex inopinatis casibus, & si qui sunt similes affectus, hunc morbum facile inferre possunt. Johannis Dollæi, &c. Encyclopædia Medicinæ Theoretico-Practicæ, Lib. V. de Morbis Mulierum, pag. 629. Edit. Amstelod.*

vapeurs hystériques , c'est qu'on ne peut gueres employer de remèdes pour leur rendre la santé , qui ne soient contraires à l'état où elles sont , & qui par leur violence * n'ébranlent la machine , & ne causent quelque dommage au fœtus , qui se ressent des mouvemens que reçoit le corps de sa mere.

Je viens actuellement à l'autre raison , qui doit obliger les maris à rendre de tems en tems le devoir conjugal à leurs femmes pendant leur grossesse , du moins jusque vers la fin du septième mois. Les femmes enceintes ont besoin de se purger de tems en tems de cette quantité d'humeurs que la suppression de leurs règles laisse croupir dans leur corps. Il est bien vrai que le fœtus absorbe en quel-

* *Si ergo femina in paroxysmo graviore constituta est, clauderes, pilorum in pudendis, præcipue aurium vellicationes, ligaturas & frictions dolorificas commendant, præ omnibus tamen nostra observatione titillationes in plantis pedum paroxysm. discutiunt; sæpe etiam cucurbitulas cum multa flamma suris & femoribus applicandas volunt. Naribus graveolentia & fetida, utpote castor. Assa fetida, fumus ex pennis perdicum, unguibus cornubus, &c. ut vapores illi maligni discutiantur, adhibenda volunt, in quem finem etiam arcani instar verrucas (quæ tibiis equorum adnascuntur) comburunt, fumumque naribus excipere instituunt. Id. ibid.*

quelque manière une partie de ces humeurs, la matière menstrueuse * servant à imbiber les parties qui l'enveloppent, & qui par un prodige de la Nature grandissent & s'étendent, à mesure qu'il devient plus grand & plus considérable; mais il reste encore une grande quantité d'humeurs, qui sont augmentées par la conservation de la semence. Or, c'est rendre un service considérable à une femme enceinte, que de lui faire évacuer en quelque manière une partie de cette semence; & c'est n'avoir pas la moindre idée de la Médecine, que de se figurer qu'un coït modéré puisse nuire au fœtus, tandis qu'Hippocrate † conseille de purger les fem-

* *Uterus in non gravidis, pugno facile comprehenderetur; at in gravidis in quantum fœtus crescit, in tantum sese expandit uterus, & quidem dum ita se extendit (dictu mirabile) corporis sui membranæ non redduntur tenuiores, sed multo corpulentiores acquirunt crassitiem. Quod ideo contingit, quia in venis & arteriis suis, & etiam in reliquo substantiæ suæ, menstruosa materia, istic restagnante, imbibitur uterus. Ludovici Cardani Medicinæ Doctoris, &c. Manu ductio per omnes Medicinæ partes, seu Institutiones. Medicinæ, Lib. I. pag. 253.*

† Τὰς κοίτας φαρμακεύει, Ἡρ ὀφθαλμοὺς καὶ ἀχρεῖα μύνηται, Ἡστέον ὅτι ταύτας τὰ ὅντα καὶ πρόσβουτα εὐλαβίζονται χαλ. *Uterum gerentes mulieres medicamentis purgare convenit, si materia turget, qua-*
R 5 dri-

femmes enceintes depuis le troisieme jusqu'au septieme mois. Combien n'y a-t-il pas de difference entre le mouvement interne que cause une purgation, & celui que fait l'action du coït, sur-tout dans une femme? Au reste, si Hippocrate ne permet de purger les femmes que depuis le troisieme jusqu'au septieme mois, c'est par des raisons * qui n'ont rien de commun avec le prétendu empêchement de rendre le devoir conjugal, les liens par lesquels le *fœtus* est attaché, quelque nouveaux & quelque vieux qu'ils soient, ne pouvant jamais être endommagés par la simple éjaculation de la semence.

IL reste encore un prétexte aux Peres de l'Eglise, c'est de dire que dans l'action du coït la pression mutuelle des deux époux

drimestres & ad septimum mensem usque, sed eas minus. Juniores vero & seniores cavere oportet. Hippocrat. Aphorism. Lib. IV. Aphorism. I.

* *Cur autem mensibus iis qui inter tertium & septimum medii sunt, uterum ferentes magis purgare conveniat, nulla alia est ratio, nisi quod hoc tempore ligamenta quibus fœtus utero connectitur, robustiora & crassiora sunt, adeoque non facile a medicamento purgantis commotione rumpuntur, quemadmodum in Commentariis suis Galenus fusius docet. Comment in Hippocrat. Aphorism. per Leonhart. Fuchsum, pag. 137.*

poux & le choc des ventres peut endommager le fœtus. Le Cardinal Damien a attribué * à cela la plupart des avortemens ; mais il est aisé d'éviter un pareil inconvénient, & sans entrer dans une matière qui ne peut être traitée avec trop de retenue, & qui par elle-même engage nécessairement à des discours difficiles à accommoder avec la délicatesse du langage François, tous les gens mariés connoissent bien eux-mêmes qu'il leur est facile d'éviter cet inconvénient, & les
molens

* *Vide ô homo ! canem si caniculam postquam concepit, aggreditur ; aspice buculam, vel certe equam, si post conceptum a suis maribus infestantur : ignorant quippe coeundi libidinem, cum desse sibi gignendi conspiciunt facultatem. Cum ergo tauri, canes, & cætera bestiarum genera fatibus suis reverentiam præbeant, soli homines, quorum Doctor de Virgine natus est, ut vota suæ libidinis expleant parvulos suos, qui ad Dei formantur imaginem, necantes, obterere non formidant. Ilinc est quod nonnullæ mulieres ante pariendi tempus abortiunt, aut certe mutilata vel lasa eorundem parvulorum tenera adhuc membella reperiunt, & hoc modo dum ad libidinis feruntur incentiva præcipientes, ante paricidæ sunt quam parentes, & quod valde periculosum est dum hæc vitio naturæ peccantis adscribunt, sese tam flagitiosi reatus obnoxios non agnoscunt. Verum tamen & hoc aliquando non ignorant, sed dum lucrantur ignorantiam populi, dissimulant hoc Sacerdotibus confiteri. Pet. Damian. Epist. IV. ad Alexandrum secundum.*

moïens qu'ils peuvent prendre, leur sont permis non seulement par les loix de la Nature & de la raison ; mais par les règles des plus habiles gens qui ont écrit sur les devoirs du mariage.

IL te sera facile à présent de juger du peu de solidité de l'explication que donne St. Jérôme d'un des plus beaux & des plus sages préceptes de St. Paul. Ce grand Apôtre écrit aux Thessaliens. *Que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement & honnêtement , & non pas en vous abandonnant au mal de la concupiscence , comme les Païens qui ne connoissent pas Dieu.* St. Jérôme prétend * que le sens qu'il faut donner aux paroles de l'Apôtre, c'est l'obligation où sont les personnes

** Noverit unusquisque possidere vas suum in sanctitate & pudicitia. Præcipitur ergo viris ut non solum in alienis mulieribus , sed in suis quoque, quibus videntur lege conjuncti, Scriptura dicente, Crescite & multiplicamini, & replete terram, certa concubitus norint tempora, quando coeundum, quando ab uxoribus abstinendum sit, quod quidem & Apostolus & Ecclesiastes sonant, tempus amplexandi, tempus fieri longe ab amplexibus. Caveat ergo uxor ne forte victa desiderio coeundi, illicitat virum, & maritus ne vim faciat uxori, putans omni tempore subjectam sibi esse debere conjugii voluptatem. Unde & Paulus ut noverit, inquit, unusquisque possidere vas suum in sanctificatione & pudicitia. Hieronim. Comment. Epist. Ephes. Lib. III. Cap. III.*

nes mariées de vivre en continence avec leurs femmes dès qu'elles ont conçu. Il avertit les uns & les autres d'éviter soigneusement de se rendre en pareil cas le devoir du mariage, & recommande aux femmes de ne rien demander à leurs maris, & aux maris de ne rien donner à leurs femmes. On sent d'abord combien l'explication de St. Jérôme est forcée & éloignée du véritable sens des paroles de l'Apôtre, qui se présente naturellement à l'esprit ; il n'est rien de si aisé que de l'entendre. St. Paul ordonne aux gens mariés de posséder saintement le vase de leur corps, & de ne point s'abandonner à la concupiscence comme les Païens, c'est-à-dire qu'il prescrit aux Chrétiens de ne point se souiller par l'adultère & par la fornication comme les Gentils ; mais de conserver au Saint lien du mariage le respect & l'attachement qui lui est dû. Le verset qui précède celui qu'interprète si mal St. Jérôme, met dans tout son jour la pensée de St. Paul. *La volonté de Dieu, dit cet Apôtre *, par laquelle vous êtes sanctifiés, veut que vous vous absteniez de la fornication & du concubinage. Qu'un cha-*

* *Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passione desiderii sicut Gentes que ignorant Deum. Paul. I. Tessal. C. IV.*

chacun de vous possède donc saintement le vase de son corps, &c. Rien n'est si clair que ce passage; mais St. Jérôme vouloit autoriser son opinion absurde & chimérique, il tordoit un passage de l'Écriture, & le faisoit servir à appuyer un sentiment auquel St. Paul n'avoit jamais pensé. Je remarquerai au reste, que la traduction de St. Jérôme dans cet endroit n'est rien moins qu'exacte & littérale. Celle de Théodore de Bèze, quant à ce passage, l'est infiniment plus; car il y a proprement dans le Grec: *Que chacun possède le vase de son corps saintement & honnêtement, & non point avec la maladie de la cupidité, comme les Païens qui ne connoissent pas Dieu; ce qui exprime beaucoup mieux les desirs de l'adultère & de la fornication, que les termes dont se sert St. Jérôme, Que chacun, dit ce Pere, * possède saintement*

* Voici les trois versets dont il s'agit. Il est aisé de voir combien l'explication de St. Jérôme est fautive, & éloignée du véritable sens de l'Apôtre; il ne faut pour cela que savoir lire.

Τὸν γὰρ ἑστὶ δόγμα τοῦ Θεοῦ, ὁ ὁρασμὸς ὑμῶν, ἀπέχεσθαι
 ὅπως ἀπὸ τῆ πορνείας.

Εἰδοὺς ἡνάσκει ὑμῶν τὸ ἑαυτοὺς σκεῖν κλῆσθαι ἐν ὁρασμῷ ὁ
 κυρίου.

Μὴ ἐν τῷδε ἐπιθυμίᾳ, καὶ ἑαυτοὺς καὶ τὰ ἑαυτῶν τὰ μὴ εἰδὲν
 τὸ Θεῷ.

tement & honnêtement le vase de son corps, & non point en suivant les mouvemens de la concupiscence. Ces dernières paroles rendent mal le sens du précepte de l'Apôtre, & font louche la pensée la plus claire, parce qu'on peut entendre cette concupiscence innocente, dont le mariage fait un saint usage. Mais c'étoit justement ce que vouloit défendre St. Jérôme : il se pourroit bien que par la même raison qu'il a mal expliqué ce passage, il l'eût mal traduit. Tu entends le Grec, sage & savant Abukibak, consultes le texte original, & tu trouveras que j'ai raison de donner la préférence à la traduction de Bèze sur celle de St. Jérôme quant à cet endroit ; car je n'entre point ici dans aucune discussion sur le mérite des différentes traductions des Ecritures.

St. Augustin a été un peu plus modéré que les Peres qui l'avoient précédé, sur les devoirs du mariage. Il n'ose pas dire nettement, comme St. Jérôme, qu'un mari pèche lorsqu'il rend le devoir à sa femme si elle est enceinte ; mais il

Nam hæc est voluntas Dei, nempe sanctificatio vestra, id est ut abstineatis a scortatione: & sciat vestrum unusquisque suum vas possidere cum sanctificatione & honore: non cum morbo cupiditatis, sicut Gentes quæ non noverunt Deum.

il établit indirectement * ce qu'il n'ose avancer sans détour.

Ces idées sur le mariage , si contraires au repos des familles , si opposées au bonheur des humains , si peu utiles à la gloire de Dieu , si propres à jeter les gens les plus sensés dans une espèce de fanatisme , avoient été peu-à-peu abandonnées. Plusieurs Savans , parmi lesquels on trouvoit même de grands Théologiens Catholiques, les avoient fortement réfutées : on croioit qu'elles seroient entièrement décréditées ; mais les Jansénistes ont taché de les remettre à la mode. Cela est bien digne des protecteurs, que dis-je des protecteurs ? des auteurs du plus ridicule fanatisme qu'il y ait jamais eu en Europe. Ce que les Jansénistes ont enfin exécuté depuis dix ou douze ans ,
mon-

* *Qui uxoris carnem amplius appetit quam præscribit limes , ille liberorum procreandorum causa , contra ipsas tabulas facit , quibus eam duxit uxorem , recitantur tabulæ , & recitantur in conspectu omnium attestantium , & recitantur liberorum procreandorum causa , & vocantur tabulæ matrimoniales ; nisi ad hoc dentur , ad hoc accipiantur uxores. Quis sana fronte det filiam suam libidini alienæ ? sed ut non erubescant parentes cum dant , recitantur tabule , ut sint soceri , non lenones. Quid ergo de tabulis recitantur ? liberorum procreandorum causa. August. Serm. LXIII. de Diversis. Cap. XIII.*

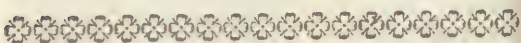
montre assez que leurs ennemis n'avoient pas tort de les donner pour des gens qui avoient de la disposition à devenir enthousiastes ; ce qu'on avoit prédit n'est que trop arrivé : après les folies journalières que l'on voit faire aux Jansénistes, peut-on s'étonner qu'ils aient eu des idées bizarres sur le mariage , & qu'ils aient taché de renouveler les visions chimériques de quelques Théologiens anciens ? Ho ! le grand homme que Zénon ! Il doit être au gré de ces zélés dévots modernes *. Ce Philosophe ne connut qu'une seule fois en sa vie une femme ; encore dit Montagne après Diogene Laërce, *ce fut par civilité, pour ne sembler trop obstinément dédaigner le Sexe.* Je suis persuadé que si Nicole avoit vécu du tems de Zénon , il l'eût dissuadé d'une pareille civilité. Ce fameux Janséniste prétendoit † *qu'encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise & déréglée.* Quel pitoiable raisonnement ! Aussi voit on que les disciples de ceux qui l'ont fait, sont les danseurs de St. Me-

* Ἡ Ἀπαξ ἢ δις περ παιδικῆς τιμῆς, ἵνα μὴ δοκοῖν μισογύνῃς εἶναι. Semel fere aut bis usus est ancillula quadam, ne sexum odisse videretur. Diogen. Laërt. de Vit. & Dogmat. clar. Philosop. Lib. VII. Segm. 63.

† Essai de Morale, Tom. III. Traité de la Comédie, Chap. III. pag. 206.

Medard, & les principaux Convulsionnaires ; cela est dans l'ordre.

Je te salue , sage & savant Abukibak.



LETTRE CENT SOIXANTE-ET-UNIEME.

Ben Kiber , *au sage & savant Abukibak.*

IL étoit naturel, sage & savant Abukibak, que les Peres de l'Eglise, étant si peu favorables aux premières nœces, le fussent encore moins aux secondes; aussi ont-ils dit à ce sujet les choses les plus étonnantes & les plus pernicieuses au bien de la Société. Si quelque Théologien moderne soutenoit aujourd'hui de pareilles erreurs, les Juges civils & les Souverains le puniroient sévèrement; les Ecclesiastiques même, j'entends les Ecclesiastiques, véritablement savans, condamneroient eux-mêmes ces opinions, comme St. Augustin les condamna autrefois, ainsi que nous verrons bien-tôt.

St. Irenée traite la Samaritaine de fornicatrice, pour avoir eu plusieurs maris. *Le Seigneur, * dit-il, voulut bien pardonner*

* *Miserante Domino Samaritana illi pravaricatori*

à la Samaritaine qui avoit péché, & s'étoit rendue coupable du crime de fornication, pour n'avoir pas resté veuve après la mort de son mari, & en avoir épousé plusieurs autres. C'est-là s'exprimer en termes nets & claires sur l'idée qu'on a des secondes nœces. Selon St. Clément d'Alexandrie, * un Chrétien n'a le pouvoir par la Loi que d'épouser une femme en premières nœces. Minutius Félix † compare les secondes nœces à un adultère. St. Basile les appelle § une polygamie, ou une fornication mitigée. St. Grégoire de Naziance dit ‡ que le premier mariage est légitime, que le second n'est accordé que par indulgence, que le troisième est un crime, & que le quatrième ne peut être contracté que par des pourceux. Voilà bien des sottises & des erreurs.

trici, quæ in uno viro non mansit, sed fornicata est in multis nuptiis. Iren. Lib. III. Cap. 19.

* Ἀλλ' ὁ καθ' ἑκάστον ἡμῶν, ἢν ἂν βούλεται, καὶ τὸ νόμον γαμῶν, τὸ πρῶτον λέγω γάμον, ἔχει καὶ ἑξῆς. Clem. Strom. Lib. III. Cap. XI. p. 544.

† Alia sacra coronat univira, alia multivira, & magna religione conquiritur quæ plura possit adulteria numerare. Min. Fel. Octav. Cap. XXIV.

§ Ονομάζεται ὃ τὸ πρῶτον ἔκ ἐπὶ γάμον, ἀλλὰ πολυγαμίαν, μάλιστα ὃ προνομίαν ἀνικολασμένην. Basil. ad Amphilocho. Can. IV.

‡ Τὸ πρῶτον νόμος, τὸ δεύτερον, συγχώρησις, τὸ τρίτον, παρομία. ὁ δὲ ὑπὲρ τούτου χοιράδης, &c. Greg. Naz. Orat. XXXI. pag. 501. Tom. I. Ed. Colon.

reurs en peu de mots. Quant à St. Jérôme, * il ne regarde les secondes nœces que comme un mal permis, & toléré pour en éviter un plus grand. *L'Apôtre*, dit-il, *n'accorde aux veuves un second mari, un troisième si elles veulent, & même un vingtième que pour leur enseigner que cette permission leur est moins accordée pour qu'elles prennent des maris, que pour qu'elles évitent des adultères.*

POUR réfuter ces idées folles & ridicules de presque tous les anciens Peres sur les secondes nœces, il n'est pas besoin de recourir aux raisons que fournissent en abondance le bien public †, la tranquillité

* *Ita secundum indulgens (Apostolus) maritum, ut & tertium, si liberet, etiam vicesimum, ut sci- rent sibi non tam viros datos, quam adulteros am- putatos. Hier. ad Salvin. de servand. Viduit. pag. 77. Tom. I. Ed. Basil. 1537. Dans un autre endroit ce Pere s'exprime encore plus forte- ment; il veut qu'on pese à la même balance la fornication & l'adultère, comme deux choses également permises. Non damno digamos, immo nec trigamos, & si dici potest, octogamos. Plus aliquid inferam, etiam scortatorem recipio pœnitentem. Quidquid æqualiter licet, æquali lance persandum est. Hier. contra Jovinian. Lib. I. pag. 29. Tom. II.*

† Les Législateurs Païens ont raisonné bien plus sensément sur le mariage que plusieurs Peres de l'Eglise. Solon avoit aboli l'usage des dots

quillité des particuliers, les situations des familles, la prospérité & la conservation des Etats qui en dépendent, tout ce qui peut en multiplier le peuple par des voies également honnêtes & nécessaires; il ne faut,

dots pour rendre les mariages plus aisés & plus fréquens. Il ordonnoit aussi qu'un mari rendît tous les mois un certain nombre de fois le devoir conjugal à sa femme, cela étant nécessaire pour entretenir l'union entre les époux & la paix dans les familles. Plutarque nous apprend les sages loix que ce Législateur établit à ce sujet „ Solon veut, dit-il, qu'un mari soit „ tenu de voir sa femme au moins trois fois le „ mois; car quoiqu'il n'en vienne point d'enfans, c'est toujours un honneur qu'il rend à „ la chasteté de sa femme, & cette marque „ d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de „ sujets de querelles & de mécontentemens qui „ arrivent tous les jours, & empêche que ces „ différends ne produisent enfin la haine, & „ n'aliénent entièrement les esprits.

„ Il abolit les dots des autres mariages, & „ ordonna que les mariées ne porteroient à „ leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur; car il ne vouloit pas „ que le mariage devint un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une société honorable pour avoir des enfans, pour vivre agréablement & „ avec douceur, & pour se témoigner une amitié reciproque. „ Plutarque, *Vie de Solon*, de „ la Trad. de Dacier.

faut, dis-je, pour réfuter ces idées si peu justes, avoir recours à aucune de ces raisons qui sont si fortes & qui se présentent naturellement à l'esprit, il suffit de répondre ce qu'a dit St. Augustin à ceux qui ont condamné les secondes nœces : car c'est peut-être le seul des anciens Peres qui ait raisonné sensément sur cet article, & il prouve dans deux mots, & d'une manière invincible que ceux qui considèrent les secondes nocces comme un moindre mal, ne peuvent s'empêcher de convenir qu'ils les regardent comme mauvaises de leur nature; ce qui est absurde & également opposé à la loi naturelle & à la Religion. * Nous ne saurions, dit ce Pere, appeller un bien ce qui n'est bien qu'en égard à la fornication. Il faut au contraire qu'il y ait deux maux, dont l'un à la vérité est plus mauvais que l'autre; car si un plus grand mal rendoit une chose bonne & changeoit sa nature, la fornication devienendroit un bien, parce que l'adultère est plus mauvais, & l'adultère à son tour pourroit devenir un bien, parce qu'il est moins criminel que l'inceste. Le

* Quod non sic dicimus bonum, ut in fornicationis comparatione sit bonum: alioquin duo mala erunt, quorum alterum pejus: aut bonum erit & fornicatio, quia est pejus adulterium ... & bonum adulterium, quia est pejus incestus, &c. Augustinus de Bono Conjug. Cap. VIII. §. 8.

raisonnement de St. Augustin est aussi fort & aussi évident qu'une démonstration Géométrique. Ou il faut convenir que les secondes nôces ne sont point un *moindre mal*, ou il faut avouer qu'elles sont mauvaises de leur nature, & donner à tête baissée dans une erreur condamnée par les Apôtres, & dans la suite du tems par plusieurs Conciles.

ENTREPRENDRE de justifier ce que beaucoup de Peres de l'Eglise ont dit au sujet du premier & du second mariage, c'est vouloir tenter de blanchir un More. Pourquoi ne point avouer une chose qu'il est impossible de nier ? C'est cette fureur qu'on a de vouloir déguiser certaines erreurs grossières qu'ont soutenues les anciens Théologiens, qui leur a nui considérablement dans ces derniers tems. S'il avoit été permis de condamner dans les Peres ce qu'on y trouvoit de reprehensible, sans être traité d'homme téméraire, & sans être insulté cruellement par leurs adorateurs, on auroit parlé d'eux comme on parle aujourd'hui des Bossuets, des Bellarmins, des du Perron. Quoiqu'on les critique sur bien des articles, on rend cependant justice à leur mérite. L'on ne sauroit nier que les Peres n'en aient eu beaucoup ; mais la contrainte & le joug sous lequel on vouloit réduire ceux qui trouvoient certaines choses à reprendre dans les Ecrits de ces anciens

ciens Théologiens, a révolté les esprits & leur a fait pousser leur critique beaucoup plus loin qu'ils n'auroient fait. Les Peres y ont perdu, & peut être auroient-ils plus de partisans qu'ils n'en ont aujourd'hui, si l'on n'avoit pas voulu les ériger en Oracles.

CE qu'il y a de fâcheux pour les Peres, c'est qu'ils ont eu des adversaires, ou si l'on aime mieux, des Critiques dangereux dans toutes les différentes Communions, même dans la Romaine & dans la Grecque. Photius en a maltraité plusieurs : le savant Patriarche, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Savans, a reproché à St. Irenée * *d'avoir corrompu & falsifié, par des raisonnemens également vagues & peu solides, la vérité & la pureté des Dogmes de l'Eglise.* Bellarmin n'a guères épargné Origène & Tertullien. Monsieur du Pin † a parlé si peu

* 'Εἰ καὶ ἐν τισὶν αὐτῶν [συγγραμμάτων] ἡ τῆς κατὰ τὰ Ἐκκλησιαστικὰ δόγματα ἀληθείας ἀκριβεία νόθοις λογισμοῖς κινδυνεύεται. Phot. Cod. CXX. pag. 301. Edit. Rotbom. 1653.

† Vous serez sans doute surpris que Mr. du Pin ait ôsé s'expliquer aussi librement sur le compte de St. Cyrille; la force de la vérité l'a emporté malgré lui. Cela est si vrai qu'il a taché de détruire ce qu'il avoit établi d'une manière si précise & si convainquante; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend pour réfu-

peu avantageusement de St. Cyrille, que les partisans de ce Pere, ou plutôt les
aveu-

réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à St. Cyrille, que le cœur parloit lorsqu'il condamnoit ce Pere, & que l'esprit seul a travaillé à sa justification. Car malgré les efforts qu'il a faits pour l'excuser, & les précautions qu'il a prises pour ne rien dire que le caractère d'Historien impartial ne dût justifier, les partisans outrés des anciens Docteurs se sont soulevés contre lui, & il a été obligé de se rétracter des vérités qu'il avoit eu assez de force pour produire au grand jour. St. Cyrille & ses adhérens ont trouvé des protecteurs non seulement parmi les Docteurs & les Jésuites; mais encore chez les principaux Magistrats du Roïaume. Mr. l'Avocat-général de Lamoignon demanda la suppression du Livre de Mr. du Pin: la Cour rendit un arrêt conforme à sa réquisition; de sorte qu'il a été décidé près de douze cens ans après St. Cyrille, par le Parlement de Paris, que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chasser à coups de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décence de son caractère, en faisant mettre à la tête de la sentence qui fut signifiée à son Antagoniste: *A Nestorius, nouveau Judas*. Heureusement cet arrêt n'a point été enregistré au Greffe du Parnasse, & les gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli l'apostrophe de *nouveau Judas*, ni comme une conduite fort pieuse de faire lapider les personnes qu'on n'aime pas. *Mém. Secrets de la Rep. des Lettres, Lettre III. pag. 326. 27. 28.*

aveugles adorateurs des plus grandes fautes des Theologiens anciens , lui firent une affaire dans laquelle ils intéressèrent les Magistrats. Le Pere Hardouin a été plus loin qu'aucun Critique Protestant. Il a bien laissé en arrière les Daillys, les Bayles, les le Clercs, les Kemnitius, les Barbeiracs , puisqu'il a prétendu que presque tous les Ouvrages des Peres avoient été composés par des imposteurs qui avoient voulu détruire la Religion. Ce sentiment est celui d'un fou , j'en conviens ; mais pourquoi ne pas s'en tenir à celui de St. Augustin qui fut réellement un grand génie & très savant ? Il a établi clairement & précisément dans ses Ouvrages qu'il n'y a que * l'Ecriture Ste. qui doit être l'objet de notre foi , & qui demande une soumission aveugle ? Pourquoi vouloir accorder cette soumission aux Ouvrages des Peres , & à ceux de St. Augustin, lorsqu'il nous avertit lui-même † que dans ses Ecrits ,
ainsi

* *Noli meis litteris quasi canonicis scripturis inservire, sed in illis, & quod non credebas, cum invenieris incunctanter crede, in istis autem quod certum non habebas, nisi certum intellexeris, noli firmum tenere.* August. Dist. IX. Cap. III.

† *Negare non possum nec debeo, sicut in ipsis Majoribus, ita multa esse in tam multis Opusculis meis, quæ possint justo judicio, & nulla temeritate damnari.* Id. Cap. IV.

ainsi que dans ceux des Peres qui l'ont précédé, il y a une infinité de choses qui peuvent être reprises & condamnées sans témérité? Avec raison, n'est-il pas plaisant, sage & savant Abukibak, qu'on veuille donner pour infailibles des gens qui nous avertissent eux-mêmes qu'ils sont très fautifs? C'est en vain qu'on pretend rejeter leur aveu sur leur modestie, & qu'on exalte leur sainteté; car le même St. Augustin nous recommande de n'avoir aucun égard à cette sainteté pour déterminer notre croiance, & nous avertit qu'on n'est point obligé de déferer absolument à l'autorité des Peres de l'Eglise, * quelque pieux & quelque savans qu'ils aient été. Il fait mention lui-même des Ecrits d'Agrippin Evêque de Carthage, de ceux de St. Cyprien, de ceux de St. Hilaire, & dit formellement † qu'il est très permis

* *Alios autem ita lego ut quantalibet sanctitate doctrinaque polleant, non ideo verum putem, quia ipsi ita senserunt, sed quia mihi per alios Auctores, vel canonicas, vel probabiles rationes, quod a vero non abhorreat, persuadere potuerunt. Id. Cap. V.*

† *Noti frater contra divina tam multa, tam clara, tam indubitata testimonia colligere velle calumnias ex Episcoporum scriptis, sine nostrorum, sicut Hilarii, sive (antequam pars Donati separaretur) ipsius unitatis sicut Cypriani & Agrippini. Primo, quia hoc genus litterarum ab autoritate Canonis distinguendum est. Non enim sic leguntur tamquam*
ita

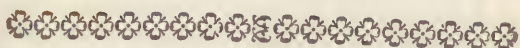
mis de s'éloigner de leurs opinions, lorsqu'on juge qu'elles sont fausses. Que peut dire de plus le plus hardi Critique, que ce que dit St. Augustin?

EN vérité, sage & savant Abukibak, on ne peut qu'être étonné lorsqu'on considère avec quel entêtement les hommes soutiennent les sentimens les plus opposés à ceux des gens qu'ils regardent comme infailibles, & quelle peine ils se donnent pour trouver des sophismes qui puissent excuser le peu d'uniformité qu'il y a dans leur croiance. Un Pere a dit précisément le contraire de l'autre; cependant on doit les regarder tous les deux comme des Oracles, & comme les fidèles interprètes de la vérité, quelle folie!

JE te salue.

ita ex eis testimonium proferatur, ut contra sentire non liceat, sic ubi forte aliter sapuerint, quam veritas postulat. In eo quippe numero sumus, ut non dedignemur etiam nobis dictum ab Apostolo accipere, & si quid aliter sapitis, id quoque Deus vobis revelabit. Id. Cap. IX.





LETTRE CENT SOIXANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber, *au sage & savant Abu-*
kibak.

LEs jugemens , sage & savant Abukibak, que portent quelquefois les Savans d'une Nation sur ceux d'une autre , sont aussi faux qu'injustes & injurieux. L'amour de la patrie, j'entends cet amour aveugle qui fait voir toutes les choses, ou mauvaises, ou médiocres dans les pais étrangers, égare plusieurs gens de Lettres; on voit même des Philosophes qui sur ce qui regarde le préjugé national, deviennent peuple , & pensent ainsi que le vulgaire. Il est étonnant que des gens qui font profession de chercher la vérité, l'évitent & la fuient dès qu'il s'agit de louer leurs voisins , ou de blâmer leurs compatriotes. Ce n'est pas à des personnes aussi partiales qu'on doit confier le soin d'éclairer les hommes ; ils ne peuvent que les égarer , & il leur est impossible de jamais les instruire. Il y a quelques autres Savans , qui , moins prévenus , sont par ignorance ce que les autres
sont

font par amour propre. Quoi qu'ils soient plus excusables , cependant on ne sauroit le leur pardonner , parce qu'ils devroient avoir plus d'attention à s'instruire des matières qu'ils traitent , & qu'ils ne devroient parler des Ouvrages d'une Nation étrangère , qu'après les avoir mûrement examinés , & s'être précautionnés non seulement contre les préjugés , mais encore contre tout ce qui peut les jetter dans l'erreur.

LES gens de Lettres , & sur tout ceux qui publient des Livres , sont responsables des fautes qu'ils font commettre à ceux qui les suivent ; sans eux , ils n'eussent point erré. Un homme qui veut s'ériger en pédagogue du genre humain , doit répondre à ce genre humain de la justesse de ses leçons : si elles sont trompeuses , si elles déguisent la vérité , si elles tendent à diminuer le prix de la vertu , à flétrir la réputation des gens de mérite , il est juste de les mépriser & de les considérer comme aussi indignes d'être approuvées , que les Ecrits insensés & fanatiques des Journalistes de Trévoux.

QUELQUE dangereux que soient dans la République des Lettres les Ecrivains qui ne travaillent que dans le dessein de decrier tout ce qu'il y a de meilleur & de plus estimable , leur nombre est cependant très considérable dans tous les
païs.

païs. Combien d'Auteurs n'y a-t-il pas en Europe de ce caractère ? Car sans parler des Jésuites , toujours attachés à blâmer sans réserve & sans raison tout ce qui vient de leurs ennemis ; sans faire ici mention de l'Abbé des Fontaines , convaincu tant de fois aux yeux du Public de mauvaise foi , d'imposture , de falsification ; sans m'arrêter à plusieurs petits Ecrivains , imitateurs de cet Abbé , ne pourrois-je pas nommer ici une foule d'Auteurs Italiens, François, Anglois , Hollandois, Allemands, dont les Ouvrages n'ont été composés que pour noircir, s'il étoit possible , les plus sublimes & les plus utiles productions de l'esprit humain ? Combien de misérables rapsodies n'a-t-on pas publiées contre Bayle, Locke, Leibnitz, Wolf ? Ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus indigne, c'est que la plûpart de ceux qui ont écrit contre ces grands hommes , n'avoient uniquement d'autre but que de flétrir , s'il étoit possible, leur réputation, & agissoient uniquement par haine, ou par un préjugé & un amour propre, qui n'étoient ni plus raisonnables, ni moins criminels.

On ne doit point se flatter, sage & savant Abukibak , de voir bannir de la république des Lettres la pernicieuse coutume d'attaquer sans respect & sans sujet les plus grands Auteurs. Tandis qu'il y aura des hommes , il y aura des Ecrivains
qui

qui se livreront à leurs passions , & par conséquent qui condamneront les meilleurs Ouvrages , parce qu'ils seront faits par des gens qu'ils n'aimeront point , ou par des Auteurs d'une Nation contre laquelle ils auront conçu dès l'enfance quelque préjugé défavantageux , ou parce qu'ils ne se donneront pas le tems d'approfondir les choses qu'ils blâmeront dans ces Ouvrages. Je suis assuré , sage & savant Abukibak , que ces trois défauts sont les principales , & presque les uniques sources d'où découlent toutes les mauvaises critiques dont le monde est inondé aujourd'hui : & quoique la haine particulière que plusieurs Ecrivains ont les uns contre les autres, semble avoir beaucoup plus de part à tous les jugemens injustes qu'on lit tous les jours dans tant de Livres ; cependant si l'on examine les choses attentivement , on verra que le préjugé national , & le défaut de connoissance des matières qu'on traite , n'influent pas moins sur les critiques mal fondées. Si les gens de Lettres vindicatifs, orgueilleux, sont emportés par la haine , les pacifiques le sont par l'amour mal entendu de leur patrie , & les paresseux & les étourdis , par leur nonchalance & par leur peu d'attention. Or, je crois que le nombre de tous ces derniers est aussi grand que celui des premiers ; on voit même des gens sensés &

véri-

véritablement favans , qui ne peuvent se défendre du préjugé national : au lieu qu'il n'y a guères que des Auteurs médiocres qui se livrent totalement à la haine.

IL m'est tombé dans les mains il y a quelques jours, un Ouvrage d'un Professeur Allemand. On voit qu'il a du savoir & du mérite; mais dans bien des endroits il juge en homme, ou prévenu, ou ignorant de ce qui concerne la Littérature Espagnole, & la Poésie Françoisé. Voici quelques remarques critiques que j'ai faites sur cet Ouvrage. Le Professeur dit que les Espagnols * ne sont point doiés d'un génie heureux; qu'il n'apprennent les Sciences qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & que rarement ils font des Ouvrages qui passent à la postérité & qui soient connus des étrangers, attendu les défauts de leur Langue. Il y a dans ce jugement une grande ignorance du caractère des Espagnols, ou bien une grande prévention contre les mêmes Espagnols.

* *Hispani enim nec felices ingenio, nec feliciter discunt, semi docti doctos se censent, Sophistarum strophas impense amant, suos ingenii fœtus ad posteritatem raro, rarius ad exteros ob Linguae defectum producunt. Jo. Justi non Einem Cottin-genlis Commentariolus Historico-Litterarius de Patris Eruditionis apud potiores Orbis Gentes, &c. pag. 28. Magdeburg. 1735.*

pagnols. Il est vrai qu'ils sont paresseux ; fainéans ; & qu'en général ils s'appliquent moins à l'étude que plusieurs autres Nations ; mais ils ont le génie aisé, vif, pénétrant, & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils font aisément de grands progrès ; c'est ce que je prouverai bien-tôt ; en parlant des grands hommes que l'Espagne a produits. Quant à leur Langue, elle a une noblesse infinie, elle est riche & abondante ; tous ceux qui l'entendent, en conviennent. Charles - Quint disoit que s'il avoit dû parler à Dieu, il se fût exprimé en Espagnol.

Ce que dit le Professeur du style Latin de tous les Auteurs Espagnols, n'est ni plus vrai, ni plus équitable que ce qu'il dit de leur génie. Selon lui, la Langue Latine est inconnue * en Espagne ; on y a substitué un idiome monstrueux, composé également de mots Latins, Espagnols, Arabes, & c'est-là le langage de toutes les Universités. Pour autoriser son sentiment, il rapporte l'exemple d'un Président du Conseil de guerre, qui dans une ou deux occasions s'expliqua en Latin

* *In Academiis quoque Hispanice magis quam Latine, Maurorum etiam vocibus non paucis interspersis (nam quarta pars minimum Hispanica Linguae merito est Arabica) loqui gaudent.* Id. ibid.

tin * d'une manière barbare. On voit d'abord, sage & savant Abukibak, combien cet exemple est déplacé; car la façon dont un militaire s'exprime, doit-elle décider du mérite & de la pureté du style des Auteurs de son pays? Il est ridicule de soutenir une pareille absurdité. Pour juger de la manière dont les Espagnols écrivent en Latin, il faut lire Mariana; l'histoire de ce Jésuite est une preuve évidente qu'il se trouve en Espagne des gens qui ont écrit en Latin avec toute l'élégance possible. Bien des Savans de toutes les Nations ne font aucune difficulté de comparer Mariana à Tite-Live, à Tacite, &c. & à tout ce que Rome nous a donné de plus illustre.

A entendre parler notre Professeur Allemand, on croiroit que c'est depuis deux jours que les Espagnols commen-

cent

* *Quam sermonis elegantiam bene expressit Vergas, Præses Senotus militaris, quando Academia Lovianensis Professoribus facinus Hispanorum, qui Comitem Buranum literis ibi operam navantem, per vim rapuerant, improbantibus & privilegia sua ingeminantibus, respondebat barbare: Non curamus vestros privilegios, & quum consilium caperetur de Iconomachia, hoc erat votum ejus: Hæretici fraxerunt Tempia, boni nihil taxerunt contra, ergo debent omnes patibulare. Ex quo, quanta fuerit barbaries, facile poterit judicari. Id.* pag. 29.

cent d'avoir quelque teinture * des Belles-Lettres ; mais elle est si mince , selon lui , que si l'on ajoute foi à ses discours , on regardera les Espagnols comme des Moscovites. Il est honteux en vérité qu'un homme , qui se mêle de vouloir faire un Ouvrage sur le destin qu'ont eu les Sciences en Europe , & sur celui qu'elles y ont aujourd'hui , avance une pareille absurdité ; car il est certain que l'Espagne a produit de grands Ecrivains dans ces derniers siècles , dans toute sorte de genres. Ils sont à la vérité en plus petit nombre que dans quelques autres pays ; mais il n'en est pas moins faux & moins ridicule de dire que les Sciences y étoient entièrement inconnues. Commençons par l'histoire , nous trouverons d'abord trois Ecrivains de la première classe , le Jésuite Mariana , l'Auteur de l'*Histoire d'Arragon* , & celui de la *Conquête du Mexique* ; Ouvrage traduit en tant de

Lan-

* *Hispani tunc demum se studiis dedere ; & in adsequenda honestarum artium scientia operam & industriam collocare cœperunt , quum ea , quæ Barbarorum impetu perculsa ac prostrata erant erigerentur ac in solido ponerentur , pristinam vero gloriam ac majestatem studia in Hispania propter incolarum superbiam & innatam eorum pigritiam , quæ inter omnes sunt satis perspectæ , receperunt nunquam , sed umbra modo & nomen de studiis eis est relictum. Id. pag. 28.*

Langues, & toujours plus admiré des connoisseurs. Passons à la Poésie : le Théâtre étoit encore dans toute l'Europe plongé dans la Barbarie, lorsque Don Lopez de Vega avoit fait des Comédies si belles & si conformes aux bons & anciens modèles Grecs & Romains, que Corneille auroit voulu donner deux de ses plus belles pièces pour avoir fait le *Menteur* de ce Poëte Espagnol. La *Diane* de Montemajor, l'*Auftriada* de Jean Ruffo, sont des poëmes qui ont mérité l'estime de toute l'Europe savante.

LES Romans & les Livres d'histoires galantes ont été portés chez les Espagnols au plus haut point. Quel est le mortel qui sache lire, & qui ne connoisse les inimitables Ouvrages de Michel de Cervantes ? J'aimerois mieux avoir composé ses charmantes *Nouvelles*, que tous les Romans qui se sont faits dans ce goût depuis vingt ans. Quant au *Don Quichotte* de cet Auteur, c'est un chef-d'œuvre qui a fait autant de bien au genre humain, soit par le plaisir qu'il a causé aux Lecteurs, soit par le ridicule qu'il a donné à tous ces Livres de Chevalerie qui gâtoient l'esprit de la jeune Noblesse ; c'est un Livre, dis-je, qui a fait autant de bien, que les Ouvrages de tant de Théologiens, inspirant la discorde & la révolte, ont causé de maux à l'Europe. Les Espagnols ont eu aussi plusieurs

Auteurs qui ont écrit fort sensément sur la politique & sur la morale. Les Ouvrages de Balthasar Gratian ont été reçus chez toutes les Nations avec applaudissement. On peut voir si c'est avec raison que le Professeur Allemand prétend que les Belles-Lettres n'ont été connues que récemment en Espagne. Tous les Auteurs dont je viens de parler, ont vécu, les uns, il y a plus de cent cinquante ans, les autres, il y a près d'un siècle.

Le reproche que le Professeur fait aux Espagnols d'avoir produit des *Théologiens superstitieux* *, est bien fondé ; il auroit même pû dire *fanatiques*. Les Casuistes & les Théologiens Espagnols ne sont pas seulement la honte de leurs compatriotes, mais encore celle de tout le genre humain. Il est mortifiant pour quiconque pense sensément, qu'il se soit trouvé des hommes aussi fous & aussi visionnaires que ces Ecrivains ; mais dans quel pays ne se trouve-t-il pas des Théologiens

* Sed ad propositum revertor, recensens paucis studia Hispanorum altiora, in quibus tamen ubique deprehenditur defectus, in Theologia quæ omnium prestantissima est facultas, Hispani sunt supersticiosi. Plene enim vivunt Hispani ex opinione tantum, imaginando & fingendo nunquam faturo, credendo quæ sinxerint, prosequendo quæ crediderint. Id. pag. 29.

giens superstitieux? Est-ce en Allemagne? Le grand Luther lui-même se persuadoit, & vouloit persuader aux autres qu'il avoit eu une vive dispute avec * le Diable. Est-ce là une conduite bien exempte de superstition? Il faut convenir cependant que les Théologiens Espagnols sont sans contredit les plus visionnaires & les plus extravagans de tous les mortels.

LE Professeur traite encore plus mal les Philosophes Espagnols que les Théologiens; ces derniers ne sont que *superstitieux*, mais les premiers sont *insensés* † & *ridicules*. Il est assez bien fondé dans cette

* Voyez ci-dessous la Lettre adressée au Professeur Weisman. Le passage des Oeuvres de Luther, où se trouve le récit de cette dispute, y est rapporté. Si l'on vouloit examiner à la rigueur les actions & les Ecrits des Théologiens les plus célèbres, on connoitroit évidemment que la superstition par un malheur étonnant est presque toujours la compagne fidèle de la Théologie. N'est-ce pas la superstition qui a suscité tant d'ennemis à l'illustre Wolff, & qui a soulevé contre ce grand homme les trois quarts des Théologiens Allemands? N'est-ce pas cette même superstition qui fait produire tous les jours tant de mauvais Ecrits contre les plus illustres Savans, en France, en Angleterre & en Allemagne?

† *Hispani in Philosophia ineptissimi.* Id. *ibid.*

te critique ; il n'y a aucun Philosophe en Espagne, & il ne pourra jamais y en avoir , à cause de l'Inquisition qui ôte la liberté de penser. Or, la bonne Philosophie ne peut être fondée que sur la liberté de penser : si l'on détruit cette liberté, l'esprit reste & croupit dans l'esclavage où on le tient ; c'est donc à l'Inquisition qu'il faut attribuer le pitoyable état où est la Philosophie en Espagne , & non point au génie des Espagnols. S'il n'étoit permis de raisonner en France , en Allemagne & en Angleterre , qu'en risquant d'être brûlé tout vif, jamais Descartes, Gassendi, Locke, Leibnitz n'eussent écrit leurs Ouvrages. On trouve encore dans quelques autres païs des préjugés aussi contraires à la bonne Philosophie que le sont les Inquisiteurs. Dans l'Allemagne, dans la France il y a certaines Universités , qui , peu contentes d'être attachées fermement à toutes les opinions d'Aristote , persécutent à outrance ceux qui cultivent la nouvelle Philosophie. Dans ces Universités forme-t-on de bons Philosophes ? Non sans doute ; ce sont cependant des François & des Allemands qui y étudient , & qui ailleurs auroient fait de grands progrès. Il en est de même des Espagnols. Qu'on cesse de les faire étudier sous les maîtres qui les instruisent, l'on verra qu'ils ne manquent point de génie , & qu'ils peuvent

vent devenir aussi bons Philosophes que les autres Européens.

LE défaut que le Professeur reproche aux historiens Espagnols, ne leur est pas plus ordinaire qu'à ceux des autres Nations. Il les taxe d'être trop prévenus * en faveur de leur patrie ; mais quel est l'historien ancien ou moderne à qui l'on n'ait pas fait le même reproche ? A peine entre mille Auteurs s'en trouve-t-il un qu'on puisse regarder comme véritablement impartial. Pourquoi vouloir exiger dans quelques Espagnols ce qu'on trouve rarement ailleurs ? Car on ne peut nier que les Ouvrages de quelques-uns de leurs historiens ne soient écrits avec beaucoup de sincérité ; Mariana est même loué † sur cet article par les plus grands ennemis des Jésuites.

Tu seras surpris, sage & savant Abukibak, que ce Professeur ait porté un jugement aussi faux de l'état des Sciences en Espagne, & qu'il ait marqué tant de passion, & tant de partialité même dans les endroits où ces critiques sont fondées. Quant à moi, je n'en suis point étonné, parce que j'ai vu dans son Ouvrage qu'il l'a

* *In Historia videntur esse jactatores, & a suis partibus stantes.* Id. *ibid.*

† Bayle, *Diction. Histor. & Critiq. Art. Mariana.*

l'a écrit dans le tems de la dernière guerre, où les Espagnols, unis avec les François, avoient pris les Roïaumes de Naples & de Sicile. Le Professeur, plus Allemand que Philosophe, étoit piqué * contre les Espagnols ; il leur reproche aigrement de s'être alliés avec des gens qu'ils avoient haïs si fortement autrefois, & de s'être soumis à un Prince François. Voilà la cause de la mauvaise humeur du Professeur, voilà l'origine de toute ses mau-

* Jam vero novum profecto est Imperium Hispanicum, semper Regium, post familias Pelagianam, Alphonfianam, Castellianam, Burgundicam, Aragonicam, & Austriacam, fuisse translatum in Gallicam, quam ex eo tempore quo fletit, nunquam vidit imperantem. Novum omnino est quod illi, qui Gallis non tantum corpore, animo, gestu, vestitu, victu, incessu, sermone dissimiles & contrarii sunt ; sed etiam naturali, ac venit hereditario eosdem odio huc usque prosequerentur, colla nihilominus submiserint Principi Gallo. Novum & hoc est, quando illos viribus conjunctis in aciem prodire videmus, qui plerumque aperto Marte inter se dimicabant. Novæ sunt artes, quibus hæc omnia sunt acta. & novas subinde scenas, theatro semel aperto, universus observat orbis. Quæmodum vero ita nobis cum comparatum est, ut rerum vel plane novarum, vel novo duntaxat habitu ad parentum sollicitam suscipere solemus considerationem : ita nunc quoque Hispania, huc usque fere neglecta, postquam secunda vice cum Gallia & Sabaudia se conjunxit, in omnium ore versatur, illiusque intimior quæritur notitia. Id. pag. 30.

mauvaises critiques , si propres à tromper tous ceux qui y ajouteront quelque croiance. Un peu plus de Philosophie , & un peu moins de prévention pour toutes ces guerres , qui doivent toujours être assez indifférentes à un véritable Savant , eût empêché le Professeur d'être cause de l'erreur où feront plusieurs de ses Lecteurs.

Je viens actuellement , sage & savant Abukibak , à ce qui regarde les François , dans le jugement qu'en porte le Professeur. Il n'y a ni haine ni passion ; car il paroît qu'il les aime autant qu'il hait les Espagnols ; mais il y a bien des fautes d'inattention ou d'ignorance. Il dit d'abord en termes précis que les François aiment les Sciences , & qu'ils sont au-dessus de tous les peuples de l'Europe * par la beauté du génie. Quoique François , je trouve cette louange trop forte , & je suis persuadé qu'il y a eu , & qu'il y a encore actuellement en Allemagne , en Angleterre , en Hollande , &c. d'aussi beaux gé-

* *Ad Gallos transeo. Hi Litterarum studiosi sunt . ingeniique præstantia cæteris Europæ populis superiores. Quendam naturalis eis insita est habilitas , ita quoque studia Litterarum eis summam famam atque gloriam attulerunt ; tantopere enim hæc auxerunt , ut nullibi ferbuerint magis quam in Gallia. Id. pag. 31.*

génies qu'en France. Est-ce que Locke & Wolf ne valent pas Mallebranche ; Leibnitz & Newton, Gassendi & Descartes ? Est-ce que Pope n'est pas aussi grand Poëte que Despreaux ? Ce que dit le Professeur du goût naturel que les François ont toujours eu pour les Sciences , & du bien qu'a fait à l'avancement de ces mêmes Sciences la protection marquée que leur ont accordée plusieurs Rois de France *, me paroît très juste & très sensée. Rien n'est plus propre à former des Savans dans un Etat , que la gloire & les récompenses.

APRÈS avoir si fort loué les François, le Professeur revient tout à coup à ses préjugés , & l'amour de la patrie lui fait avancer une chose dont bien des gens ne conviendront point , & que je crois très fausse ; c'est qu'il y a beaucoup plus de gens de Lettres en Allemagne † qu'en France. La quan-

* Si quis quærat ex me causam cur Galli tam serio se studiis adserant , non certe postrema mihi videtur hæc , quod Reges felicissimi bujus Regni non solum studia colant , studiosos ament , foveant , provehant , multorumque , qui aliqua componunt , portus , sinus , præmium , sed omnium etiam exempla , ipsarumque denique Literarum sint studiosissimi ; quod sane acuit ingenia , & incitat studia altiora majori studio prosequendi. Id. pag. 31.

† Tanta tamen copia Litteratorum non abundat Gallia , quanta Germania : inde evenit ut pluri-
mi

quantité d'Ouvrages qui s'impriment tous les jours à Paris, à Lyon, à Amsterdam, à la Haye, &c. semblent prouver évidemment qu'il doit pour le moins y avoir autant de gens de Lettres en France qu'en Allemagne, quoique ce dernier país soit infiniment plus étendu & plus vaste.

LE jugement que le Professeur porte sur les Théologiens François, n'est point équitable ; il veut qu'ils ne soient point *profonds dans l'intelligence de l'Ecriture* *. Et d'où sont donc sortis tous ces beaux Traités de controverse qui ont fait l'admiration de tous les Savans ? Si l'on condamne le sentiment des Catholiques, on sera toujours obligé d'admettre Calvin, du Moulin, Daillé, Claude, la Chapelle, comme des génies du premier ordre ; & si l'on est Catholique, pourra-t-on s'empêcher d'admirer Arnaud, Bossuet, Nicole, Chefmacher ? Les gens qui loient le mérite par-tout où il se rencontre, conviendront également, qu'ils soient Papistes ou Huguenots, que tous ces Docteurs ont été de grands hommes, & qu'ils ont défendu la cause qu'ils avoient

em-

mi eorum, aut in Purpuratorum numero adhibeantur, aut in Amplissimum Ordinem promoveantur.
Id. pag. 32.

* *In divinarum rerum intelligentia non sunt admodum profundi.* Id. ibid.

embrassée , avec toute la force imaginable. Je soupçonnerois , sage & savant Abukibak , que l'attachement au Luthéranisme a dicté l'injuste décision du Professeur , qui ne regarde pas les Calvinistes comme plus éclairés que les Catholiques , dans la connoissance de l'Ecriture ; mais il auroit dû réfléchir que les Docteurs de ces Religions pensoient que ceux de la sienne n'étoient pas aussi clairvoians qu'il le croioit. Alors il auroit fait abstraction du fond des dogmes , aiant considéré simplement comment les Théologiens Réformés & Catholiques François avoient soutenu leur opinion ; il auroit vû qu'il est impossible de porter plus loin de part & d'autre la force du raisonnement & la profonde connoissance de l'antiquité , si nécessaire à l'explication des Livres Saints.

Ce que dit le Professeur des historiens * François fait leur éloge. Il con-

vient

* *Historiam, tam Ecclesiasticam quam Politicam, summo excolunt studio, etsi illa, tam Pontificiis quam Protestantibus, uno labore detrimentum adferant. Id. ibid.* C'est-là la manière dont une bonne & véritable histoire de ces derniers siècles infortunés doit être écrite, & c'est de la façon que l'est le divin Ouvrage de Mr. de Thou, chef-d'œuvre pour l'art, pour le style, pour la vérité, & pour l'instruction de tous les honnêtes gens. Est-ce qu'on devroit écrire
des

vient qu'on a porté en France l'histoire à un très haut point ; mais il se plaint que de la manière dont on l'a traitée , elle est aussi contraire aux Protestans qu'aux Catholiques. C'est-là une marque évidente de son impartialité : si elle étoit uniquement favorable aux Catholiques , on auroit déguisé toutes les mauvaises actions que ceux-ci ont faites pendant la Ligue , & si elle étoit entièrement contraire aux Catholiques , il auroit fallu supprimer bien des actions blâmables , injustes & cruelles qu'ont commises les Protestans. L'histoire de ces derniers tems n'est pas faite pour devenir le panégyrique de quelques Prêtres & de quelques Ministres ; mais pour être le tableau fidèle des crimes où se sont abandonnés également ceux qui se sont laissés conduire à ces Prêtres & à ces Ministres , dont les disputes pernicieuses ont fait périr tant de misérables.

LE Professeur loue beaucoup les François du goût qu'ils ont pour l'antiquité , pour l'architecture , pour la peinture , enfin pour tous les beaux Arts. Il convient des progrès qu'ils ont faits dans la
Phy-

des Romans comme le Jésuite Maimbourg , ou des Libelles diffamatoires comme les Ouvrages de tant d'Ecrivains Protestans , pour entrer dans le véritable génie de l'histoire ?

Physique expérimentale & dans les Mathématiques ; mais il les taxe * d'aimer dans la Philosophie à soutenir des paradoxes. Et quels sont donc les Philosophes, auxquels on ne puisse faire le même reproche ? Toutes les opinions des plus illustres Modernes ne sont peut-être que d'ingénieux paradoxes. Fut-il jamais un homme, qui éprouva plus que Leibnitz, jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

DE tous les jugemens du Professeur, le moins vrai c'est celui qu'il porte sur les Poètes François & sur les Auteurs des Romans ; voici purement & simplement ce qu'il dit : *Ils sont obscènes* †. Un hom-

* *Antiquitatum architecturæ, picturæ, aliarumque artium, pariter ac Lingux quæ elegantissima, lenissima, omnium denique Scientiarum ac Doctrinarum capaces sunt, & multas Societates erigere student : In Philosophia paradoxis, in Mathesi & Physica curiosis rebus operam dant.* Id. ibid.

† *In Poësi & fabulis romanis sunt obscæni.* Id. ibid.

C'est ne connoître les Poètes François que par quelques mauvaises pièces fugitives, desavouées même par les Auteurs qui les ont faites, que de juger de même des Poètes François. Ne diroit-on pas, à entendre la décision du Professeur, que tous ces Poètes sont des Petrones, dont on ne sauroit lire les Ouvrages sans rougir ? C'est bien là l'idée la plus fautive qu'on puisse donner de la Poésie Française.

homme qui ne connoît les Poètes François que par cette décision, aussi fautive que courte, n'est-il pas bien instruit ? Il faut que ce Critique n'ait pas la moindre connoissance de la Poésie Française. C'est ici où l'on peut bien remarquer en passant, une faute d'ignorance, qui est aussi pernicieuse aux Lecteurs, que celles qu'on commet par la mauvaise foi. Corneille, Racine, Boileau, Crebillon, Capistron, Quinault, Voltaire, Fontenelle, Molière, Renard, Malherbe, Racan, Boissier, sont-ils des Poètes obscènes & orduriers ? Trouvera-t-on aucune pièce dans tous ces Poètes qu'une Dame ne puisse lire, si l'on excepte quelques vers de Molière, que le dévot le plus sévère ne puisse avoir dans sa Bibliothèque ? Mais, dira-t-on, Rousseau & la Fontaine, qui sont de bons Poètes, ont fait plusieurs pièces obscènes. J'en conviens, & ce sont les deux seuls bons Poètes qui soient tombés dans ce défaut. Il ne reste plus qu'à savoir si deux Auteurs doivent l'emporter sur cinquante ; car à tous ceux que j'ai cités, je pourrois encore en joindre plusieurs autres qui sont estimés, & dont les Ouvrages n'ont rien d'obscène, Madame des Houlières, la Comtesse de la Suze, Pelisson, Pavillon, la Monnoie, la Fosse, l'Abbé de Chauvieu, &c.

QUANT aux Auteurs de Romans, ce
 Tome K. V sont

sont les mauvais Auteurs qui ont écrit des ordures. Mais le *Polexandre* de Comberville, *l'Astrée* de Mr. Dursé, la *Cléopâtre*, la *Cassandre*, le *Pharamond* de la Calprenede, la *Clélie* de Made. de Scudery, le *Cyrus* de son frere, la *Zaïre* de Segrais, le *Païsan parvenu* de Marivaux, les *Exilés* de Madame de Villedieu, le *Roman Comique* de Scaron, le *Clevelande* de Prévôt d'Exiles n'ont rien qui soit obscène, & qui ne puisse être lû par toutes les femmes du monde, pour qui ces sortes de Livres sont faits. Il faut que le Professeur ne connoisse guères mieux les Poésies & les Romans imprimés en France, qu'on connoît à Paris les Ouvrages des Professeurs en Théologie de l'Université de Tubinge. Qu'est-ce qu'il penseroit, si quelque matin il voioit dans un Livre que tous les Professeurs de cette Université sont des gens qui n'ont pas le sens commun ? Il trouveroit sans doute que cette décision seroit ridicule, & qu'elle partiroit d'une grande ignorance du caractère des gens dont on auroit porté un pareil jugement ; il diroit qu'on ne doit pas juger de ces Théologiens par quelques Ecrits qu'on peut avoir vûs de leur confrere Monsieur * Weisman. Il en est de même

* Voiez ci-dessous le portrait de ce Weisman dans la Lettre qui lui est adressée.

même des Poètes François, il est absurde d'assûrer qu'ils sont tous obscènes, parce que deux ou trois ont été pour les obscénités, ce que Weifman est pour l'ignorance.

Le Professeur finit le portrait des Savans François par plusieurs traits, aussi faux qu'injurieux ; il les accuse * d'avoir un orgueil insupportable, de mépriser les Auteurs de toutes les autres Nations, & sur-tout les Allemands. Je ne nierai pas, sage & savant Abukibak, qu'il n'y ait eu plusieurs Ecrivains en France qui ont montré dans leurs Ouvrages avoir une grande opinion de leur mérite ; les Poètes sur-tout sont tombés dans ce défaut. Mais ne peut-on pas dire, pour les excuser, qu'ils ont jouï de tout tems, comme enfans d'Apollon, du droit de se louer eux-mêmes ? Horace, † Virgile,

* *In omnibus ipsorum Scriptis apparet superbia, qua incitati omnes contemnunt, præsertim Germanos, quos tamen plerumque satis audacter exscribunt.* Id. ibid.

† *Eregi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius,
Quod nec imber edax, aut aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum.
Non omnis moriar: multaue pars mei
Vitabit libitinam. Usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium*

le , * Lucrece , †. Ovide , §. ne se sont-ils pas donné de grands éloges ? Il ne faut

*Scandet cum tacita Virgine Pontifex.
Dicar , qua violens obstrepat Ausidus
Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum , ex humili potens
Princeps Aeolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam
Quæsitam meritis , & mihi Delphica
Lauro cinge volens Melpomene comam.*

Horat. Odar. Lib. III. Ode XXX.

* O ! mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ
Spiritus , & quantum sat erit tua dicere facta.
Non me carminibus vincet , nec Thracius Or-
pheus ,
Nec Linus : huic mater quamvis , atque huic
pater adsit :

*Orpheo Calliopea , Lino formosus Apollo.
Pan Deus Arcadia mecum si iudice certet ,
Pan etiam Arcadia dicat se iudice victum.*

Virgil. Bucol. Egl. IV.

† *A via pieridum peragro loca , nullius ante
Trita solo , juvat integros accedere fontes
Atque baurire , juvatque novos decerpere flores
Insignemque meo capiti petere inde coronam ,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
Primum quod magnis doceo de rebus & artis ,
Religionum animum nodis exsolvere pergo ;
Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina , musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
Cum dare conantur , prius oras pocula circum*

Con-

faut donc point juger de l'orgueil des
Auteurs François par les faillies & les
en-

*Contingunt mellis dulci flavoque liquore
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenuis, interea perpotet amarum
Absinthii laticem, deceptaque non capiatur.
Sed potius tali facto recreata valescat:
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque vide-
tur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Vulgus abhorret ab hac; volui tibi suave loquenti
Carminis pierio rationem exponere nostram,
Et quasi museo dulci contingere melle:
Si tibi forte animum tali ratione tenere.
Versibus in nostris possem, dum perspicis om-
nem
Naturam rerum, ac præsentis utilitatem.*

T. Lucret. Car. de Rer. Nat. Lib. IV.

§ Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec
ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hu-
jus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi:
Parte tamen meliore super alta perennis
Astra ferar: nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris
Ore legar populi: perque omni secula fama
(Si quid habent veri Vatum præfagia) vivam.
Ovid. Metamorph. Lib. XV. sub. fin.

Voilà dans ces quatre passages un nombre de
louanges qui valent bien toutes celles que se sont
données les Poètes François. Je pourrois, si
V 3 je

enthousiasmes des Poëtes ; mais par ce qu'on trouve dans les autres Ecrivains. Est-ce que Mr. de Thou , Mr. Bayle , Mr. de Fontenelle , Mr. Dacier , Mr. Menage , &c. ont refusé aux illustres Allemands les éloges qu'ils méritoient ? Est-ce qu'ils ont voulu par une vanité ridicule établir leur réputation sur celle des Savans étrangers ? Mais, dira-t-on , si les Auteurs que vous citez , n'ont pas donné dans ce défaut , d'autres y sont tombés.

je voulois , montrer ici que les Grecs ne se sont pas moins loués que les Latins ; mais il suffit que j'aie prouvé par l'exemple de quatre des plus illustres Auteurs anciens que de tout tems les Poëtes ont été en droit de faire leur éloge. L'amour qu'ils ont pour la gloire , & le desir d'aller à l'immortalité les font parler dans le goût prophétique , & dans leur enthousiasme ils font eux-mêmes leurs panégyristes. Ceux qui paroissent les plus modestes dans les endroits où ils semblent se défier de leurs forces , montrent cependant à découvert l'envie qu'ils ont d'éterniser leur nom. Stace , en élevant l'Enéide infiniment au-dessus de sa Thébaïde , souhaite pourtant qu'elle aille à l'immortalité. Il lui adresse la parole dans ces termes ,

*Vive precor : nec tu divinum Aneida tenta
Sed longe sequere , & vestigia semper adora.*

On voit dans ce *Vive precor* , toute la tendresse des Poëtes pour leurs Ouvrages.

bés. Hé ! qui font donc ces autres ? Apparemment quelques Ecrivains, aussi méprisés en France des gens de goût & de bon sens, qu'ils le sont dans les païs étrangers. Quoi ! parce qu'un visionnaire, tel que le Jésuite Bouhours, dont toute la Science consistoit à connoître le rapport & l'arrangement de certains mots, aura soutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'esprit, faudra-t-il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux, de mépriser les étrangers, & sur-tout les Allemands ? C'est une plaisante façon de juger du caractère des Auteurs d'une Nation, que d'en juger par ce qu'aura dit ou écrit un fou. Quel est l'homme qui ait été plus loué par les François que Leibnitz * ! Quel est l'homme qui le soit plus aujourd'hui que Wolf † ? Est-ce que ces deux grands hommes sont Turcs ou Moscovites ? Je pourrois citer encore ici trente Ecrivains Allemands qui ont été plus loués par les François qu'ils ne l'ont été par leurs compatriotes. Il est vrai qu'en France on ne fait pas grand cas de cette foule de mauvaises brochures, dont tant de Professeurs & de Théologiens inondent l'Allemagne ;

* Voi. *l'Eloge de Leibnitz*, par Mr. de Fontenelle, dans les *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences*.

† *L'Épître de Voltaire au Roi de Prusse*.

imagine; mais ce n'est point par orgueil qu'on méprise ces Ecrits, c'est par bons sens & par sagesse. On ne fait pas plus de cas de ceux qui sont écrits dans le même goût par des François.

VOICI quelque chose de moins juste que tout ce que j'ai critiqué jusqu'à présent. Après que le Professeur a reproché aux Auteurs François d'être orgueilleux & médifans, tout à coup il oublie ce qu'il vient de dire; & voulant faire leur portrait en raccourci, il assure qu'on doit plutôt les regarder * comme des panegyristes que comme des censeurs. Hé quoi! ces mêmes gens, si portés à la médisance, deviennent tout à coup des faiseurs perpétuels d'éloges! Par quel enchantement s'opère donc cette subite métamorphose? Il faut avouer qu'il est impossible de pouvoir concilier les différens sentimens du Professeur, & je croirois qu'il n'a guères entendu lui-même ce qu'il disoit dans cette occasion. Il est tems de finir ma Lettre, sage & savant Abukibak.

Je te salue.

* *Scriptores Gallici panegyristæ potius, quam censores sunt nominandi. Jo. Justi von Einem Coettingensis Commentariolus Historico-Literarius, &c. pag. 32.*

LETTRE CENT SOIXANTE-TROISIEME.

Ben Kiber , *au sage* Abukibak.

DEPUIS plusieurs années , sage & savant Abukibak , si j'avois une santé un peu moins foible , je me croirois le plus heureux des hommes. L'étude de la Philosophie & l'amour des Belles-Lettres me semblent des biens plus précieux , que les trésors les plus considérables & que les dignités les plus éminentes. Dans le fond d'une solitude qui me paroît charmante , je goûte des plaisirs qui ont pour moi plus d'attraits que les couronnes n'en ont pour les Princes ambitieux. Oui , sage & savant Abukibak , je ne troquerois point mon sort contre celui d'un grand Monarque , & je suis fermement persuadé qu'un véritable Philosophe doit être convaincu * que *c'est le propre & l'essence d'une grande ame , de mépriser ce qu'il y a de grand dans le Monde , & d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.* C'est cet-

* *Magni animi est magna contemnere , ac mediocria malle quam nimia.* Senec. Epist. XXXIX.

cette heureuse médiocrité qui seule peut rendre les hommes heureux : la grandeur est toujours accompagnée de mille soins, & presque toujours de l'ambition ; elle est par conséquent incompatible avec la véritable tranquillité. D'ailleurs, quels biens peut-elle donner, qu'on ne trouve dans la médiocrité ? Aucun, & tout homme qui fait se borner à une fortune médiocre, est le seul homme véritablement riche. Un ancien Philosophe a dit avec raison, * *Si l'on règle ses besoins sur la Nature, on ne sera jamais pauvre, si on les règle sur l'opinion, on ne sera jamais riche.* Quels sont donc les avantages qui doivent nous faire souhaiter l'état des Souverains, si au milieu de leurs trésors ils ne sont ni plus riches, ni plus contents qu'un Philosophe qui jouit d'un bien honnête, & qui suffit pour fournir à ses besoins. Les Rois & les Princes seroient-ils moins sujets que les autres hommes, à des chagrins domestiques ? Auroient-ils le privilège dans leur palais d'être à l'abri des soucis ? Point du tout, les lambris dorés, les tableaux de Raphaël & de Michel Ange, les tapisseries des Gobelins ne charment ni la douleur, ni la tristesse. Les Souverains dans le sanctuaire des
Tem-

* *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper ; si ad opinionem, nunquam dives.* Senec. Epist. XVI.

Temples qu'ils se bâtissent , sont accablés , comme les plus simples mortels , des infirmités du corps & de celles de l'esprit. L'inimitable Montagne a bien dépeint les infortunes des Grands , & montré que le Trône ne peut défendre un Roi contre les loix de la Nature. *La fièvre , dit-il , * la migraine & la goutte l'épargnent-elles ? non plus que nous. Quand la vieillesse lui serrera les épaules , les archers de sa garde l'en déchargeront-ils ? Quand la fraïeur de la mort le transira , se rassûrera-t-il par l'assistance des Gentils-hommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie & caprice , nos bonetates le remettront-elles ? Le ciel de lit , tout enflé d'or & de perles , n'a aucune vertu pour appaiser la colique & les tranchées. A la moindre étreinte que lui donne la goutte , il a beau être Sire & Majesté , perd-t-il pas le souvenir de ses palais & de ses grandeurs ? S'il est en colère , sa principauté l'empêche-t-elle de rougir , de pâlir , de grincer les dents comme un fou ? La moindre piquûre d'épingle & la plus petite passion de l'ame est capable de nous ôter le plaisir de la Monarchie du Monde.*

DE tout tems les véritables Philosophes ont pensé , ainsi que Montagne , sur l'état des Rois & des Grands , & n'ont
regar-

* *Essais de Michel de Montagne , Liv. II.*
pag. 109.

regardé comme véritablement heureux, que les sages mortels qui savoient mépriser toutes les richesses superflues, & qui dans une honnête médiocrité cherchoient à cultiver leur esprit & à former leur cœur. *Il n'est rien de si doux **, dit Lu-

* *Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
 Edita doctrina sapientium templa serena:
 Despicere unde queas alios, possimque videre
 Errare, atque viam palantis querere vitæ,
 Certare ingenio, contendere nobilitate,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas, emergere opes, rerumque potiri.
 O miseras hominum mentes, o pectora cæca:
 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis
 Degitur hoc ævi, quodcumque est! nonne vi-
 dere*

*Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut qui
 Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
 Jucundo sensu, cura semotus, metuque?
 Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
 Esse opus omnino, quæ demant cumque dolo-
 rem.*

*Delicias quoque uti nullas substernere possint;
 Gratius interdum neque natura ipsa requirit.
 Si non aurea sunt juventum simulacra per ædes
 Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
 Læmina nocturnis epulis ut supeditentur;
 Nec domus argento, fulget, auroque renitet;
 Nec citbaris reboant laqueata aurataque tem-
 pla?*

*Quin tamen inter se prostrati in gramine molli
 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ
 Non magnis opibus jucunde corpora curant,*
 Præ-

Lucrece , que d'être reçu dans les Temples des Sages , dont la doctrine rend tranquille & heureux. C'est du haut de ces Temples qu'on apperçoit les infortunés mortels tomber d'une erreur dans une autre , vivre dans un dérèglement continuel , & disputer entre eux des avantages de l'esprit & de la Noblesse. Ils passent leur vie dans l'esclavage pour contenter leur avarice & leur ambition. Hommes insensés ! pourquoi perdez-vous le peu de jours qui vous est accordé , dans les périls & dans les ténèbres ? Est-il possible que vous ne sentiez pas que la Nature ne demande que la santé du corps & la tranquillité de l'esprit , qu'on ne peut acquérir qu'en éloignant la tristesse, les soins & la crainte. Il ne faut presque rien à cette nature pour la garantir de la douleur, elle ne demande point de ces plaisirs recherchés & difficiles à goûter, elle se passe aisément des statues d'or, destinées à soutenir des flambeaux qui éclairent pendant les repas qu'on pousse bien avant dans la nuit, elle n'exige pas que les maisons bril-

lent

*Præsertim cum tempestas arridit, & anni
Tempora conspergunt viridantis floribus herbas
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Fasteris, quam si plebeia in veste cubandum est.
Quapropter quoniam nihil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest animo quoque nil prodesse putandum.*
Lucret. de Rer. Nat. Lib. II.

lent par une grande quantité d'or & d'argent, elle ne demande pas que les voutes d'un salon superbe retentissent du son des instrumens. Tant de grandeurs ne sont point nécessaires au véritable bonheur de l'homme; il peut, assis sur l'herbe, auprès d'un ruisseau, sous un feuillage verd goûter tous les plaisirs de la vie. Les maladies, les fièvres aiguës attaquent un Grand dans un lit de pourpre, & ne le respectent pas davantage qu'un misérable païsan, couché sur un chalit. Les richesses ne font point la santé du corps, ni la Noblesse des ancêtres & l'éclat du trône la félicité; tout ce qui est superflu, est inutile à l'esprit.

Si les Rois, sage & savant Abukibak, sont exposés aux mêmes incommodités que les plus pauvres de leurs sujets ils meurent aussi tout comme eux *, & leur rang ne les exempte point des loix de la Parque. Qu'ont-ils donc qui puisse faire envier leur sort? Je n'y trouve rien au contraire qui ne doive le faire mépriser à un Philosophe. Ils ont toutes les incommodités qu'ont les autres hommes, & n'en ont pas les avantages. Un Roi est-il le maître de se livrer à tout ce qui peut flatter uniquement l'esprit, & l'affranchir des soins & des soucis? Ne faut-il pas

* *Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas*

Regumque turreis. O beate fexti!

Horat. Odar. Lib. I. Od. IV.

pas au contraire qu'il soit occupé sans cesse du gouvernement de son Etat ? Si ce n'est pas par l'amour qu'il porte à son peuple , c'est pour ses propres intérêts , & par la crainte qu'on ne lui ravisse une partie de ce qu'il possède. Ainsi , si un Roi est vertueux , il est accablé de soins par la tendresse qu'il a pour ses sujets : il a à la fois tous ceux qu'ont en détail tous les peres de famille de son Roïaume ; & s'il est criminel, emporté, violent , sanguinaire , il craint également ceux qu'il commande , & ceux qui ne lui sont point soumis. C'est-là de tous les états le plus triste , sur-tout si on le compare à celui d'un Philosophe , dont tous les jours sont également sereins , qui n'est occupé que de ce qui peut plaire à l'esprit , & conserver à l'ame cette tranquillité qui seule fait son véritable bonheur. Pour connoître combien les richesses & les grandeurs sont inutiles au bonheur des humains , il ne faut pas être Philosophe , il est seulement nécessaire de raisonner , & de réfléchir sur la fin & l'usage de ces richesses & de ces grandeurs. Un ancien Poète , plus sensuel que Philosophe , & plus spirituel que savant , se moque de ces trésors & de ces honneurs , dont l'acquisition coûte tant aux hommes , & leur sert si peu.

*Si l'on pouvoit au prix de l'or ,
Allonger le cours de sa vie ,*

Te

Je ferois ma plus forte envie
 D'amasser un ample trésor,
 Afin que quand la mort avare
 Viendrait sur moi mettre la main,
 Un riche don la pût soudain
 Renvoier aux bords du Tenare.
 Mais si par l'or on ne peut pas
 Renoïer sa trame fragile,
 Pourquoi cette crainte inutile,
 Pourquoi ces soins, ces embarras,
 Qui précipitent notre terme ?
 Chers Amis, d'un esprit plus ferme
 Je veux attendre mon destin,
 Boire avec vous, rire sans cesse,
 Et ne quitter jamais le vin
 Que pour caresser ma Maitresse. *

S I

* Cette traduction en vers est de Mr. de la Fosse, voici l'Ode originale.

* Οὐπλάτθ' εἰς χερσὶ
 Τὸ ζῆν παρῆγε θυμῷς,
 Εκαρτερὴν φυλάττων,
 Ἴν' ἂν θανεῖν ἐπέλθῃ
 Λάβῃ τι· καὶ παρέλθῃ.
 Εἰ δ' οὐδὲ το πείσθαι
 Τὸ ζῆν ἐνέσι βυτιοῖς,
 Τί καὶ μάτην σιναζῶ,
 Τί καὶ γῆρας προτέρπω;
 Θανεῖν γὰρ εἰ πέπωται,
 Τί χρυσοῦ ἀφελῆί με;
 Ἐμοὶ γένοιτο πίνειν
 Πίνοντι δ' εἶναι ἡδὺν,
 Ἐμοῖ; φίλοις συνῆναι,
 Εἰ δ' ἀπαλαῖσι κοίταις
 Τῶν τὰν Αφροδίταν. *Anacr. Ode XXIV.*

SI le sort d'un Philosophe est préférable à celui d'un Souverain, & si les biens & les grandeurs dont jouït ce dernier, ne sauroient procurer le bonheur & la tranquillité que donne abondamment l'étude de la sagesse, combien ce même Philosophe doit-il s'estimer plus heureux qu'un courtisan, infortuné jouët des caprices de son Prince & des révolutions de la fortune, esclave des passions de celui à qui il veut plaire, qui n'agit que par les impulsions qu'il reçoit d'une cause étrangère, semblable à une marionnette qui doit à des ressorts ses moindres mouvemens. Lorsqu'un homme, accoutumé à penser, considère la triste situation des courtisans, il est étonné, autant qu'on puisse l'être, qu'il se trouve des créatures douées de raison, qui veulent bien se dépouiller entièrement de cette raison pour satisfaire une ambition ridicule, & pour courir après une chimère; car enfin, sage & savant Abukibak, il est certain que les courtisans non seulement sont obligés de ne pas blâmer le mal; mais ils sont forcés de louer le vice. Or, n'est-ce pas renoncer à l'usage de la raison que de s'imposer une pareille contrainte? Et qu'on ne dise point qu'il est permis aux courtisans de garder le silence dans certaines occasions, & de se dispenser d'approuver ce qui est blâmable. *Ne pas louer un mauvais Prin-*

ce , * *c'est l'accuser de tyrannie ; ainsi les gens , attachés à la Cour d'un Prince vicieux , sont obligés de faire l'éloge de ses vices. Quel emploi pour un homme qui conserve encore quelque pudeur !*

LES loüanges content si peu à ceux qui veulent acquérir les bonnes grâces des Souverains , qu'il n'est aucune exagération qui leur paroisse trop forte ; en sorte que lors même qu'ils loüent des Princes bons , justes & équitables , à force d'outrer les choses , ils rendent ridicules leurs loüanges. Quel est , je ne dis pas le Philosophe , mais l'honnête homme , qui ne soit indigné , en lisant les sottises qu'ont débitées plusieurs flatteurs sur un tremblement de terre qui arriva peu de tems ayant la naissance de Louis XIII. ? Juglaris a eu l'effronterie de dire † que Louis le Juste étant conçu , le monde qui se sentoît coupable , devoit trembler , si ce n'est que ce tremblement ne vint de la révérence qu'avoit l'Europe pour Louis XIII. C'étoit peu que de le craindre lorsqu'il
eut

* *Tyrannum non prædicasse , tyrannidis accusatio vocabatur. Pacat. in panag. Theodos.*

† *Iusto Rege concepto , quidni contremisceret sibi tam male conscius mundus ? Hinc tamen Europe melius in Ludovicum reverentiam discas. Patruus : fuit ab armato metuere , etiam a nondum genito irrepidavit. Elog. Ludov. XIII.*

eut les armes à la main, il la fit trembler avant que de naître. Quel est l'Héraclite assez triste pour ne point éclater de rire, en voyant un homme assez impudent pour dire à un autre que lors de sa naissance la terre avoit tremblé, ou par crainte, ou par respect? Cependant ce même éloge, tout ridicule qu'il est, a été paraphrasé & allongé par un autre flatteur. La terre tremble, dit-il, *. Ne témoigne-t-elle pas son respect? Ne déclare-t-elle pas sa peur? Le jeune Prince a dès le berceau assez de majesté pour se faire adorer, assez de force pour se faire craindre. La terre branle; elle secoue ses tyrans, qu'elle ne peut plus soutenir à la venue du Juste qui se présente pour les punir, qui se montre pour les exterminer; son seul regard en fait le supplice. Que diroit-on de plus, si l'on parloit des prodiges arrivés à la naissance du Fils de Dieu? N'est-ce pas abuser du droit de louer, que de faire servir à la gloire d'une simple créature † ce qui doit être réservé au Créateur? Car les Rois, malgré leur puissance, ne sont que des vers de terre, en égard au souverain Maître de l'Univers, & c'est un crime irrémissible que d'o-

* Ceriziers, *Réflexions Politiques*, pag. III.

† C'est dans cette occasion que l'on peut citer avec raison, *Non miscenda sunt sacra profanis.*

d'ôser les comparer avec lui ; c'est mettre en parallèle le néant avec l'Etre le plus parfait.

LE défaut de donner des louanges déplacées est si contagieux à la Cour, que les Philosophes & les gens les plus spirituels ne peuvent s'en garantir lorsqu'ils sont obligés d'être au nombre des courtisans. Mon Dieu ! que Cicéron me paroît méprisable quand je le vois élever Jules César au-dessus de Pompée, & flatter un usurpateur qu'il haïssoit ! N'eût-il pas mieux fait de se dépouiller entièrement de tous les emplois qui l'attachoient encore à la République ? Il eût sauvé le Philosophe du deshonneur qu'il acquit comme courtisan. Qui pourroit lui pardonner ce langage ? * Nous comptons avec admiration les guerres, les victoires, les triomphes, les Consuls de Pompée ; mais nous ne saurions compter les vôtres. Il avoit autant surpassé nos ancêtres par la gloire qu'il s'étoit acquise, que vous l'avez emporté sur lui & sur tous les autres. Ovide me paroît moins méprisable que Cicéron ; mais aussi foible, lorsqu'il adresse tant de pri-

* *Eneii Pompeii bella, victorias, triumphos, Consulatus admirantes numerabamus; tuos enumerare non possumus. Tanto ille Superiores vicerat gloria, quanto tu omnibus præstitisti. Cicer. Orat. pro Reg. &c.*

prières & tant de vœux * à Auguste pour obtenir son rappel. Il auroit dû soutenir son exil avec plus de fermeté. S'il étoit privé de sa patrie, son esprit lui restoit ; il devoit s'en servir. Il me semble aussi sensé lorsqu'il dit † qu'il en jouit mal-

* *Spes magna subit, cum te mitissime Princeps
Spes mihi, respicio cum mea fata, cadit.*

Ac veluti ventis agitantibus æquora non est

Æqualis rabies, continuusque furor ;

Sed modo subsidunt, intermissique jilescunt,

Vimque putes illos deposuisse suam.

Sic abeunt redeuntque mei, variantque timores,

Et spem placandi dantque negantque tui.

*Per Superos igitur, qui dent tibi longa da-
buntque*

Tempora, Romanum si modo nomen amant.

Per patriam, quæ te tuta & secunda parente est,

Cujus, ut in populo, pars ego nuper eram ;

Sic tibi, quem semper factis animoque mereris

Reddatur gratiæ debitus urbis amor.

Ovid. Trist. Lib. II.

† *En ego, cum patria caream ; vobisque, domo-
que ;*

Raptaque sint, adimi quæ potuere, mihi.

Ingenio tamen ipse meo comitorque fruorque ;

Cæsar in hoc potuit juris habere nihil.

Quilibet banc sævo vitam mihi finiat ense,

Me tamen extincto fama superstes erit.

Dumque suis victrix omnem de montibus orbem

Prospiciet domitum, Martia Roma, legar.

Ovid. Trist. Lib. III. Elég. VII.

malgré son bannissement , qu'Auguste ne pouvoit avoir nul droit là-dessus , qu'il est petit & méprisable lorsqu'il donne à son persécuteur les louanges les plus fortes, & souvent les plus fausses pour fléchir sa colère.

UN Auteur moderne me paroît encore plus rampant & plus lâche qu'Ovide ; c'est le Comte de Bussy Rabutin. Cet homme avoit en même tems une vanité ridicule & insupportable, & une foiblesse, ou pour mieux dire, une bassesse d'ame inconcevable. Il avoit été exilé par Louis XIV. & il écrivoit à ce Roi , *J'ai de la naissance & de l'esprit, Sire, aussi bien que Mr. de Comines, pour faire estimer ce que j'écrirai, & j'ai plus de service que lui ; ce qui donnera plus de poids à des Mémoires qui traitent des actions d'un grand Capitaine , aussi bien que d'un grand Roi. Dans une autre Lettre il écrit les mêmes impertinences. Si Votre Majesté vouloit prendre la peine de s'enger un moment que dans un Regne , plein de guerre, de justice, & de politesse, un homme qui a de la naissance, de l'esprit & du courage, qui a de longs services à la guerre dans de grands emplois, & des services considérables dans des tems fâcheux ; que cet homme-là, dis-je, passe le reste de sa vie en disgrâce, je ne puis m'empêcher de croire que vous lui pardonneriez. Qui croiroit que cet homme qui a de la naissance, de l'esprit, du courage, qui repete si souvent ses qualités au Roi, qui se vante lui-même avec tant d'excès, parle ensuite dans*
d'au-

d'autres Lettres sur le ton d'un pauvre mendiant, & demande l'aumône au nom de Dieu ? *Je ne vous parle plus, Sire, dit-il, de mes services ; ils ne méritent rien. Je ne vous présente que ma misère qui mérite votre pitié. Au nom de Dieu, Sire, assistez-moi. A qui m'adresserai-je qu'à Dieu pour vous toucher le cœur, & à vous, pour me secourir ?* Il faut convenir que ce langage est bien opposé à celui d'un véritable Philosophe, qui fait se roidir contre tous les événemens, * qui se met au-dessus des coups & des revers de la fortune, qui conserve une fermeté à toute épreuve dans quelque situation qu'il se trouve, & qui au milieu des perils les plus grands conserve toujours sa raison.

IL n'y a rien de plus bas que les plaintes que font les courtisans disgraciés ; on diroit, à les ouïr, qu'ils sont condamnés au supplice le plus rigoureux & le plus cruel, parce qu'ils sont exilés de la Cour.

- * *Iustum & tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida ; neque auster
Dux inquietus turbidus Aëriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Impravidum ferient ruinæ.* Horat. Ode. Lib.
III. Ode 3.

Cour. S'ils pensoient fensément , ils se féliciteroient de ce qu'ils sont dans un état où ils peuvent vivre , agir & perser comme un galant homme , ne plus mentir , ne plus louer le crime , ne plus sacrifier enfin toutes les vertus à l'ambition. Cependant , loin de goûter leur nouvel état , ils regrettent toujours celui qu'ils ont quitté , & même lorsqu'ils disent qu'ils ont oublié la Cour , on voit que dans leurs discours il n'est rien de réel. Au milieu de leurs prétendues consolations , on démêle aisément les chagrins dont ils sont dévorés. Je ne trouve rien de si plaisant , & en même tems de si ridicule que la manière dont le Comte de Bussy Rabutin croioit devoir se consoler. Il avoit la fatuité de croire que le Ciel avoit permis tout exprès que le Roi d'Angleterre fût détrôné , pour que lui Bussy Rabutin trouvât ses disgrâces plus légères , en les comparant à celles de ce Prince malheureux. *Dieu*, dit-il , *en me donnant la force de soutenir mes malheurs , me met dans l'esprit un fond inépuisable de pensées pour en parler , & de résignation pour les souffrir sans murmure ; & de peur même que mes tours & mes consolations ne s'usent à la fin , il détrône un Roi à point nommé pour me faire prendre patience. Il me persuade même que le grand Prince qui le protège , qui est si heureux & si digne de l'être , n'a pas fixé la fortune en dormant , &*
que

que pour conduire & soutenir ses prospérités, il se donne moins de repos que ma misère ne m'en laisse. Tout ce discours n'est qu'un mélange d'orgueil, de bassesse, de flatterie & de fausse consolation. Un Philosophe exilé se fût bien expliqué autrement, Peut-être auroit-il remercié le Prince de son exil, & de ce qu'il le jugeoit assez honnête homme pour l'éloigner de la Cour. Je placerai ici à ce sujet le Sonnet d'un Poète Philosophe, qui renferme de grands sentimens & des vérités instructives.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,

Je méprise des Grands le plus charmant accueil,

J'évite les palais comme on fait un écueil,
Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la Cour des Grands, autant qu'elle est suivie ;

Le Louvre me paroît un superbe cercueil ;
La pompe qui le suit, une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,

Je renferme en moi-même un empire plus beau.

Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance,

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,

Et vivant sous les loix de mon indépendance.

Enjin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

LE Jésuite Bouhours a condamné ce Sonnet. C'est du sublime bien outré, dit-il *, pour les sentimens & pour les pensées, que le Sonnet de je ne sais quel Philosophe, apparemment Gascon. Cette décision est digne d'un Jésuite ambitieux, esclave de la grandeur. Quels sont donc ces sentimens outrés? Est-ce celui

D'éviter les palais comme on fait un écueil,

Ou pour un de sauvé mille perdent la vie.

IL n'est pas besoin d'être Philosophe pour approuver ce sentiment, il faut être seulement Chrétien. Qui peut nier que les palais des Grands sont des écueils dangereux pour la vertu, & que pour un qui s'y sauve, mille autres s'y perdent? L'Évangile dit qu'il est plus difficile qu'un riche puisse être sauvé, que de faire passer un bœuf dans le trou d'une aiguille. La Morale d'un Jésuite sur ce point

* *Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes, recueillies par le Pere Bouhours, pag. 20. Edit. de Paris M. D. C. XCII.*

CABALISTIQUES, *Lettre CLXIII.* 331
point n'est pas d'accord avec celle du
Christianisme ; ce n'est pas dans ce seul
article qu'elles sont opposées l'une à l'autre.

CE que l'Auteur du Sonnet dit

*Du Louvre qui paroît un superbe cer-
cueil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.*

EST vrai au pied de la lettre. Et
qui peut douter que tous les courtisans
ne soient des esclaves , & que la Cour
ne soit le cercueil de la liberté & l'é-
cueil de la vertu de tous ceux qui y sont
attachés. Un homme , à qui l'ambition
n'a point ôté entièrement l'usage de la
raison , ne doit-il pas gémir lorsqu'il re-
fléchit sur son état , & qu'il examine la
conduite qu'il est obligé de tenir pour
conserver les dangereux honneurs dont
il jouit , ou pour acquérir ceux qu'il
souhaite d'obtenir.

LES vers suivans me paroissent encore
très sensés.

*Loin de ce grand écueil , loin de ce grand
tombeau ,*

*Je renferme en moi même un empire plus
beau.*

*Rois, Cours, honneurs, palais, tout est
en ma puissance.*

QUI doute qu'un homme , véritable-
ment

ment sage & vertueux , ne trouve dans lui-même & dans la satisfaction que donne la probité , des plaisirs plus doux & des satisfactions plus pures que celles qui suivent les Couronnes ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit qu'un Philosophe , véritablement Philosophe , étoit plus fortuné que tous les Rois. Il faut expliquer ce vers, *Rois , Cours , bonheurs , palais , tout est en ma puissance* , dans le même sens que les Stoïciens disoient que le Sage étoit *Roi , beau , riche , &c.* c'est-à-dire qu'un homme qui fait commander à ses passions & s'élever au-dessus des foiblesses humaines , est véritablement maître de son bonheur. Il ne craint rien que le vice , & par conséquent on peut dire , sur-tout en Poésie , que

*Rois , Cours , bonheurs , palais , tout est
en sa puissance.*

LES trois vers qui suivent celui-ci & qui finissent le Sonnet , montrent parfaitement dans quel sens on doit le prendre , & comment il faut l'expliquer.

*Pouvant ce que je veux , voulant ce que
je puis ,*

Et vivant sous les loix de mon indépendance.

*Enfin les Rois sont Rois , je suis ce que
je suis.*

CES vers contiennent le véritable portrait

trait d'un Philosophe. Il peut réellement ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut. Il vit indépendant, parce qu'il se conforme aux loix de la probité, & qu'il n'a ni ambition, ni avarice, ni desir d'amasser des richesses. Retiré dans une solitude aimable, ou bien, vivant au milieu des villes, dans son cabinet il ignore ce qui se passe dans les palais; il ne fait point la Cour au Grands, il s'embarrasse peu de la faveur des Princes, & a raison de dire, trouvant dans lui-même son bonheur,

Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

IL auroit pû ajouter à cela quelque chose de plus, & dire

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi,

PEUT-être se fut-il exprimé de même s'il n'eût été contraint par la rime. Quant à moi, qui ne suis point obligé à rendre ma pensée d'une manière qui en diminue la force, je soutiendrai hardiment (tous les Bouhours de l'Univers dussent-ils me traiter de Gascon), que je suis fermement persuadé qu'un Philosophe, qui n'a d'autre ambition que celle d'être vertueux, peut dire hautement & véritablement,

*Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins
heureux que moi.*

VOILÀ, sage & savant Abukibak, quels sont mes sentimens sur les grandeurs les plus élevées & les plus ambitionnées par les hommes. Après cela, tu ne feras pas surpris que je sois si content dans ma solitude, & qu'au milieu de mon cabinet dans un país où il est permis de penser, où non seulement les Philosophes, mais même tous les hommes sont véritablement libres, je me félicite sans cesse du parti que j'ai pris, qui m'a mis en état de vivre comme il convient de vivre lorsqu'on fait usage de sa raison.

Je te salue.



LETTRE CENT SOIXANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

JE t'ai dit souvent, sage & savant Abukibak, qu'on ne pouvoit assez louer un homme de condition qui s'appliquoit aux Belles-Lettres, qui cultivoit son esprit; je te repeterai aujourd'hui la même chose au sujet de deux ou trois pièces de vers que je t'envoie, & qui ont été faites

tes par un Gentilhomme * de mes amis. Il seroit à souhaiter que les Nobles dans tous les païs imitassent son exemple , & qu'ils ne comptassent pas si fort sur leur naissance, qu'ils crussent qu'elle leur doit tenir lieu de tout. C'est bien abuser de la Noblesse , & bien peu connoître son origine , que de se figurer qu'elle doit suppléer au véritable mérite ; elle est faite pour orner & pour récompenser le mérite, & non pour en donner. Dix siècles de Noblesse ne sauroient faire , je ne dis pas un honnête homme , mais même un homme aimable. Ho ! Qu'il y a de gens de condition qui sont ennuyeux , & dont l'esprit & l'ame sont aussi roturiers que le corps est noble ! Si ces gens savoient combien ils sont à charge à ceux qui les fréquentent , ils troqueroient sans doute , si cela étoit possible,

* L'Auteur de ces vers est Monsieur le Baron de Montolieu , autrefois Chambellan du Roi de Prusse , aujourd'hui Conseiller-Privé du Duc de Wurtemberg, Chevalier des Ordres de ce Prince, ancien Gouverneur de la Comté de Montbeillard. Quoique je n'aie jamais inferé dans mes Ouvrages aucune Pièce fugitive ; cependant en faveur de l'Auteur , & pour exciter la jeune Noblesse à imiter son exemple & à cultiver les Belles-Lettres , je place ici avec plaisir ces deux ou trois Pièces , les ayant moi-même demandées avec instance à Mr. de Montolieu.

ble, une centaine d'années de leur Noblesse pour une légère portion de génie. Ces réflexions me meneroient trop loin, voici, sage & savant Abukibak, les vers que je t'ai promis.

D I S C O U R S,

Présenté au Jeune Duc de WURTEMBERG, le 11. de Février 1740.
Anniversaire de sa naissance.

* **A**uguste Rejetton d'une excellente Race!
Comment des tes Aïeux déjà tu suis
la trace ? †

Déjà ton goût paroît pancher pour les Beaux-Arts ?

Tu dévores déjà les hauts faits des Césars ? §

Des plus riches vertus le partisan fidèle,

Déjà tu nous promets d'en être le modèle ?

Et ma Muse, attentive aux progrès de tes
ans,

Garderoit le silence ? Elle, qui de tout tems

Sur les moindres sujets exerçant sa manie,

Pour Bacchus & l'Amour tourmenta son génie.

Non

* Charles-Eugene Duc de Wurtemberg, encore en âge de minorité.

† La plupart des Ducs ont aimé & favorisé l'accroissement des Sciences dans leurs Etats.

§ Ils ont tous été guerriers.

Non, malgré les dangers d'un si vaste projet,

Feignez, Muse, feignez d'ignorer quel trajet
Il est du simple au grand, du facile au pénible :

Aux traits de la Critique offrez-vous insensible ;

Et sous l'ombre du Nom que vous allez chanter,

Montrez qu'une ame éprise ôse, & peut tout tenter.

Oui, lorsque je te vois dans ta tendre jeunesse

Dévançant les leçons de la sage vieillesse ;

Dans un âge, où si peu l'on s'applique à penser,

Distinguer les talens, les savoir balancer :

Alors sans prodiguer mon encens, je l'avoüe,

Peu content d'admirer, grand Prince ! je te loüe,

Et malgré le respect qui devoit m'effraïer,

Ma plume veut de l'encre, & mon cœur du papier..

Privé depuis trois ans de ton auguste Pere,

De ce Héros vanté *, sous les yeux de ta Mere †.

Princesse d'un grand cœur, d'un esprit cultivé,

Pour l'Etat qui t'attend, tu te vois élevé.

Tu

* Charles-Alexandre son Pere, mort subitement le 12. de Mars. 1737.

† La Duchesse Marie-Auguste, née Princesse de la Tour & Tassis.

Tu sens ainsi couler les ans de ton enfance,
 Exact en tes devoirs, rempli de confiance,
 En l'assidu travail de ton Conseil d'Etat *,
 Qu'un Prince de ton sang dirige avec éclat †.
 Cependant ton esprit vif, plein d'intelligence,
 Voit qu'insensiblement le tems, le jour s'a-
 vance,
 Où seul de tes sujets, sans le secours d'autrui,
 Tu dois être l'amour & le plus ferme appui.
 Que fais-tu ? Pour remplir dignement cette
 tâche,
 De bonne heure à ce but tu vives sans relâche;
 Et suivant les avis de ton sage Mentor §,
 Des exemples fameux tu te fais un trésor,
 Comme on voit au Printems l'abeille diligente
 Ti-

* Pendant la minorité, le Conseil de la Ré-
 gence, ou de l'administration, est composé selon
 les anciens usages, de six Ministres, dont trois
 sont Nobles. Ils partagent toute l'autorité de
 l'administration & de la tutelle, & les cas se
 décident par la pluralité des voix.

† L'Administrateur, ou Régent du Duché, en
 tems de minorité est toujours le premier Prince
 du sang, ou le plus proche Agnat, s'il est ma-
 jeur. A présent c'est le Duc de Wurtemberg-
 Oels Charles - Frédéric, dont les Etats sont si-
 tués en Silésie.

§ Mr. de Monleon, Gentilhomme Lorrain &
 Gouverneur de ce Prince. Il est Colonel à Bre-
 vet de l'Empereur, Adjudant - Général du Cer-
 cle de Souabe, & il s'acquitte de sa charge
 en habile & parfaitement honnête homme.

Tirer son miel des fleurs & du suc d'une plante.

*Entre tes mains Polybe *, & l'instructif
Rollin,*

*Conservent peu de tems leur forme & leur
vélin.*

Pour les Vers tu choisis l'ingénieux Voltaire,

Et quand du sérieux tu parois te distraire,

*Quantz †, Graunt ‡, Hasse §, Hendel †,
par leurs touchans accords*

De tes desirs naissans agitent les ressorts.

Le mérite, en un mot, est la source fertile

Où tu puises le vrai, l'agréable & l'utile;

Et si dans l'avenir je voulois pénétrer

Je verrois ton Esprit alors se concentrer

*Dans les doctes clartés que Wolf **, digne
d'envie,*

Ré-

* Traduit en François avec les remarques du
Chevalier Folard.

† Musicien, engagé à la Cour de Saxe, qui
joue parfaitement de la flute traversière, com-
pose de même, & a enseigné S. A. R. le Prince
Roiàle de Prusse à en jouer en Maître.

‡ Premier Maître des Concerts du Prince
Roiàl, Violon & Compositeur du premier or-
dre.

§ Premier Maître de Chapelle à la Cour de
Saxe, connu par ses excellens Ouvrages.

† Compositeur fameux de l'Opera de Lon-
dres.

Ces quatre Messieurs excellent en compo-
sition, & ont une réputation connue & établie.

** M. Wolf est trop prisé des Savans pour

Répand de toutes parts sur la Philosophie.

Car, Prince, ne crois pas que l'Etre Souverain,
Oignant des Rois, des Ducs, leur donne un
titre vain.

S'il admet des Césars, il chérit un Mécène ;
L'intervalle des tems n'en dissout point la chaîne,
Et Wolf, ce divin Wolf, ce profond scruta-

teur,
Un jour le Sceptre en main verra son Secta-

teur *.

Mais excuse l'effor, qui, de ta gloire avi-
de,

Semble ouvrir des avis au bon goût qui te
guide,
Qui t'illumine en tout, & qui judicieux,
Concourant à te rendre, & tes sujets heureux,
De leurs droits & des tiens te fait unir l'E-

tude,

Et fait t'initier dans l'utile habitude,
De ne jamais user du souverain pouvoir
Pour forcer des sujets au-delà du devoir.

Prince, tel fut toujours le soin d'un bon Mo-
narque,

Avec ces sentimens il ne craint point la Par-
que ;

II

en parler. Le Prince Roïal a goûté, & suit ses
principes.

* La prédiction s'est vérifiée depuis la com-
position de ces vers, par l'avenement du Prince
Roïal à la Couronne. Ce n'est pas par cela seu-
lement que M. Wolff triomphe, & triomphera
de ses Antagonistes.

Il consacre son Nom à l'Inimmortalité.

Le Prince & le sujet n'ont qu'un même traité ;

Et tu fais qu'en Symbole on donne à la Puissance

Dans une main un Glaive, en l'autre la Balance,

Pour marquer que le bras qui peut vaincre & punir,

Jamais de l'équité ne doit se départir.

Ainsi s'étudiant à tout ce qui peut plaire ,
De ta Patrie un jour tu deviendras le Pere.

Déjà ton doux abord, ta libéralité,

Ce cœur , dont l'Indigent n'est jamais rebu-
*té * ,*

De cet heureux surnom t'assure le partage.

Remplis , Prince , remplis ce fortuné présage ,

Ne te laisses jamais d'un aussi bel emploi ;

Aider les Malheureux , est l'ouvrage d'un Roi.

Mais que fais-je ? Où m'engage , ou m'em-
porte ma veine ?

Peindre tes attributs , en achever la chaîne ,

Est un projet , auquel condredit ma raison.

Plus sage que ma Muse , elle m'oppose un non ,

Qui , d'un ton soutenu de ses leçons sensées ,

M'arrête ici tout court , & livre mes pensées

Aux vœux que tes vertus entraînent sur leurs
pas :

Combien , Prince , en ce jour , combien n'en fais-
je pas ?

* On ne sauroit être plus charitable qu'il l'est.

L'ELOGE DE LA RETRAITE,
EN STANCES IR-
REGULIERES,

Présenté à S. A. R. DOUAIRIERE
DE WURTEMBERG, lorsque pour
se retirer à Göppingen, lieu de son
Douaire, elle quitta la Cour de
Stutgard le 4. de Juin 1739.

Retraite ! à qui ma Muse ensévelie
Dans le sommeil,
Doit aujourd'hui sa verve rétablie,
Et son réveil.

Daigne à jamais dans ces lieux solitaires
La garantir, par tes soins salutaires,
D'un sort pareil.



Qu'à mes accens, je vois d'objets en foule
Se présenter !
Prés émaillés, verds Côteaux, Eau qui coule,
Tout peut tenter ;
Mais non, mon Chant, plein d'une noble au-
dace,
Veut de mon cœur suivre l'heureuse trace,
Sans s'écarter,
Et jusqu'à vous, Princesse incomparable,
Porter sa voix,
Puisque vous seule en ce Réduit aimable
Donnez des Loix.



Il est connu que l'encens vous offense ;
 Mais pourriez-vous me blâmer que j'encense,
 Le juste choix ,
 Qui vous donna du goût pour la retraite ?
 Goût attrayant
 Pour la vertu ! qui rarement s'arrête
 Aux faux brillant.
 Frivole éclat ! qui trop aux Cours abonde ,
 Pour qu'à vos yeux le séjour du grand monde
 Fût séduisant.




Sensible effet d'un jugement solide !
 Qui sans bandeau
 Court au réel ! Abandonne le vuide ,
 Et trouve beau
 Qu'un Mortel , las d'une vie orageuse ,
 S'en procure une aussi douce qu'heureuse ,
 Dans un Hameau.



Là, dites - vous , brille de la Nature
 Le grand Môteur.
 Tout en instruit , la plus vile verdure
 Comme la fleur.
 Là, chaque objet dans sa simple structure
 Taxe l'orgueil , la beauté , la parure ,
 D'humaine erreur.



C'est là , qu'on peut goûter dans l'innocence
 De vrais plaisirs ,
 Qu'on peut remplir sans bruit & sans dépense
 De bons desirs.
 Vivre à son gré , riche , ou dans l'indigence ,
 Et ressentir la benigne influence
 Des doux Zéphirs.


 Tel est l'état où place la Retraite.

On suit son goût.

Sans s'intriguer, on y fournit sa traite

Jusques au bout.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'on en déluge ?

Car pour tracer en un mot son éloge ,

On y peut tout.


 On n'y voit point, vrais fleaux de la ville ,
 Le Tien, le Mien,


Sucer à sec par sa guerre civile

Le Citoien ;

La pauvreté, placée au rang des vices ,

Ni l'opulence, en butte aux injustices ,

Réduite à rien.


 Après vous donc je conclurai, Princesse ,

Qu'en votre choix


Luit le bon goût, la vertu, la justesse

Tout à la fois ;

Et qu'il n'est rien, comme la solitude ,

Pour concentrer notre ame dans l'étude

Des saintes Loix.


 Souffrez qu'ici ma Muse, hors d'haleine ,
 Borne son cours.

Puisse influencer la Bonté souveraine

Sur vos beaux jours ;

Les affranchir des dégoûts de la ville ,

Et vous donner l'agréable & l'utile

Par son secours !

Jouissez-en jusques dans la vieillesse

Sans nul revers ;

Sans

*Sans que jamais ni crainte , ni tristesse
Viennent au travers ;
Et sans qu'enfin votre bonté délaisse
L'Auteur des Vers.*



LES SAISONS ET LES AGES.

Allégorie, présentée à S. A. S. M^{ADAME} LA PRINCESSE LOUISE
DE WURTEMBERG, FILLE DE
S. A. R., le 3. de Février 1740.
Anniversaire de sa Naissance.

Comme chaque Saison, chaque Age a son
mérite,
Leur ordre se ressemble & leur propriété.
Rien n'en peut altérer ni suspendre la suite,
Et l'homme la mesure avec rapidité.



Le Printems saisit l'œil par sa vive parure.
L'Eté moins fier ; mais beau , forme & meurit
le fruit.
L'Automne offre & répand les dons de la
Nature.
L'Hyver jusqu'à sa fin , en repos s'en nourrit.



C'est ainsi que l'on voit la brillante jeunesse
S'attirer les regards & captiver les sens :
Et telle on vous admire , adorable Princeesse !
Dans ces Roses , ces Lys qu'offre votre Prin-
tems.

Que ne sera-ce pas ? Quand votre Eté fertile
Viendra meurir les fruits que promet votre
Cœur ;

Ces vertus d'un goût pur , dont la saveur
utile
Est le contre-poison des appas de l'erreur.

Votre Automne à son tour aura de quoi sur-
prendre ,
Et tels , de vos beaux dons , simples admira-
teurs ,

Gagnés par votre exemple , alors viendront
s'y rendre ,
Pour se qualifier vos vrais Imitateurs.

Quand votre Hyver enfin couronnera votre
âge ,
Vous saurez , vous direz que tout est vanité ;
Mais vous vous nourrirez du solide avantage
D'en attendre l'issuë avec tranquillité.

Puisse ce foible essai de mon pinceau timide ,
Avoir de vos saisons rencontré le Portrait.
Il a pris pour couleurs mes vœux ; sans autre
guide ,
Mon cœur en a lui-même esquissé chaque trait.





L'ELOGE DU MARIAGE ,

Adressé par l'Auteur à son Epouse.

DAns les accès d'une verte Jeunesse ,
 Du vrai bonheur on s'écarte sans cesse ,
 On méconnoit ses plus jiers ennemis .
 Aux passions l'homme , alors trop soumis ,
 Aveuglément suit l'ardeur qui l'entraîne ,
 Et sans faire aucun souci , ni peine
 D'un avenir redoutable & caché ,
 Au seul présent son cœur est attaché .

Que s'ensuit-il ? Cette fatale yvresse
 En épargne un , pour mille qu'elle blesse .
 L'âge mur vient , on voudroit racheter
 A prix de sang ce qui fut nous flatter ,
 Jusqu'au moment que notre ame , éclairée
 De la raison , prit la route assurée .
 On s'apperçoit hélas ! souvent trop tard ,
 Que tel objet , décrépît de son fard ,
 Loin d'être beau , cache une forme bideuse :
 Qu'une entreprise , une idée étoit creuse ,
 Quoiqu'à nos yeux par des chemins fleuris
 Elle guidât nos vœux les plus chéris .

Tel Lysimend au Printems de son âge
 Se déchaînoit contre le Mariage .

Etat

*Etat gênant ! Enfer anticipé ,
S'écrioit-il ! par le vice dupé.*

*Volons plutôt , volons de Belle en Belle ,
Tous les matins visitons vingt ruelles :
Ciel ! que d'ennuis dans un lit conjugal !
Très bien l'a dit cet Auteur jovial ;
Foin du pâté ! Toujours pâté d'anguilles ,
Bien mieux vaudroient par fois des béatilles.*

*O Lysimond ! que ce raisonnement
Te paroîssoit , & doux , & concluant !
Mais aujourd'hui que ta force affoiblie ;
Que ta santé de cent maux assaillie ;
Et que tes fonds , en ragolûts épuisés
Jusques à rien se sont subtilisés ,
Tu voudrois bien qu'un petit ordinaire
Fût ton partage , il n'auroit rien d'austère.
Tu voudrois bien qu'une tendre Moitié
Soit par amour , ou fût-ce par pitié ,
Remédiant à tes douleurs aiguës ,
Se contentât de tes forces perdues.
Et si le sort , bizarre dans ses dons ,
T'en donnoit une opulente en Biens-fonds ;
D'un héritier dans sa flamme impuissante
A chaque instant ton ame impatiente ,
Imploreroit & tenteroit l'oëtroi.*

*Cher Lysimond ! quel creve-cœur pour toi ?
De n'avoir pas , à la fleur de ton âge ,
De ta raison fait un meilleur usage ;
Oui , d'avoir pu dans tes fougueux accès
A l'Hyménée intenten un Procès ,
Quand tu pouvois , lui voûlant tes prémices ,
De cet état savourer les délices.*

*Concluons donc qu'un Mortel est heureux ,
Lors-*

*Lorsqu'à vingt ans il pense en homme vieux,
 Ses passions alors mises en bride,
 Ont le bon sens, & pour frein, & pour guide.
 Il les maîtrise; & jaloux de ses droits,
 Il sait goûter d'Hymen les douces Loix.
 On est flatté du tendre nom de Pere,
 Et dans sa race on reçoit le salaire
 D'une union que la fidélité
 Attache au char de la félicité.*

Envoi.

*Petit Amour! qui dans tout bon Ménage
 Dois présider aux nœuds du Mariage,
 Porte ces Vers à ma chère Moitié.
 Au lieu de feux, parle-lui d'amitié;
 Ce mot est plus du goût de l'Hyménée.
 Dis-lui qu'encor je chéris la journée,
 Où par un oui nos cœurs furent unis,
 Et qu'à jamais j'en connoîtrai le prix.*

JE ne doute pas, sage & savant Abukibak, que tu ne trouves du feu, de l'imagination & de la délicatesse dans ces différentes Pièces; mais tu feras surpris lorsque tu sauras que l'Auteur de qui elles sont, est né dans le fond de l'Allemagne, & qu'il y a été élevé. Des Poètes François, je dis de bons Poètes, ne défavoüeroient point ces vers. En vérité cela fait honneur à la Noblesse Allemande,
 &

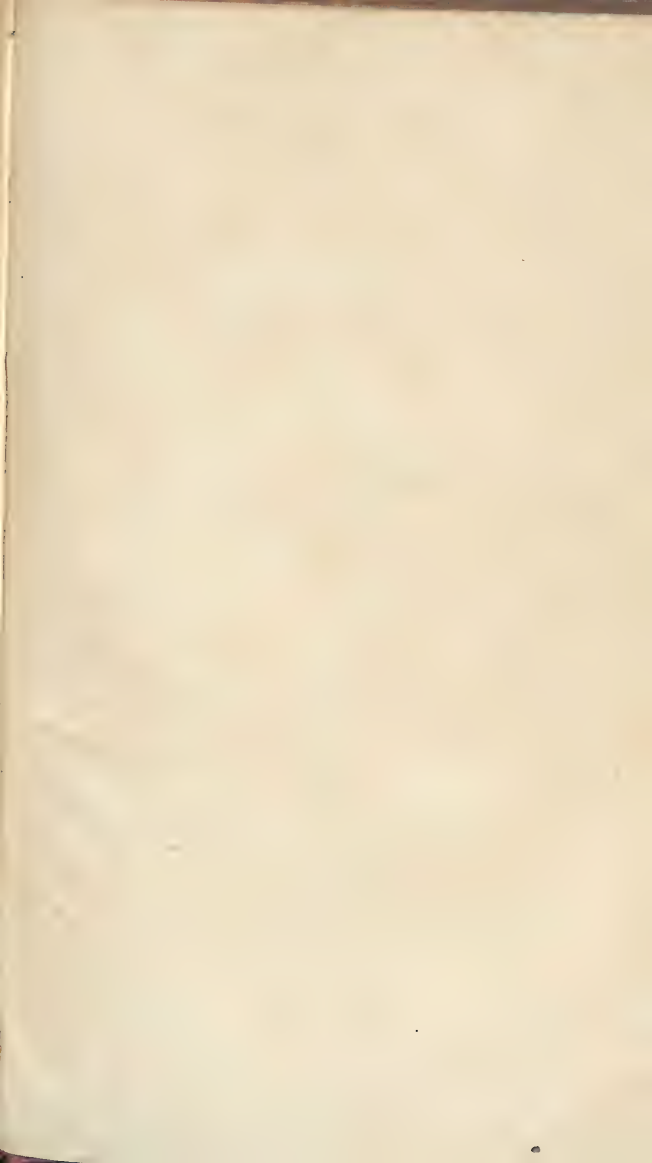
350 L E T T R E S &c.

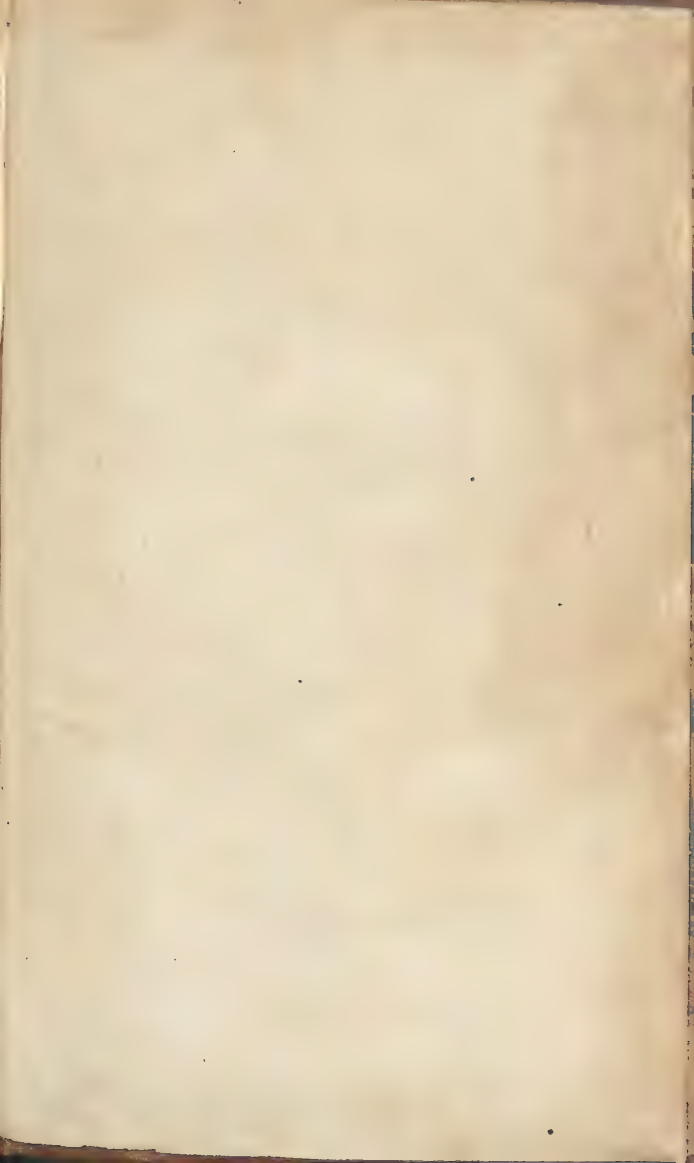
& il est flatteur pour elle d'avoir des Membres qui savent même dans les Langues étrangères s'expliquer avec toute la politesse des Auteurs, à qui ces Langues sont naturelles & maternelles.

Je te salue, sage & savant Abúkibak.
Porte-toi bien.

Fin du Tome cinquième.













223

LETTRE
CBALIS

TOM
V

156

+ colorchecker classic

+ calibrite



mm